

CHAPITRE III

La disparition de Braccio Baglioni n'allait pas empêcher ses frères, Guido et Rodolfo, de sauvegarder leur cause. La Maison Baglioni devra même à leurs succès d'exercer la souveraine autorité, en dépit des plus violentes compétitions. Déjà, Pérouse et son comté avaient obtenu, à diverses reprises, une sorte d'autonomie dont la principale période se rattachait au souvenir du fameux Fortebraccio.

A la place naguère occupée par celui-ci, les Baglioni vont constituer une dynastie unique dans l'histoire locale, tant il était difficile d'annihiler la persistance des rivalités et de résister longtemps aux divisions de famille, créées ou exploitées par les partis adverses. Les faits offrent un intérêt soutenu car les Baglioni ne doivent leur situation qu'à eux-mêmes. Leur pouvoir, de fait sous l'étiquette républicaine, n'a pu s'affirmer que par la valeur personnelle, le mépris du danger, la constance de l'effort. Pérouse, devenue aussi indépendante que possible sous ses princes, leur devra donc une bonne part de son illustration militaire.

Guido, à l'exemple de la plupart des siens, est signalé dès 1448 dans les diverses fonctions officielles. Chef des prieurs à plusieurs reprises, il favorise le développement commercial de la ville. Son nom paraît à chaque feuillet des annales décenvirales dès qu'il s'agit de commissions importantes et d'arbitrages à Pérouse ou aux environs. Il fait partie d'ambassades marquantes près de Nicolas V, de Calixte III, de Paul II, de Sixte IV et d'Innocent VIII.

Naturellement sa vraie place est à la tête des troupes. Dès 1457, Il fournissait 100 lances à Sigismondo Malatesta contre les condottiers d'Alphonse d'Aragon. Agissant de concert avec Mariano Savelli dans le commandement général de la cavalerie pérousine, il contribue lui-même à la défaite des Florentins près de Cortone (1479). Désormais la situation des Baglioni s'impose. Il n'est si pauvre diable qui n'en espère son salut, comme le démontre l'anecdote suivante. La scène se passe à Assise, où C'est jour de fête ; un malandrin, pris en flagrant délit de vol, vient d'être suspendu par un bras à une potence. De sa position douloureuse mais élevée, il aperçoit dans la foule les couleurs des Baglioni, car Guido et son frère Rodolfo, entourés de familiers, se promènent de ce côté. Aussitôt le supplicé de crier à tue-tête : « Braccio ! Braccio ! » par allusion au chef, encore vivant, de la Maison Baglioni. Un compagnon de Rodolfo entend l'appel. Sans nulle hésitation, il tranche, d'un coup d'épée, la corde du pendu. Mais les gens d'Assise se courroucent. Un tel manque d'égards à leur justice ne peut être toléré sans protestations véhémentes et qui dégénèrent aussitôt en échauffourée. Si bien que le coupable, à peine délivré, apprécie les phases d'une lutte qui sème le sol de victimes, pendant que lui-même se trouve hors d'affaire.

Mais ce qui entraîne de bien autres conséquences, ce sont les compétitions entre familles. Conflits d'ambition et représailles entretiennent de perpétuels ferments de haine.

Au temps de Fortebraccio, la tension des rapports entre Baglioni et Oddi s'était moins accusée, en raison des événements et des guerres qui tenaient les Pérousins en haleine. Mais dès que les Baglioni reparurent à la direction des affaires communales, la jalousie de quelques familles marquantes en prit ombrage : les Oddi surtout ravivèrent leurs anciens griefs. La moindre bravade pouvait alors grossir le conflit et le tourner au tragique. Déjà, pendant que Braccio Baglioni occupait de grands commandements, un incident se déroulait à Pérouse, dans des circonstances peu rassurantes pour la tranquillité des citoyens. Certain soir de fête, une centaine de jeunes gens, amis des Oddi, s'étaient amusés à crier dans les rues le nom de cette famille. Nombreux et en armes, ils narguaient le danger, ce qui les incita à lancer leurs plus stridents appels sous les fenêtres des partisans des Baglioni ; sous celles des della Corgna, entre autres. Ces derniers avaient eu, peu auparavant, maille à partir avec les Oddi ; ils prirent fort mal la plaisanterie. Quelques-uns des leurs se précipitèrent, les armes à la main, sur les provocateurs, dont plusieurs furent grièvement blessés (**6 mai 1456**).

Cette intervention n'était point pour déplaire aux Baglioni. Ils devaient s'en souvenir d'autant mieux que les della Corgna continuaient d'appuyer leur cause en les secondant, à Spello, contre les gens de Foligno.

*
* *

Cependant les préoccupations des citoyens, au milieu de ces zizanies, redoublaient leur empressement naturel à jouir des fêtes et des réjouissances dont les grands mariages étaient l'occasion principale.

Alors, quand Guido Baglioni et son frère Rodolfo épousèrent simultanément (1456), le premier, Costanza Varano, fille du seigneur de Fabriano (cousin de celui de Camerino) ; le second, Pantasilea, des Baglioni de Castel San Piero (fille de Simonetto, gentilhomme d'Orvieto et capitaine de marque à la solde florentine), tous les quartiers de Pérouse, les châteaux et les fiefs de son comté, tinrent à organiser leur part de festival, ou à s'y faire représenter. La cérémonie fut éblouissante. Cosme de Médicis députa, en son nom, Pietro Fumagioli ; d'autres grands seigneurs rivalisèrent de luxe et de largesses. On fut émerveillé.

Ces réjouissances n'étaient point de nature à calmer la jalousie des Oddi. Ils avaient trouvé un appui sérieux chez les Ranieri, alors en mauvais termes avec les Baglioni. Le légat s'efforçait bien de seconder les prieurs pour arbitrer le différend entre ces deux dernières familles ; une commission, comprenant Guido Baglioni lui-même, était élue (1481) à cet effet ; mais les éventualités ne semblaient pas moins menaçantes.

Lodovico, bâtard de Rodolfo, et quelques comparses tuent, dans une rixe, deux amis des Oddi (**28 fév. 1482**) aussitôt la bagarre éclate. Oddi et Ranieri d'une part, Baglioni et leurs nombreux alliés de l'autre, s'apprennent à en découdre, quand l'évêque d'Assise, le trésorier apostolique et le gouverneur de Pérouse réussissent à s'interposer. Ils ont pu faire chasser de la ville tous ces bravi étrangers, fauteurs de désordres dont ils vivent, et toujours prêts à pousser les choses aux extrêmes sans s'intéresser aux partis.

Les principaux gentilshommes en discussions iront à Rome exposer leurs griefs^{049/1}. Ainsi fut fait. Mais, à peine les voyageurs sont-ils revenus, que la lutte reprend de plus belle. Cette fois, les Baglioni, entourés d'une ardente noblesse, culbutent hors les murs les Oddi en déroute. Ils les contraignent ainsi à leur laisser « *entièrement le gouvernement de la cité... après leur exil, ils des Baglioni n'ont plus en face d'eux aucune famille susceptible de s'opposer ouvertement à leurs volontés* » (**1482**) (Pellini).

Ce n'était, en somme, qu'un avertissement à la faction rivale. Il était sérieux. Le Pape profite de la circonstance pour imposer à la ville la tenue d'un registre qui signalera les rebelles. La rédaction en est confiée à son lieutenant, qui, en butte aux réclamations des deux partis, dut trouver la besogne singulièrement ardue.

Mais, ce qui paraît absolument établi au sein de ces troubles entre Baglioni, Oddi, Ranieri, ou Ermanni, etc., c'est l'attitude conciliante de Guido Baglioni. Non seulement on voit son arbitrage réclamé par les belligérants, mais lorsque de dévoués religieux tentent, le crucifix à la main, d'arrêter les combattants, Guido à cheval se penche pour embrasser le Christ en disant : « *Mon Dieu, faites qu'il y ait le moins possible de victimes !* » (Pietro Ang. de Giovanni)

Enfin Sixte IV bénéficie de l'accalmie. Ses brefs adressés à Guido et à Rodolfo Baglioni, ainsi qu'à d'autres seigneurs (**déc. 1483**) qu'il mande avec leurs troupes pour secourir Lorenzo Giustini assiégé dans Castello de Celalba, sont ponctuellement suivis. Les assiégeants durent céder aux condottiers de l'Église, en dépit des efforts du capitaine ennemi, Nicolo Vitelli, d'autant plus obstiné qu'il savait son fils, Camillo, prisonnier de Giustini. Plusieurs de ses hommes subirent le même sort et les capitaines à la solde pontificale s'empressèrent de les faire diriger sur Rome. Le Pape ne ménagea ses félicitations ni à Guido Baglioni, ni à Rodolfo son frère qui l'avait bien secondé. Il importait de conserver à l'Église l'appoint de bonnes épées quand les discussions entre Colonna et Orsini jetaient Rome dans de sombres expectatives. Innocent VIII y appelle Guido (**1484**) pour renforcer ses soldats d'un bon contingent de cavalerie et d'infanterie, et le seigneur pérousin ne trompe pas son attente.

Guido aura, dès lors, la partie belle quand, à titre d'ambassadeur, il reviendra cette même année à la cour pontificale, pour recommander Pérouse. Il saura insister sur le maintien de ses franchises et obtenir des indemnités en raison des dommages subis par les habitants, lors de la guerre entre Florence et le Pontife précédent.

*
* *

Croirait-on que cette même époque, où la violence batailleuse contraste avec le déploiement d'un luxe insensé, est signalée de nouveau par les élans d'une piété sincère autant qu'exaltée ? Les citoyens écoutent avec grande attention un simple Frère mineur, Bernardin de Feltre, qui s'élève hardiment contre leurs luttes perpétuelles et leurs fastueuses prodigalités. La parole véhémement du prédicateur ne se dépense pas en vain. Elle obtient qu'une commission soit élue pour étudier les restrictions à imposer au luxe. Guido, Rodolfo et Mariano Baglioni en font partie. Peut-être, dans le premier élan, les réformateurs vont-ils un peu loin, en décidant de quels costumes devront se contenter les deux sexes, en limitant les dots et autres libéralités alors usitées, même en dehors des mariages (**1485**).

Il est vrai que le naturel reprenait vite le dessus. On l'avait bien vu lors des prédications de Bernardin de Sienna. Les succès oratoires de son excellent imitateur n'empêchèrent pas davantage les commissions de la guerre de fonctionner, ce qu'imposaient du reste les nécessités du moment. Cette même année, Guido et Rodolfo en font partie avec deux autres Baglioni. Le bon Frère Bernardin de Feltre, joignant le geste à la parole, réussit à empêcher quelques désordres. Secondé, il faut encore le reconnaître, par Guido Baglioni, il calme les Arcipreti et les Ermanni prêts à en venir aux mains (**juin 1486**). Mais le Religieux ne peut compter sur une ère de tranquillité dans la ville que sa parole vient d'évangéliser. Il a fait néanmoins de bonne besogne, même si la paix momentanée subit de tels accrocs que les arbitres sont contraints d'enjamber les cadavres des combattants pour remplir leur mission.

*
* *

Ces dissensions avaient naturellement leur contrecoup dans les camps où des condottiers, appartenant aux partis rivaux, servaient sous la même bannière. En pareil cas cependant, les combats se pliaient souvent aux règles de chevalerie qui en atténuent la brutalité.

^{049/1} La discussion entre Baglioni et Oddi ne supportait guère de tentative d'accord. Après réception d'un bref papal, appelant à Rome les plus importants gentilshommes en rivalité (17 mars 1482), Guido Baglioni et Simone des Oddi vont s'entretenir tout d'abord avec le commissaire du Pape au sujet de ce bref (20 mars). Or, Guido prétend qu'en tuant Giacomo des Tei, les Oddi ont privé la Maison Baglioni de « son plus grand ami ». De même riposte Simone des Oddi, qui déplore la perte de Naldino, le plus fidèle des partisans de sa famille. Le commissaire se garde bien de trancher un différend ainsi présenté ; il presse les deux contradicteurs d'aller à Rome exposer leurs mutuelles prétentions.

Ainsi, Malatesta, fils de Polidoro Baglioni, lance un défi à son compagnon d'armes Miccia des Oddi (**2 sept. 1486**), comme lui à la solde du duc de Calabre. Le duc et les principaux de l'armée : Virginio Orsini, le comte de Pitigliano, le capitaine des troupes du duc de Milan, s'intéressent au différend. Ils en règlent les détails officiels. A ce moment, l'armée du duc de Calabre campait sur le territoire pérousin. Son chef décide qu'une lice sera établie, et pendant que les deux champions s'en donneront à cœur-joie, aucune manifestation en faveur de l'un ou de l'autre ne devra être tentée.

Deux pavillons sont dressés aux extrémités de la lice ; Malatesta et son adversaire les occupent, à cheval, la lance en arrêt. Au signal des trompettes, les deux cavaliers s'abordent « *avec toutes les élégances de la chevalerie* » (Bonazzi)

Miccia des Oddi réussit à frapper Malatesta, qui, se défiant de son cheval, ou plus expert dans un combat à pied, saute promptement à terre. La lutte devient tout de suite violente ; les coups retentissent sur les armures sonores. Si bien que le duc, édifié sur la valeur de ses condottiers, jette en signe de paix une baguette dans la lice. Il calme les combattants en leur enjoignant de s'embrasser. Chacun d'eux n'a plus qu'à regagner son pavillon avec l'appareil usité et reçoit les félicitations des arbitres et des capitaines de l'armée. Voilà des conséquences bien différentes de celles qu'entraînaient les luttes de factions ou les campagnes de condottiers.

Sous ce rapport, les Baglioni prenaient leur métier au sérieux. Ce n'est pas à eux qu'on reprochera de s'en tirer avec des égratignures.

*
* *

A cette même époque, Rodolfo Baglioni apprenait la mort de son fils cadet, Orazio, tué à l'ennemi près de Bénévent (**juin 1486**), dans le Napolitain. Il y servait sous le duc de Calabre au cours de la guerre entre Ferdinand, roi de Naples, et Innocent VIII. Peu après, Malatesta, frère aîné d'Orazio, succombait sur le territoire vénitien dans la campagne entre la République de Saint-Marc et l'Autriche (**1487**). Un message d'Agostino Barbarigo, doge de Venise, transmettait la nouvelle aux prieurs de Pérouse en exprimant l'admiration et la gratitude de l'État pour la valeur de ce capitaine.

Ce double deuil affecta vivement les Baglioni. Lorsque Guido et Rodolfo, avec quatre de leurs fils, eurent châtié les gens de Foligno agresseurs de Spello, ils regagnèrent Pérouse pendant la nuit (**20 oct. 1487**), de façon à éviter toute manifestation. Peu auparavant, les corps des deux fils de Rodolfo étaient arrivés sur le territoire pérousin. Déposés à Monte-Luce dans des maisons amies, ils devaient être transportés en ville le 21 octobre (**1487**). Ce jour-là, aux côtés de la famille, parurent les membres du gouvernement au complet, les ambassades envoyées pour présenter les condoléances du cardinal del Conte et des communes de Sienne, de Trevi, de Foligno, de Montefalco, d'Assise, de Coldimancio, de Gualdo et de Todi, comme des fiefs des Baglioni. Les notabilités du pays se rencontrent, pour la plupart, à la cérémonie. C'est dans le palais de Braccio que se réunit le deuil. Les fils de Nicolo Piccinino, le comte Nicolo de Pitigliano, le seigneur de Santa-Fiore et autres gentilshommes de marque, ont tenu à venir en personne. Depuis Sainte-Marie de Monte-Luce, le cortège défile, pendant qu'au-dessus des rangs flottent deux étendards aux armes des Baglioni et seize bannières portées par des hérauts à cheval. L'inhumation a lieu dans l'église Saint-Dominique.

Circonstance curieuse, presque à cinquante années d'intervalle, deux autres frères Baglioni, portant les mêmes prénoms de Malatesta et d'Orazio, et neveux des précédents, seront inhumés, ensemble, dans cette même église, après que leur cortège funèbre aura suivi le même parcours.

*
* *

Les agitations des cités laissent peu de temps aux douleurs intimes. Pérouse en particulier, jalouse de son indépendance, fomentait de continuelles agitations. Et les Baglioni, constituant la cheville ouvrière des revendications communales, subissaient la poussée des événements.

Leur intervention avait été surtout signalée dans la question des Bourses des Offices (**sept. 1486**). Ces caisses de vote, ou de cautionnement, étaient avant tout un symbole ; elles indiquaient l'indépendance. Les citoyens, en plus de l'intérêt électoral, tenaient essentiellement à ce que ces Bourses ne fussent pas mises en service hors de chez eux. Plusieurs Baglioni paraissent dans la commission chargée de la réfection des nouvelles Bourses, c'est-à-dire des élections aux Offices : Guido et Rodolfo d'abord, puis Mariano leur cousin et un autre de leurs parents : Baglione, fils de Silvio. Ils représentent divers quartiers et constitueront, les deux premiers surtout, l'obstacle à toute restriction des franchises.

Au dire de Bonazzi, la politique d'Innocent VIII, après le renouvellement de la Ligue entre Pérouse et Florence, tendait justement à restreindre des libertés qui menaçaient de lui aliéner la Cité. Les Baglioni, devenus en même temps le rempart de ces mêmes libertés « *dalle istituzione popolari* » (Bonazzi), voient grossir leur parti et s'étendre leur influence.

Que le Pape eût, ou non, promis de maintenir à Pérouse la réfection des Bourses, l'opération électorale devait se faire à Rome. Du reste, Innocent VIII, choisissant trente nobles pour discuter la question avec lui, faisait preuve d'impartialité. Il désignait Guido, Rodolfo, Mariano, et Baglione de Silvio, tous Baglioni, dont l'attitude et l'influence ne pouvaient être appréciées à sa cour.

La délégation pérousine écoute d'abord, sans objections, les propositions du Suzerain tendant à transférer les Bourses à Rome; l'un des gentilshommes propose seulement la suppression de ce mode d'élection. On s'en remettrait au choix direct du Pape pour la répartition des Offices publics Les Baglioni protestent. Priver Pérouse d'élire ses magistrats c'est, d'après eux, l'atteindre dans ses franchises. Seuls, ils ont élevé la voix, mais le Pape n'en pressent pas moins l'orage. Réflexion faite, il ordonne à son Légat à Pérouse d'accepter les objections des Baglioni avant de regagner son poste. Seulement, Innocent VIII avait profité du voyage des délégués pérousins pour nommer lui-même les magistrats de leur cité. Le fait accompli devait ainsi affirmer son autorité. Peu après, le Pape établissait un Conseil ecclésiastique^{052/1}.

Mesures superflues. De continuel sursauts bouleversent cette époque de l'histoire pérousine. Ce sont ces convulsions, signalées par Dante à propos de Florence qu'il compare au malade privé de repos, et s'efforçant, pour en trouver, de changer sans cesse de position dans son lit.

*
* *

Dès qu'en pleine tourmente se révèle un personnage de valeur, il est salué par les acclamations des citoyens. Les forces populaires vont à lui, aussi sûrement que les compétitions jalouses et que la diffamation. « *Ceux qui ont réussi attirent toujours l'allégation hypocrite, la calomnie ; sûrement le blâme. Celui qui n'a rien pu faire, ou n'a rien osé tenter, pardonne mal à qui s'élève et les républicains à la logique étroite qui prétendent vouloir niveler le monde, gardent rancune aux belles plantes humaines qui dépassèrent les limites prescrites, ramenèrent tout à elles et s'imposèrent comme les grands arbres des forêts.* » (A. Lebey).

Ferrari, malgré un dénigrement systématique, convient que, dès 1466, les Baglioni réconcilièrent Guelfes et Gibelins. Ils « *n'attendent plus qu'une occasion pour régner ouvertement. Comment cette occasion leur aurait-elle manqué ? En 1482, la ville ne pouvait plus endurer sa propre liberté, et à partir de l'année suivante, la Commune inscrivait tous les ans sur les Registres qu'on violait les Statuts, qu'on se battait le jour et la nuit dans la rue, qu'on multipliait les violences et les meurtres, et cette ritournelle sanglante ayant condamné les citoyens à considérer tout acte désespéré comme très naturel, pour sortir de ce chaos odieux et dévorant, en 1488, Baglioni chassa les Oddi, brûla leurs maisons, se proclama Seigneur et allié des Varano de Camerino, des Vitelli de Città di Castello, des comtes de Pitigliano ; il resta au poste le plus avancé, sous le feu de « l'église »* » (Ferrari)

Le Pape aurait vraiment été qualifié pour perdre de gaieté de cœur une partie du patrimoine ecclésiastique ! Ferrari suit son idée. Mais ses diatribes ne révèlent pas moins que « *les Baglioni apparurent comme des sauveurs et des libérateurs..... eu égard aux vipères qui foisonnaient dans toutes les maisons* ». Libre au même écrivain de parler des Baglioni, et par là même de Pérouse, en termes qu'il voudrait blessants et qui, simplement, cadrent avec sa thèse. Estime-t-il que Guido Baglioni sacrifie à son avantage personnel les intérêts de sa patrie quand seul, avec son frère et ses cousins, il s'oppose à toute restriction des Libertés Pérousines ? Les Baglioni ont tort vis-à-vis de Rome, ce n'est pas douteux. Pourtant, l'historien local le plus incisif à leur endroit, reconnaît ce que Pérouse dut alors à leur intervention.

Reste à examiner la marche des événements qui amenèrent Guido au pouvoir souverain.

*
* *

Braccio, Carlo et Sforza Baglioni, frères de Guido, n'avaient laissé à leur mort qu'une postérité de petits-enfants. Grifone le fils de Braccio, Oddo le fils de Carlo, avaient été tués : le premier, dans un guet-apens ; l'autre, à l'ennemi. Guido et son frère Rodolfo devenaient ainsi les Chefs de leur Maison. La situation était difficile et leurs jeunes neveux ne se sentaient pas encore de taille à en affronter les risques. Baglioni et Oddi en sont arrivés à ce point d'hostilité que le Pape intervient encore directement.

Par bref adressé à son Vice-Légat (**31 mai 1488**), il convoque pour une huitaine de jours, à Rome, les gentilshommes les plus compromis. Mais le temps n'est plus où cette mesure produisait son effet. A deux exceptions près, personne ne bouge. Les Baglioni, en particulier Guido et Gismondo son fils, pas plus que Rodolfo, ne s'inquiètent de l'appel. On décide simplement qu'une délégation ira discuter avec Innocent VIII.

C'est que les Baglioni se gardent de quitter leur champ d'action, alors que les Oddi, appuyés par les Ranieri et les Arcipreti, deviennent de plus en plus entreprenants. Cette faction prétend imposer sa suprématie, si sa défaite n'est pas avérée. Les familles ennemies ne peuvent se supporter plus longtemps dans les mêmes murs.

Cependant, en plus des bonnes troupes que les Baglioni lèvent dans leurs fiefs, ils ont su inspirer confiance à Laurent de Médicis, qui s'empresse de les appuyer. Florence surveillait avec une appréhension justifiée les agitations d'une cité voisine, toujours à la veille de mettre le pays en feu. Favoriser les Baglioni, qu'ils jugeaient seuls capables de maîtriser le désordre, n'était donc pas un acte de bienveillance de la part des Médicis. C'était précaution réfléchie : « *Florence, jugeant de son intérêt d'entretenir de bons rapports avec les principaux de Pérouse, s'était entendue avec Guido et Rodolfo Baglioni pour rendre cette ville*

^{052/1} Ce conseil ne comprenait pas moins de sept Baglioni : Guido, Camillo, Malatesta (de Polidoro), représentant la Porte d'Ivoire ; Rodolfo, Mariano et Alberto (tous deux fils de Mariotto) et Baglione (de Silvio) pour la Porte Saint-Pierre. En tout, 115 conseillers devaient seconder les Prieurs et Camerlingues (31 décembre 1486).

indépendante » (Graziani). Ces derniers, enrôlés dans la même Ligue que Florence, devaient par leur influence gagner l'adhésion des centres circonvoisins : Viterbe, Assise, Foligno, Montefalco, Spolète.

Il va de soi que les susceptibilités pérousines demandaient des ménagements. Officiellement, l'appui de Laurent de Médicis n'était pas avoué. Combien cependant sont négligeables les scrupules des intransigeants, dont le gouvernement préféré se réclamait naguère d'une vassalité milanaise ou napolitaine. Les Pérousins « *éprouvaient beaucoup de répugnance à s'unir au Pape, parce qu'ils le soupçonnaient de vouloir profiter de leurs divisions pour remettre leur ville dans une entière dépendance du Saint-Siège* » (Guichardin). Cet état d'esprit favorisait, avant tout, les Baglioni. Le Pontife était dans son rôle en prétendant affirmer ses droits ; par ailleurs, le secours occulte de Florence n'avait aucun rapport avec une vassalité. Pérouse, au lieu de verser des annuités, en recevait. Au lieu de changer simplement de Suzerain, elle prétendait reconquérir son indépendance sous les Baglioni qui s'engageaient à la lui maintenir. La différence avec l'ancienne politique des Raspanti est appréciable.

Les Florentins s'imposaient de lourdes charges pour fournir des subsides aux Baglioni, « *ne fût-ce que pour leur amitié et sans tenir de soldats en selle* » (Matarazzo). C'était leur façon de s'assurer contre l'anarchie. Sienna n'agira pas dans un autre but, en versant à Charles VIII 40.000 ducats pour obtenir une protection parfaitement illusoire. Les critiques, abordant une autre face de la question, déplorent la décadence de la Liberté pérousine sous la tutelle d'une maison féodale. Avant de s'en prendre au *predominio Baglionesco*, leurs auteurs devraient rappeler les gestes des gouvernements qui les ont précédés. Pourraient-ils davantage s'émouvoir des subsides fournis aux Baglioni par les Médicis, ces auteurs qui tiennent en réserve de si ardents dithyrambes à l'adresse de la République Florentine destinée à vivre sur les seuls fonds du barbare François Ier ?

Pour le moment, les Florentins, ayant entraîné Pérouse dans leur Ligue, prétendaient la pousser à la révolte dès 1486, alors qu'Innocent VIII était embarrassé dans la guerre avec Ferdinand Roi de Naples.

Guido Baglioni, comme premier Seigneur de Pérouse, s'en tient d'abord à la défensive. Il est souvent à Spello, qu'il importe de défendre contre les agressions, surtout des gens de Foligno. L'année précédente (sept. 1487), les amis des Baglioni, les della Corgna entre autres, ont été prêter main-forte aux seigneurs pérousins. Depuis lors, Guido s'éloigne peu de son fief, car il s'attend à des complications motivées par son refus de répondre à l'appel du Pape. Il se prépare à parer le coup, ce qui ne l'empêche pas de revenir à Pérouse et de s'y entretenir avec Francischetto Cibo (**12 juill. 1488**), qu'Innocent VIII a délégué pour apaiser les esprits. L'arbitre se fait fort de régler le conflit après trois jours de présence, ce qui ne donne pas une haute idée de sa perspicacité. Tout d'abord, il y a banquet dans le quartier Saint-Ange. Après quoi, Francischetto déambule avec Rodolfo Baglioni (**24 juillet**), sans se douter que les troubles qu'il est venu calmer peuvent dégénérer, d'un moment à l'autre, en révolte ouverte.

Guido a regagné Spello. Il laisse écouler deux mois avant de se décider à un entretien avec le Pape. Enfin, parti pour Rome avec son fils Gismondo, il se présente devant Innocent VIII, revient à Pérouse après cette audience qui n'a rien réglé, et s'abouche avec le Vice-Légit. Ces pourparlers sont parfaitement vains. Le fond du conflit est toujours représenté par les Bourses des Offices. Les Oddi s'en servent comme prétexte de leur hostilité contre les Baglioni, par « *haine du peuple pérousin* », prétend Bonazzi. Le plus clair est qu'ils ne se sont posés en champions de l'autorité pontificale qu'en raison de la situation des Baglioni, chefs de l'opposition. Ceux-ci, de leur côté, voulurent peut-être obtenir au rabais certains offices lucratifs, « *en écartant les concurrents par la violence au détriment du Trésor pontifical* » (de Grimouard). En tous cas, si leur attitude est nettement en rapport avec les aspirations d'indépendance, les Oddi démontreront, en ce qui les concerne, que les vues de justice et d'équitable répartition les laissent indifférents.

Tout d'abord, les Baglioni tiennent à ne rien brusquer. Pour mettre leurs adversaires au pied du mur, ils font proposer aux Oddi un double mariage entre leurs familles. Gismondo Baglioni, fils de Guido, épouserait une fille de Sforza des Oddi, pendant qu'une fille de Rodolfo Baglioni serait donnée à un Pompeo de la maison adverse. Les Oddi sont embarrassés. Décliner de pareilles propositions peut entraîner à la guerre immédiate ; les accepter effarouchera les importants de leur faction et mettra les meneurs en assez mauvaise posture en face du Pape dont ils soutiennent la politique. Somme toute, ils reculent. Les Baglioni, fixés sur l'impossibilité d'un arrangement, arguent qu'il n'a pas dépendu de leur bonne volonté de régler le débat. Ils se préparent aux éventualités et voient se grouper à leurs côtés une bonne partie de la noblesse.

Une circonstance fortuite suffira pour allumer l'incendie. Or, à Passignano du Lac, Bernardo della Corgna est en mauvais termes avec son voisin de fief, Guido des Oddi. La brouille entre leurs deux familles date de loin et le voisinage des biens la favorise. Les choses prennent une vilaine tournure en septembre 1488, ce que déplore Innocent VIII, qui s'empresse de convoquer Guido Baglioni et quelques notables, afin de remédier au mal. Comme il s'agit cette fois d'un litige particulier, Guido ne fait aucune difficulté. Il va soutenir à Rome la cause des la Corgna, ses parents et ses amis, tout en faisant preuve d'une modération méritoire. Mais à quoi bon ? Dès le mois suivant, Bernardo della Corgna, ne s'étant pas conformé à la trêve consentie, permet aux Oddi d'aller de l'avant. Les deux familles se heurtent aussitôt.

Les Baglioni réclament alors leur place dans le conflit. Ils courent appuyer leurs alliés, sans pouvoir supposer quelle lâche ingratitude paiera leur intervention.

Guido Baglioni a quitté Spello. Informé de l'aggravation du conflit, il appelle en hâte des renforts, ne fût-ce que pour maintenir l'ordre. De nombreuses troupes quittent ses fiefs ; elles sont, en partie, casernées dans la cathédrale Saint-Laurent.

*
* *

A la fin du mois, l'agitation est extrême. Les cris de « Baglioni ! Baglioni ! » défient constamment l'appel aux Oddi. Les membres de cette famille ne circulent plus dans Pérouse qu'avec circonspection. Ils usent même de curieux modes d'espionnage. Leandra, fille de Braccio Baglioni, ainsi qu'Isabella sa cousine, fille de Guido lui-même, ayant épousé des Oddi, sont, du même coup, passées à ce parti, tout en restant en bons termes avec leurs parents. Elles profitent de cette circonstance pour vérifier si les Baglioni disposent de troupes venues du dehors. Mais leur démarche trop hâtive ne les renseigne pas. Les troupes appelées par Guido arrivaient le lendemain de la visite de ces dames, dont la promenade en plein palais Baglioni n'avait fait découvrir aucun rassemblement suspect.

Quant aux dispositions des Oddi, menées assez maladroitement, elles étaient bien connues de Guido, qui pressait d'autant plus ses ordres d'appel. Les maisons se remplissent de gens armés pour l'un ou l'autre parti. Les boutiques sont closes dans l'émoi général. Pas une ouverture de la Cathédrale qui ne montre la gueule d'un canon ; le toit même est chargé de plusieurs pièces pointées du côté Nord, menaçant les immeubles des Oddi et de leurs amis. Le Palais du Podestat est aussi transformé en citadelle; des chaînes barrent les rues. Partout s'exerce la surveillance des troupes des Baglioni, dont les allées et venues inquiètent l'ennemi. Celui-ci, néanmoins, se fortifie et groupe ses renforts, sans oser attaquer (27 oct. 1488).

Ceux des citoyens qui se tiennent en dehors du litige, les neutres, les paisibles, n'échappent plus aux contre coups des hostilités. Aux observations de certains d'entre eux, les Oddi ont répondu évasivement. C'est que la faction de cette famille se sent en bonne posture. Elle va être appuyée par le comte de Sterpeto qui commande le gros de ces troupes. Il est connu pour « *l'implacable ennemi de la Maison Baglioni et de tous les Pérousiens* » ; remarque qui en dit long sur la communauté d'intérêts des Baglioni et de la population. De pareilles tranches ne peuvent se prolonger.

Une querelle fortuite met deux jeunes gens aux prises (28 oct. 1488). Aussitôt, Baglioni et Oddi d'accourir ; ces derniers, plus nombreux, vont occuper la Place, lorsque parait le renfort opportun des della Corgna venus à la rescousse de leurs parents. Les troupes des Baglioni ont ainsi le temps d'arriver. Elles écrasent les Oddi, dont la barricade, élevée à La Coupe, est livrée aux flammes. Le feu gagne une maison bondée de soldats Oddi ; d'autres immeubles, appartenant à cette famille ou à ses partisans, s'écroulent dans l'incendie dont les lueurs éclairent les divers points où s'est fractionnée la lutte. Les blessés et les mourants encombrant les maisons.

Au plus fort de la mêlée, Guido Baglioni se multiplie pour arrêter les combattants. Graziani, Pellini, d'autres chroniqueurs sont unanimes sur ce point. Contraint de prévenir les attaques de la faction rivale par une sérieuse défensive, Guido chapitre aussi bien ses amis que ses adversaires. Sans armes, un bâton à la main, il s'est campé au milieu de la route qui mène à la Porte Sainte-Suzanne et, malgré la fatigue, reste à cette place pour ordonner à ses soldats de cesser la lutte. Courageuse attitude qui a, pour le moment, de sérieux résultats. Aucun plan n'ayant encore été arrêté, l'arbitrage de Guido entre Oddi et la Corgna obtient une trêve, dite d'une année, au cours de laquelle les familles ennemies s'en remettent à lui-même pour régler leurs différends.

*
* *

Un fait donnera l'idée de la division qui régnait parfois sous un même toit. Deux frères Arcipreti : Agamennone et Girolamo, avaient groupé de nombreux amis en prévision des bagarres. Leur maison était barricadée ; tables et tonneaux bouchaient les ouvertures. Cependant, un point restait à éclaircir : pour qui allait-on batailler ? Agamennone, en présence de sa mère, interpelle son frère à ce sujet. « *Je voudrais savoir ce que tu penses de la compétition présente ? pour moi, je prêterai main-forte aux Oddi mes parents. — Eh bien ! moi,* réplique Girolamo, *je suis avec les Baglioni, dont la parenté m'est plus proche encore que celle des Oddi avec toi !* » Le ton de la discussion monte rapidement. Agamennone donne à son frère une heure pour réfléchir. Girolamo n'en demande pas tant et rejoint vite une bande de ses amis. Avec eux, il pénètre dans la Cathédrale encombrée des troupes des Baglioni. Sur la demande des nouveaux venus, on leur livre des arquebuses. Pendant ce temps, sur le mont du quartier Soleil, Agamennone avec deux collègues prenait ses dispositions de combat. Il a interdit à son frère la maison familiale, tant que celui-ci s'obstinera dans le camp adverse. Girolamo, de son côté, trouvant un peu forte la prétention de le chasser de chez lui, se prépare, aidé de ses amis, à forcer la consigne. Guido Baglioni, cette fois encore, use de son autorité. Il arrête l'affaire et loge même Girolamo dans sa propre maison. Mais le différend, succédant à celui des della Corgna avec les Oddi, engendre de nouvelles complications et ravive les anciennes.

Tel fut le point de départ de tout le bouleversement. Leandra et Isabella Baglioni, mariées aux Oddi, s'essaieront vainement au rôle d'arbitres ; elles n'auront pas plus de succès que les Franciscains dont la voix s'élève, au sein des bagarres, pour implorer l'union et la paix. L'un des Frères s'est pourtant jeté au milieu des combattants en brandissant son crucifix. Partout reprennent les engagements qui durent jusqu'au soir (29 oct. 1488). La convention, consentie à grand-peine par les Oddi sous l'arbitrage de Guido Baglioni, est déjà lettre morte.

Le jeudi 30 octobre (1488), Rodolfo Baglioni, ayant quitté ses fiefs, rejoignait son frère, suivi de bons fanti. Il installe dans la Cathédrale l'un de ses connétables, Troilo de Bevagna, avec son monde. Nobles et citoyens s'empressent autour de l'un ou de l'autre parti.

Cependant le Pape s'est ému. Il a député à Pérouse son propre frère, Maurizio Cibo, avec le titre de Gouverneur. Celui-ci arrive à son poste dans cette même soirée du 30 octobre. Il est reçu avec respect. La cloche du Palais est mise en branle à son intention, ce qui occasionne une curieuse méprise. Les Oddi, juste à ce moment, tentaient de mettre quatre pièces en batterie sur la place. Escomptant la complicité de Giulio Cesare della Staffa, alors Chef des Prieurs, ils n'ont pas plus tôt entendu la cloche qu'ils croient deviner le signal du mouvement et se présentent au Palais avec assurance. Ils trouvent portes closes.

Pendant cette fausse manœuvre, le cortège du nouveau Gouverneur s'avance. Près de Maurizio se tiennent Guido, Rodolfo et Grifonetto Baglioni. Ces Seigneurs approchent de l'escalier du Palais que les Oddi, déçus, viennent de quitter. Au bas de la place, les troupes des Baglioni se sont massées, mais sans intervenir. Tel est, en effet, l'ordre de Guido qui compte sur l'action conciliante du délégué pontifical.

Au moment où celui-ci, entouré des Baglioni, arrivait au Palais, quelques pierres leur sont lancées. L'une d'elles frôle la croupe du cheval de Guido. Aussitôt ses soldats bondissent. Souffriront-ils que la bonne volonté de leur chef ne lui attire qu'insultes et menaces ? La bataille reprend, plus violente que jamais. La nuit seule empêche le massacre des Oddi. Partout pétillent les feux de bivouac des troupes Baglioni, dont les patrouilles sillonnent, à la lueur des torches, les rues ensanglantées.

Guido a fait enjoindre à Simone des Oddi de quitter immédiatement Pérouse, avec sa faction, s'il veut éviter d'en être chassé de force le lendemain, pendant que flamberont ses maisons et celles de ses amis. Comme les Baglioni n'ont cessé de recevoir des renforts, soit de leurs fiefs, soit de Camerino et de Città di Castello, leurs adversaires ne peuvent tergiverser. Le plus influent d'entre eux, Simone des Oddi, homme d'âge et d'expérience, sachant qu'une partie de ses gens ont été congédiés au moment de l'accord éphémère, et que les choses tournent mal pour sa famille, engage les siens à la retraite. On l'écoute. D'autant mieux qu'il avait conseillé d'éviter avec les Baglioni tout contact sérieux qui ne manquerait pas de se changer en déroute. Giulio Cesare della Staffa, le Chef des Prieurs gagné aux Oddi, Agamennone della Penna (Arcipreti), Costantino Ranieri, d'autres notables du parti, appuient l'avis du personnage.

En conséquence, la ville est évacuée le lendemain (31 oct. 1488) par 37 des Oddi que suivent les gentilshommes de leur faction et 600 adhérents, presque tous habitants du quartier Sainte-Suzanne. Une fille de Braccio Baglioni, Drusolina, mariée à Bernardino Ranieri, avait tellement pris à cœur la cause de sa famille d'adoption, qu'elle faisait, peu avant ces événements, un esclandre dans l'église Sainte-Lucie. A l'occasion d'une fête, le Recteur avait disposé sur les tentures du sanctuaire les armoiries des Baglioni. Drusolina^{057/1} prétendit les faire enlever. Aussi, quand la faction Oddi-Ranieri se trouva à la merci de sa propre famille, la jeune femme se crut perdue. En l'absence de son mari, elle s'enfuit à pied, la nuit même du désastre, et, accompagnée de quelques familiers, gagna Casacastalda, à douze milles de Pérouse.

Dès l'aube, les Baglioni, informés de la fuite de leurs adversaires, sont montés à cheval. Ils parcourent la ville. Pérouse est devenue une citadelle sous leur « *autorité absolue* » (*Burckhardt*). Malgré leur défense, la multitude, outrée contre les vaincus, pille leurs maisons, ne respectant que celles des deux Oddi mariés à des Baglioni. Mais les chefs de cette famille font aussitôt dresser des potences près de l'immeuble de Simone des Oddi. Aux pillards de les étreindre, comme l'annonce l'édit que les Baglioni font publier au nom du gouvernement. En somme, dans le désordre d'une lutte acharnée, il est impossible de se faire obéir. Les postes militaires établis par les Baglioni ne parviennent qu'à atténuer le pillage effréné qui ne respecte ni églises, ni hôpitaux. On savait que les fuyards y avaient entassé leurs richesses, comptant sur la garantie du lieu. Saint-François et Saint-Luc, dont jouissait Fabrizio, bâtard des Oddi, Protonotaire Apostolique, furent d'autant moins épargnés que la fortune du bénéficiaire était notoire.

Les Baglioni font occuper militairement les forteresses appartenant aux alliés des Oddi. Partout, leurs armoiries sont mises à la place de celles des vaincus, que brisent les exaltés. En même temps, les étendards et les tentures aux couleurs Oddi, découverts dans diverses églises, sont arrachés et mis en pièces. Suivant l'usage, les biens des rebelles et bannis sont saisis. Guido Baglioni a pris possession du Palais des Prieurs, abandonné par della Staffa dès le matin du 31 octobre.

Les Camerlingues de Pérouse, ardents partisans de l'indépendance sous la tutelle des Baglioni, se mettent à la tête de la foule ; ils gagnent la Casa Grande où étaient déposées les Bourses des Offices. Les quatre caissettes, affectées à chacune des charges publiques, sont transportées sur la Grand'Place près de la fontaine de bronze. Elles sont brûlées aux cris mille fois répétés de : Baglioni ! (1er nov. 1488)

^{057/1} Drusolina était femme réputée pour son énergie. Elle avait fait ses preuves, en particulier dans une contestation entre Ranieri (juillet 1474). Un de ses parents, Bartolomeo Ranieri, ayant appris qu'un membre de la famille, Giovanni Ranieri, venait de faire donation de ses biens au mari de Drusolina (Bernardino), prétendit que cet acte n'était pas valable, puisqu'il avait le défaut de lui nuire. Bartolomeo fit tout simplement saisir le malheureux donateur et le retenait prisonnier jusqu'à ce que l'acte de donation fût annulé. Or, pendant que Bernardino Ranieri était à Rome, sa femme Drusolina donna l'ordre à quelques amis d'empoigner le geôlier de circonstance Bartolomeo, et de le lui amener. Le coup, prestement exécuté, nécessita l'intervention de parents, d'amis et du lieutenant de Pérouse qui firent délivrer Giovanni (le donateur mis sous clef) en même temps que Bartolomeo, assez dépité d'avoir un moment perdu la liberté aussi bien que l'héritage convoité.

Le lendemain sont proclamés les nouveaux Prieurs, qui comptent naturellement plusieurs membres de la famille au pinacle. Ils entrent en charge sans attendre l'expiration de la précédente magistrature. Plein pouvoir est donné aux Décemvirs de la guerre pour disposer de tout ce qui dépend de la Cité en faveur des Baglioni (**3 nov.**) : « *perlo stato dei Baglioni* ».

Tout de suite, ceux des citoyens qui s'étaient éloignés à la remorque des Oddi comprennent l'équivoque de leur situation. La plupart s'empresse d'implorer des Baglioni l'autorisation de rentrer en ville. Aucune difficulté ne leur est faite. Les rentrants vont offrir leurs hommages à Guido et à Rodolfo, qui les accueillent avec bienveillance. Peu à peu disparaissent les méfiances, même de la part des retardataires comme Averardo de Montesperello, qui n'est pas moins bien reçu. (**26 juin 1490**)

*
* * *

L'autorité de leur Maison est désormais souveraine. Peu importe que ses membres représentent tel ou tel quartier; les seigneurs au pouvoir s'en tiennent à la fiction républicaine pour éviter de compliquer leurs débuts. Les gouvernants, à leur dévotion, sont, non seulement confirmés pour toute l'année 1489, mais pour une durée illimitée dès l'année suivante, « *ad beneplacitum Camerarium* ». En fait, c'est « le bon plaisir » des Baglioni. L'unanimité des magistrats se conforme à leurs volontés, « *qui sont confondues avec la volonté de l'État* » (*Fabretti*). Les décrets se publient au nom des Prieurs et des Décemvirs. Mais ces derniers, sous les Baglioni, dominent de plus en plus leurs collègues. Tels des Prieurs s'étant, au début, tenus sur la réserve, ne tardent pas à se montrer sensibles aux prévenances des Seigneurs. Ils s'entendent avec ceux dont ils subissent l'influence. Tous ces magistrats vont bientôt rendre « *hommage au soleil levant* » (*Bonazzi*). En tête des documents officiels et des cadastres pérousins paraît l'écusson des Baglioni, seul, ou accompagné des armes du Suzerain et de Pérouse^{059/1}. Deux anges, tenants habituels des armes pontificales, lui servent de supports; le nom de Guido Baglioni, qu'accompagne une nomenclature d'ascendants, est qualifié de manière à concilier les susceptibilités de forme, « *primanus civis Civitatis Perusij* ».

Il ne suffisait pas d'avoir jeté dehors les Oddi et leurs principaux clients; les événements devaient être exposés au Pape. C'est ce qu'admit le nouveau gouvernement. Il députa à Rome une ambassade, avec mission d'obtenir du Suzerain que les Oddi fussent déclarés rebelles.

En attendant, les troupes des Baglioni continuent d'occuper diverses places de la faction adverse dont les tronçons se rassemblent hâtivement à Castiglione del Lago. Le marquis de Montone, devenu leur allié, en souvenir des malencontreux démêlés de Carlo Fortebraccio avec Braccio Baglioni, leur amène quelques renforts. Pour couper court à ces préparatifs, Rodolfo Baglioni marche sur ce point (**5 nov. 1488**). Les troupes « *Baglionesche* » sont grossies des bandes de Camillo Vitelli et d'un contingent de Camerino : en tout 2.000 hommes environ et quelque cavalerie. La plupart des nobles récemment rentrés en grâce se montrent les plus zélés sous l'étendard à la « *fasce d'or* ». Dès le début de l'action, la Tour du Borghetto, où s'était posté un détachement ennemi, tombe aux mains des Pérousins, qui ravagent le pays par de rapides razzias. Comme, en l'absence des troupes régulières, le pillage des maisons des Oddi a repris de plus belle, les bannis se trouvent atteints de deux côtés à la fois.

Cependant le comte de Pitigliano, campé avec les troupes de Florence à Camocina, villa de Cortone, appréhende les hostilités qui vont s'ouvrir à la frontière florentine. Il tente d'y parer et se présente au camp de Rodolfo Baglioni (**6 nov. 1488**), offrant son arbitrage amical entre les deux partis. De nombreux pourparlers s'ensuivent. Finalement, les Oddi acceptent une transaction qui les oblige à rendre à Pérouse Castiglione del Lago et la Rocca, moyennant restitution de leurs biens mobiliers et levée du séquestre mis sur les dots de leurs femmes. Quant aux bénéfices, ecclésiastiques ou autres, dont ils jouissaient, remise en sera faite au Pape, qui en disposera. Castiglione et la Rocca, servant ainsi de caution aux Oddi, sont occupés, à ce titre, par le comte de Pitigliano. Ses gens vont y avoir des loisirs. Pour aboutir aux restitutions qu'ils demandent, les Oddi multiplieront en effet les entretiens et palabres; mais il leur manquera l'argument essentiel : la victoire. C'est pourquoi tant de délais s'écouleront avant qu'une solution, obtenue par le Pape et Florence, permette au comte de Pitigliano de restituer à Pérouse les points occupés par ses gens. Guido et Rodolfo Baglioni accepteront alors une haute solde au service florentin.

Pour le moment, Rodolfo et les siens reviennent à Pérouse. Le chef rend compte de l'effet de sa démonstration (**12 nov. 1488**). La présence des soldats arrête de nouveau le pillage des vaincus et fait renaître la confiance. Rien ne le prouve mieux que les fréquentes rentrées des fuyards du parti Oddi. C'est à qui profitera de la tolérance des Seigneurs. « *Et, continuellement, tous les gentilshommes de notre cité, aussi*

^{059/1} En juillet-août 1491, le f° 45 des Annales Décemvirales montre les armes des Baglioni seules reproduites, alors qu'aucun membre de cette maison n'occupe, en personne, les fonctions de Prieur ou de Décemvir. Ces charges, négligées par les Baglioni, sont à ce moment attribuées à des représentants des familles locales les plus marquantes. — L'écusson des Baglioni paraît encore l'année suivante (1492), à diverses reprises, dans les mêmes conditions (f° 102 et 147 : novembre-décembre). On le retrouve flanqué des armes du Pape et de Pérouse (décembre 1492, f° 133). Seul, de nouveau (1499, f° 174), et avec cimier, il est peint en tête du cadastre de la paroisse Saint-Paul (f° 82). Il figure également à la feuille LXXXII du volume 47 (noir) de l'ancien cadastre, etc. — Dans les délibérations des Décemvirs, les noms des Baglioni sont reproduits en or, au lieu de la couleur rouge adoptée pour les autres noms des gouvernants en fonction. — La Convention de Paix entre le « *Potenlis Status de Baleonibus* » et les Comtes de Marsciano, en 1504, ne sera pas moins significative. (Spoglio Brunetti, vol. A, f° 157. Actes du not. Giacomo di Cristoforo di Pietro, f° 403.)

bien les contents que les mécontents, l'ensemble en un mot, va faire sa cour et se grouper chez les Baglioni, surtout chez Guido et chez Rodolfo. » (**22 nov. 1488**) (Graziani).

*
* *

Ce bel accord n'empêchait point les ambassadeurs pérousins d'insister à Rome pour qu'Oddi et consorts subissent les conséquences régulières de la rébellion. Aucune réponse ne leur était donnée. Par ailleurs, Mariano Baglioni se voyait chargé d'obtenir que Laurent de Médicis (**14 nov. 1488**) interdît à la faction en déroute le séjour sur le territoire florentin.

Le nouveau légat à Pérouse, Francesco Todeschini Piccolomini, sondé par une délégation du gouvernement dès son arrivée, s'inquiétait des exigences maintenues par les Baglioni. Déclarer rebelles les Oddi lui paraissait difficile. C'était déjà beaucoup que leurs biens eussent été irrégulièrement séquestrés. La faction vaincue n'avait-elle pas adopté un biais lui permettant de se poser en soutien du Pape ? C'est en son nom qu'elle prétend encore garder ses forteresses. D'autre part, le moment n'est pas favorable aux moyens dilatoires. Les Baglioni sont menaçants. Pour sortir de l'impasse, le Légat adopte une solution moyenne : les Oddi sont déclarés bannis, mais non rebelles ce qui permet de conserver les biens. Pour plus de précaution, la décision s'abrite derrière la ratification papale. Aucun effet ne s'ensuivra sans elle. Mais le Pape, tout aussi perplexe que son délégué, ne décide rien.

Ce silence ne convient pas aux Baglioni, qui savent bien ce qui leur serait advenu en cas d'insuccès. L'expérience du passé survivait. Quand ils eurent fêté leur victoire par de somptueux banquets, dont l'un fut offert par Rodolfo dans le Palais de Braccio Baglioni (**17 nov.**), ils firent, de leur propre autorité, afficher à la porte de la Cathédrale le décret de bannissement contre les Oddi. L'approbation des Décemvirs de la guerre leur était acquise.

Les Oddi, informés du fait, supposèrent que le Pape l'avait autorisé. Furieux, ils crient à l'ingratitude. Réfugiés à Gubbio, ils reprennent les armes et attaquent diverses places avec alternatives de succès et de revers. Les Baglioni étaient serrés de près. D'un côté, il leur fallait faire face aux Oddi ; de l'autre, tenir en respect le comte de Sterpeto et la continuelle offensive de Foligno contre le fief de Spello. Sur ce dernier point, il est vrai, Rodolfo Baglioni obtenait un succès immédiat : battus, pillés et faits prisonniers, les agresseurs n'eurent plus qu'à demander miséricorde (**3 au 6 janv. 1489**). Guido Baglioni s'était chargé du reste.

Entouré de ses fils et de ses neveux, tous gens de guerre, signalés pour la plupart en diverses campagnes, il était encore secondé par de bons capitaines Camillo et Paolo Vitelli, Ranuccio Farnèse, Ranuccio de Marsciano, et quelques autres. Il se préparait à intervenir, quand une décision du Pape faillit faire dévier le conflit. Innocent VIII, par l'entremise du Cardinal de Sienne, sommait Angelo et Giovan-Giacomo Piccinini d'évacuer Sterpeto sous peine de rébellion, leur enjoignant de faire examiner leurs prétentions à Rome. Ces Piccinini, à l'inverse de leur père, soutenaient les Baglioni. Aussi, quand le duc d'Urbin, flairant l'aubaine, eut fait exposer à Guido Baglioni ses droits sur le château de Sterpeto, les deux frères ne s'émurent pas. Ils se fiaient sur l'appui des Baglioni et, dans ces conditions, opposèrent la même fin de non-recevoir aux ordres du Pape et du duc. Ce différend secondaire fixa l'opinion. On constatait combien les affaires pérousines s'orientaient en faveur du nouveau pouvoir. Le Pape prit le fait en considération, d'autant que l'agacement des Pérousins ne diminuait pas. Le premier secrétaire de la Commune, jadis opposé aux Baglioni dans l'affaire des Bourses, ayant été relevé de ses fonctions au bénéfice d'un ami des Seigneurs, la plèbe ne s'était pas contentée de cette mesure. Toujours prête aux excès, elle pillait la demeure du magistrat révoqué et fixait sur sa porte les armes des Baglioni.

C'est sur ces entrefaites que Mariano Baglioni revenait de sa mission à Florence. Il avait obtenu plein succès (**déc. 1488**), ce qui contrastait avec le résultat de l'ambassade pérousine à Rome. Après deux mois d'attente environ, les délégués n'avaient été admis qu'à une seule audience. On les supposait, avec raison, plutôt agents des Baglioni que tout autre chose, ce qui n'était point de nature à leur attirer les faveurs de la Cour Pontificale. Mais Innocent VIII ne s'était pas moins rendu compte des nécessités. La situation pouvait s'aggraver et, sous ce rapport, le parti qui avait eu le dessus était le plus à redouter. Alors, pour éviter l'effusion de sang, le Pape accepte une bonne partie des prétentions des Baglioni. Le bannissement des Oddi est décrété, sous peine de rébellion, cas qui entraînerait la confiscation des biens (**5 mars 1489**).

De leur côté, les Baglioni s'efforcent de donner à leur gouvernement une marche régulière. Pérouse, suivant un écrivain qui ne les favorise pas, « *jouit par intervalles d'une assez grande paix* » (de Grimouard). Burckhardt, non moins hostile, convient « *qu'ils paraissent avoir conçu de sages projets, mis à la raison leurs propres partisans, et protégé les fonctionnaires contre les crimes des nobles* ». C'était bien quelque chose. Le calme ne succède pas plus vite à la violence des luttes, que ne s'apaisent les vagues après la tempête. De son côté, le Légat tentait d'enrayer le conflit; à vrai dire, ses pourparlers avec les Oddi n'aboutissaient pas d'une façon plus appréciable que ses convocations à Guido ou à Rodolfo Baglioni (**26-27 mars 1489**). Les principaux embarras concernaient les finances. Obéré par de continuelles hostilités, le Trésor exigeait une augmentation d'impôts, lesquels dépassèrent les charges consenties au Pape dans les dernières conventions communales.

Naturellement, l'opposition fit flèche de ce bois. Les partisans de l'Église profitèrent de l'occasion pour refuser obéissance aux décrets des Baglioni. Le quartier Saint-Ange se montra particulièrement réfractaire ni argent, ni soldats à obtenir de lui. Enfin, les nombreux adhérents des Seigneurs parèrent, tant bien que

mal, au plus pressé. Il n'en est pas moins certain que si les Baglioni, maîtres des forces de Pérouse, avaient voulu peser sur les récalcitrants, ces derniers n'auraient eu qu'à choisir entre la soumission ou la ruine. L'application de ce procédé eût entraîné bien moins d'embarras que la continuelle répression des Oddi.

La Maison régnante compta sur la modération pour corser son influence; résultat qui lui importait avant tout. Dans le même but, Guido et Rodolfo installent certains des leurs dans différents quartiers afin que les élections du 1er mai 1489 leur soient plus favorables. Giovan-Paolo, fils de Rodolfo, représente ainsi le quartier Sainte-Suzanne que n'habitent pas ses parents. De sorte que Gismondo, fils de Guido, est facilement nommé Chef des Prieurs. Un prétexte avait justifié ces inscriptions. Était-il juste de faire supporter à telle zone de la cité les conséquences des récents exils? L'élection d'un Baglioni, au contraire, paraît à l'absence des notabilités; et l'équilibre rétabli permettait au quartier de ne rien perdre au change.

Ces combinaisons politiques n'empêchaient point de surveiller les Oddi, toujours en mouvement. Ceux-ci ne demandaient qu'à parlementer, ce qui ne les empêchait pas de razzier, en attendant. Qu'ils remportent un vrai succès, alors ils élèveront le ton. Au préalable, Gismondo Baglioni et les siens, secondés par Paolo Vitelli, avaient repoussé leurs menées sur divers points (**10 et 11 mars**), à la Colomella, à Solfagniano; contre eux marchait Rodolfo avec artillerie et renforts dont une partie obéissait au Légat lui-même. Faute de rapports amicaux avec Rome, les Baglioni trouvent dans le délégué d'Innocent VIII un arbitre au jugement modéré. L'arrivée de leurs troupes à Passignano suggère au comte Ranuccio, l'un des capitaines des rebelles, d'entrer en pourparlers au nom des Oddi. Il traite et remet la localité au Légat, obtenant pour ses clients le choix de leur résidence d'exil et mainlevée du séquestre sur les meubles.

Ces stipulations ne coulaient pas de source. Le Légat s'efforçait d'enrayer l'autorité que les Baglioni avaient conquise de haute lutte, et n'obtenait pas grand résultat. Ayant admonesté Rodolfo, puis Troilo son fils, archiprêtre de la cathédrale, au sujet de l'emprisonnement à La Bastia (**29 mars 1489**) d'un individu soupçonné de mauvais desseins contre l'un d'eux, il s'en prend plus particulièrement à Guido. Cette fois, les choses se gâtent tout à fait. Le chef des Baglioni prétendait ne pas ménager son gendre Giulio Cesare della Staffa, enrôlé dans la faction ennemie au même titre, du reste, qu'on voyait des Oddi fonctionnaires du côté Baglioni. Or, un dépôt de fonds appartenant à della Staffa était tombé sous le séquestre des vainqueurs. Son propriétaire s'imagina, en raison de la transaction consentie, n'avoir plus qu'à le réclamer pour le recevoir. Guido refusa. Il fit remarquer que l'intéressé, ne s'étant point conformé au bannissement, perdait droit au bénéfice des conventions ultérieures. L'attitude du réclamant dans les troubles survenus à Pérouse avait contribué à entraîner les Baglioni et la Cité à des frais considérables. Que della Staffa en supporte les conséquences, de préférence aux contribuables déjà fort obérés! Le Légat, mécontent de son insuccès, quitte aussitôt Pérouse. Après quoi les Baglioni ne connaissent plus, en fait de juridiction, que la leur.

Qu'on ne s' imagine pas cependant toute courtoisie absente des rapports des Seigneurs pérousins avec le Pontife. Quand la femme de Maurizio Cibo, frère d'Innocent VIII, vint à Pérouse (**2 août 1489**), « *les Dames des Baglioni* » allèrent à sa rencontre et lui firent une belle réception. Elles devaient naturellement s'intéresser davantage à l'entrée solennelle de Giovan-Paolo Baglioni, récemment marié à Ippolita, marquise Conti, appartenant à la plus haute noblesse romaine.

Déjà, le principal intéressé prépare l'opinion. Il convoque en conseil dans l'église Saint-Bernardin la jeunesse du quartier Sainte-Suzanne qu'il représente (**5 déc. 1489**). Les églises étaient alors considérées un peu partout comme des maisons communes, où pouvaient se dérouler les fêtes officielles aussi bien que les cérémonies religieuses. Elles s'ouvraient aux réunions politiques et aux conférences, sans que les assistants fussent choqués par ces diverses affectations.

Simonetto Baglioni, de son côté, organise (**6 déc.**), dans l'église Saint-Dominique, une réunion en vue de chauffer l'opinion des habitants de la Porte Saint-Pierre. Restait la Porte d'Ivoire (ou Borgne), aussi attachée aux Baglioni. Guido en personne se charge d'en grouper les notables dans l'église Sainte-Marie-des-Servites (**7 déc.**). Partout les projets de fêtes, d'escortes et de décorations reçoivent le plus favorable accueil. Loin de se refroidir pendant le délai prolongé qui retardera l'exécution de ces réjouissances, le zèle des Pérousins va s'aviver dans les luttes immédiates. Car il faut parer au plus pressé contre les assauts d'ennemis irréconciliables.

Les plans de festival cèdent donc aux mouvements des troupes que les Baglioni appellent de leurs fiefs et casernent, en partie, dans leurs immeubles (**5 mars 1490**). Ces préparatifs effarouchent les Prieurs. Entre eux et les Décemvirs dévoués aux Baglioni, la mésintelligence augmente; finalement, les Prieurs quittent la salle d'audience, ce dont les Décemvirs prennent aisément leur parti. Ils se réunissent en perMarience chez les Baglioni^{062/1}. Avec de nombreux gentilshommes et citoyens, ces magistrats escortent leurs Seigneurs quand ils paraissent dans les rues. Des gardes de belle mine rehaussent le cortège. Bonazzi s'en désole rétrospectivement. Il se représente Guido Baglioni accompagné de quelque Décemvir et d'une centaine d'estafiers, déambulant à travers Pérouse. Et le même historien qui reprochait naguère au faste de Braccio Baglioni d'embellir *la servitude pérousine*, attribue maintenant à ces allures princières la froideur des citoyens telle qu'il la suppose) envers les Baglioni. Les mêmes causes auraient, à bien peu d'intervalle, produit des effets opposés.

^{062/1} « E in loro nome governavano lo stato » (Pietro-Ang. de Giovanni). « Et en leur nom gouvernaient l'Etat. » C'est le plus clair de la situation.

En revanche, Bonazzi néglige les démonstrations enthousiastes de la population au retour de ses Seigneurs, après quelque vigoureuse répression. Ce serait avouer que l'antagonisme entre les Pérousiens et les Baglioni n'existe que pour les besoins de sa démonstration. Bien réelle est, d'autre part, la lutte contre des voisins jaloux, alliés d'une faction aux abois. Et, circonstance significative, les appels des bannis ne trouvent aucun écho dans Pérouse, tandis que leurs coups de main réitérés indisposent plus que jamais leurs adversaires. Paolo Orsini échoue dans une demande d'amnistie faite en leur nom, à Guido et à Rodolfo Baglioni.

Ces derniers ont modifié la composition du gouvernement dans un sens plus aristocratique. Guido réserve aux seuls nobles les capitaineries des quartiers ; et si la facile approbation des Décemvirs à ce sujet n'entraîne pas celle du Pape, le Seigneur se borne à remplacer certains gentilshommes par d'autres. Avant la publication de ses décrets, il affecte de réunir les diverses Corporations auxquelles il expose ses intentions. Formalité destinée à prouver au Pape que le prince de Pérouse agit de concert avec la population. Pourquoi, du reste, prolonger l'équivoque ? Rodolfo Baglioni ira présenter ses hommages au Suzerain. Seulement, pour prévenir l'hostilité qu'il pourrait rencontrer à la Cour, le méfiant Baglioni se met sous la caution de Laurent de Médicis. Ainsi prémuni, il part avec Giovan-Paolo son fils et suivi d'une simple escorte de 25 cavaliers (**29 avril 1490**). Sa démarche réussit pleinement. Innocent VIII, convaincu par les arguments du Seigneur de Florence, déclare rebelles les Oddi pour violation des limites assignées. Cette fois les vaincus perdent leurs biens ; Pérouse recouvre Castiglione del Lago et la Rocca que le comte de Pitigliano gardait en caution. « *La triomphe des Baglioni est complet* » (Bonazzi).

Rodolfo revient de Rome (**21 juin 1490**) enchanté du succès de sa mission. Il ramène sa jeune belle-fille, Ippolita Conti, qui séjournera à Graffignano puis à Spello avant de faire, dans Pérouse, son entrée solennelle. Son mari, Giovan-Paolo, tient, en attendant, à paraître avec son père au milieu des Pérousiens qui vont être bientôt renseignés officiellement sur les effets du voyage des Baglioni à Rome. Par bref pontifical adressé au gouvernement (**1^{er} juill. 1490**), Innocent VIII annonce qu'il sera toujours disposé à accorder ce que demandera Pérouse par l'intermédiaire de Rodolfo. Le texte des documents officiels et le ton des chroniques ne sont pas moins instructifs. Un commissaire de Florence vient à Pérouse s'entendre avec les Prieurs « *sur les intérêts de l'État des Baglioni* » (**16 août**) ; cinq jours après, la Commune Pérousienne et les Décemvirs de la guerre envoient, par ordre du *Stato Baglionesco*, divers intendants dans les châteaux du territoire pour veiller à sa sécurité. Par commission du même État, un délégué est chargé d'agir contre Castiglione (1^{er} sept.), dont les contadins ont refusé obéissance aux Prieurs de Pérouse. Les milices des Baglioni agissent en cette affaire de concert avec les fanti pérousiens, sous les ordres de Marcantonio Baglioni et de Camillo Vitelli. Ces forces reviennent à Pérouse après trois jours d'absence, non sans avoir saccagé le château que les bannis n'ont pu secourir. Personne ne se rit plus des contributions à fournir. Graziani parle de l'emprisonnement d'un récalcitrant. « *Ceci fut fait par ordre de l'État des Baglioni.* » (**4 sept.**) Et ce n'est pas le seul cas.

Il va de soi que les mécontents, d'autant plus excités qu'ils se voyaient contraints de payer, tâchaient de protester de quelque façon. Toutefois, l'anonymat leur paraissait préférable. Sur la Place sont éparpillés de nombreux bulletins portant : *Mort aux tyrans*. Les on-dit vont leur train. Les contributions en cours ne sont-elles pas destinées à rembourser Laurent de Médicis ? C'est bien autre chose quand paraissent (**8 oct.**) de nombreux fanti levés sur le pays, et des arbalétriers étrangers appelés par les Baglioni. Évidemment, ces Seigneurs, avisés de la maladie du Pape, se préparent à maintenir et même à augmenter leur autorité ! Que ne peut-on les diviser ! Ceux qui escomptèrent, dans ce but, l'incident d'une nomination épiscopale en furent cependant pour leurs vœux.

Certes, Guido et Rodolfo ont voulu simultanément pour l'un de leurs fils la place laissée vacante par le décès de l'évêque de Pérouse. Guido a présenté Gentile, et Rodolfo, Troilo. Peut-être les conseils de Camillo Vitelli n'auraient-ils pu éviter des heurts regrettables. Mais la question fut simplifiée par le Pape lui-même, qui nomma l'un de ses secrétaires à l'évêché convoité.

Les Baglioni ont besoin de tout leur sang-froid pour des compétitions plus ardues. Bien que le mariage de Giovan-Paolo ait eu lieu au début de cette même année (**1490**), les préparatifs de fête en l'honneur du jeune ménage ont dû être remis encore à une date plus favorable. En vain, dans le courant de juillet, la foule s'est entassée de nouveau dans les églises avec des préoccupations fort peu liturgiques. Les projets n'aboutirent pas. De même s'afficha en pure perte la mauvaise grâce des quartiers du Soleil et surtout Saint-Ange. Inféodés aux Ermanni et aux Arcipreti tenants des Oddi, ils exploitaient les futures réjouissances comme devant entraîner de nouvelles impositions, quand les Baglioni mirent une seconde fois la sourdine à l'enthousiasme officiel. Puisqu'on leur a offert et voté des fonds, ils les emploieront à renforcer la garnison et à mettre la ville sur un bon pied de défense.

En effet, les menées des rebelles sont inquiétantes. Malgré leurs insuccès, les Oddi préparent un nouvel effort et sont en pourparlers continuels avec les ennemis de Pérouse. Le duc d'Urbin, gagné à leur cause, favorise les incursions des gens de Sienna et de Gubbio. Ces enragés viennent jusqu'au quartier Saint-Pierre narguer les Baglioni dont ils pillent les maisons. Outrés d'une pareille audace, après tant de répressions partielles, les Seigneurs de Pérouse finiront par agir sans ménagements. Personne n'en doute en ville quand on apprend que les bandes rebelles se disposent à l'action (**15 mai 1491**).

Alors, ceux des citoyens qui comptaient soutenir l'ennemi, ou tout au moins le laisser faire, sont pris de vertige. C'est un défilé, aux Palais Baglioni, de gens pitoyables implorant miséricorde pour n'avoir pas

révélé les préparatifs hostiles dès qu'ils les ont connus. Le cas était donc si sérieux ? Pourtant, les Baglioni pardonnent à tous ces pauvres diables, coupables ou non. Mais ils ouvrent l'œil. Jour et nuit, la surveillance des postes redouble, les patrouilles se multiplient.

Rodolfo, accompagné de ses fils et de ses neveux armés de pied en cap, parcourt Pérouse sur divers points et met ses gens en bataille sur la Grand'Place. Les rues sont sillonnées d'escouades. Après cette démonstration, le chef fait rompre les rangs et autorise ses hommes à regagner leurs casernements ou leurs maisons (**17 mai 1491**). Les jours suivants sont employés à de continuel exercices, on ne désarme même pas pendant la nuit ; enfin, le dimanche (22 mai) Rodolfo passe une revue générale de la cavalerie et de l'infanterie, rangées par escadrons et bataillons en face Saint-Pierre. Une heure durant, deux mille hommes, bien équipés, manœuvrent avec précision. Il y avait de quoi en imposer à la fraction du public mal disposée ou indécise. Cependant les Pérousins gardaient de sérieuses appréhensions. Qu'un hasard favorise les bandes des Oddi, ce sera le sac immédiat de la ville.

*
* *

Au milieu de ces trances intervient une femme étrangère à Pérouse, mais qui s'y est attiré le respect, l'admiration et la confiance de tous. Les citoyens tiennent sa présence pour une protection. C'est une simple religieuse Dominicaine, Sœur Colombe, arrivée en octobre 1488, de Rieti sa patrie. La circonstance fortuite d'un sauf-conduit qui lui fut donné, dit-on, grâce à Guido Baglioni « *lors tout-puissant dans la ville* », aurait constitué « *le premier acte des bons rapports qui s'établirent entre la douce vierge et les hommes de fer de cette terrible famille* » (de Grimouard). En fait, la future bienheureuse fut particulièrement favorisée par les Baglioni. Non seulement les femmes appartenant à cette Maison ne cessèrent de la soutenir, mais les rudes Seigneurs eux-mêmes, auxquels elle ne ménageait pas les avis, lui témoignèrent une inaltérable sollicitude. Francesca, la femme de Rodolfo Baglioni, et sa fille mariée à Monaldo Boncompagni; Ippolita Baglioni mariée à Giovanni (II) des Gatti de Viterbe, Atalanta Baglioni surtout, « *femme d'une haute vertu et d'un grand caractère* », sont citées parmi ses plus fidèles protectrices. Les Pérousins ont quelque peu agi, à l'égard de la Sœur, comme lors de l'affaire du saint Anneau : ils l'ont arrêtée au passage. Colombe rappelée à Rieti, et même à Rome, par les principaux de son Ordre, continuera de vivre à Pérouse en dépit des lettres pressantes et des censures transmises par un commissaire spécial : « *l'ascendant des Baglioni qui n'étaient pas gens à céder* » (de Grimouard) parera les coups. Il en sera de même quand Lucrece Borgia désirera attirer près d'elle la vertueuse Dominicaine.

Pour le moment, les Pérousins, menacés par les plus graves dangers, réclament les prières de la Sœur Colombe. Celle-ci; touchée de leur confiance, implore le ciel et, au récit qu'elle fait d'une de ses visions, la confiance renaît. Par contre, l'ennemi, informé des faits et gestes de la religieuse, lui voue une haine implacable. Il jure de la tuer à la première occasion.

C'est que les préparatifs des Baglioni effraient les rebelles. Sans l'impulsion des Oddi, la plupart auraient lâché pied. Enfin, l'amour-propre aidant, leurs bandes s'ébranlent. Leur principal capitaine, Antonello Savelli, fait étape avec son contingent à Foligno, quartier général de son parti. Spello, de nouveau attaqué pendant que les bandes d'Assise opèrent une diversion contre La Bastia, marque le début des hostilités. Sur les deux points, les Oddi sont battus, ce qui ne les déconcerte pas, au contraire. Ils préparent un coup droit et le mènent rondement.

*
* *

Le 6 juin(1491), à l'aurore, un de leurs gros détachements, venu de Gubbio, réussit à se faufiler jusqu'à la Porte des Voûtes, dans le quartier Saint-Ange connu pour son opposition aux Baglioni. Les envahisseurs courent au mont du Soleil. Ils surprennent le poste, tuant les officiers et nombre de soldats qui dormaient sans méfiance, et occupent le fort. Sans perdre un instant, Pier Matteo des Oddi, suivi d'une forte compagnie, s'élance dans le quartier Saint-Ange. Tous crient à tue-tête : « Église ! Église ! Vive le Peuple ! » La bande se démène et vocifère, mais en vain. Personne ne bouge. A peine s'élèvent quelques voix : « Qui êtes-vous ? » Les Oddi pensaient, en raison de leurs perpétuelles menées, s'être au moins préservés de l'oubli. Leur nombre et la perspective des renforts qu'ils annoncent n'entraînent pas un adhérent. Fabrizio et Bertoldo des Oddi se précipitent avec un étendard chez Girolamo della Penna qu'ils espèrent débaucher. Ce dernier avait donné, naguère, de sérieuses garanties aux Baglioni. Toutefois, on le savait sans consistance. Surpris dans son lit, Girolamo comprend qu'il est impossible de résister. Il répond favorablement à l'invite des Oddi, mais n'a pas plus tôt mis la main sur ses armes, qu'il appelle ses familiers et camarades et court à la Porte du Soleil aviser les Baglioni.

Sa démarche avait été prévenue. Debout à l'entrée de la Place, Guido et Rodolfo Baglioni, l'épée à la main, donnent leurs ordres. A la première nouvelle de l'agression, ils ont rassemblé leurs gens, fait barrer les portes et sonner le tocsin. Quelques troupes les secondent déjà. Ce noyau d'élite se jette à l'assaut de la Porte du Soleil pour reprendre le mont aux cris de : « Baglioni ! Mort aux traîtres ! » Guido et son frère, entourés de leurs enfants, la lance en arrêt, « *semblables à de légendaires paladins* » (Graziani), culbutent tout sur leur passage. Au même moment, Bertoldo des Oddi, qui s'est attardé dans la maison de Girolamo della Penna, s'y voit cerner. Il tombe frappé à mort par Giovan-Paolo Baglioni. Ses compagnons sont tués pour la plupart.

Cependant, la résistance des rebelles a dû céder au mont du Soleil, sous la violence de l'attaque des Baglioni. L'ennemi attendait de pied ferme le renfort de cavalerie que devaient lui amener Agamennone della Penna et d'autres capitaines ; mais quand son chef, Fabrizio des Oddi, fut tombé, la poitrine traversée par l'épée du bâtard Filippo Baglioni ; quand un galop désordonné eut amené, non des renforts aux rebelles, mais Simonetto Baglioni et Everardo de Montesperello avec leurs hommes, l'écrasement des agresseurs fut complet. Deux heures de lutte avaient suffi pour que le plus grand nombre des bannis fût tué ou fait prisonnier.

Costantino Ranieri, l'un des capitaines des Oddi, s'était échappé en sautant le mur de Sainte-Marguerite mais la chute lui brisa le pied. Arrêté aussitôt, il est remis à Rodolfo Baglioni, qui le jette sur la croupe de son cheval et le conduit au Palais des Prieurs. Ranieri s'était particulièrement signalé contre les Baglioni. On lui en tint compte. Adriano, fils de Guido Baglioni, lui fait lier les mains et ordonne qu'il soit placé entre quatre piques fichées dans le sol ; après quoi, les cinquante gentilshommes présents lui octroieront chacun un coup de lance^{066/1}. Le premier coup est donné par Everardo de Montesperello, oncle du condamné et qui ne le ménage pas. Ranieri, sous le choc, roule à terre. Un seul des gentilshommes présents, Girolamo della Penna, pour des raisons personnelles, ne leva pas sa lance. Le supplicé, meurtri de coups, fut ensuite exécuté. Son corps, placé près de ceux de Bertoldo et de Fabrizio des Oddi tués au cours de la lutte, parut sur la place, exposé à quelques pas de Sainte-Marie-del-Mercato. Une soixantaine d'exécutions suivirent.

Le coup de main des Oddi était manqué. Mais le succès avait dépendu de peu, car l'arrivée de renforts aux agresseurs pouvait compromettre absolument la défense. Agamennone della Penna et quelques autres capitaines des Oddi étaient bien accourus de Chiusi, avec des troupes à pied et à cheval renforcées de Siennois. Quand la bande parut à la porte Saint-Ange, les Baglioni avaient eu le temps de la faire barrer. Il s'agissait de l'emporter de vive force. Et ceci parut compliqué dès que Giulio-Cesare des Ermanni eut reçu, au bras, un coup d'arbalète tiré par Adriano Baglioni son cher beau-frère. Les autres se le tinrent pour dit et décampèrent.

*
* *

Les détails de cette affaire embarrassent Bonazzi, qui résume ses doléances en qualifiant d'apathique l'attitude de la population. Comment, en effet, les misères dont la gratifie cet historien ne l'ont-elles pas poussée à seconder ses... libérateurs ? Les Pérousin réservent à Bonazzi d'autres surprises, quand ils soutiendront les Baglioni dans les rues envahies.

La sanglante répression des Oddi eut un contrecoup immédiat à Rome. Les vaincus auraient pu seconder la politique d'Innocent VIII qu'on accusait de les avoir encouragés, comme l'avait fait le duc d'Urbain. Quoi qu'il en fût, le succès des Baglioni obligeait à d'autres combinaisons. Les vainqueurs prirent possession des biens de leurs ennemis, estimés 100.000 florins : peu après, le Pape concéda aux Baglioni les bénéfices ecclésiastiques dont jouissaient les Oddi. Fabrizio, l'un d'eux, tué dans le combat, était Protonotaire apostolique ; son parent, le prélat Bertoldo, possédait la riche abbaye de Saint-Sauveur-de-la-Fratta et celle de Sainte-Sabine, lesquelles échurent à Troilo Baglioni, archiprêtre de la Cathédrale. Bref, tous les bénéfices des rebelles passèrent aux Seigneurs victorieux. Le 8 juin (1491), les rues de la ville sont débarrassées des cadavres qui les encombrant et qui sont déposés à l'hôpital de la Miséricorde. Aux portes des Palais Baglioni se balancent encore quelques rebelles, pendus pour l'exemple. Avis à quiconque franchira en ennemi les portes de Pérouse. Après leurs transes, les citoyens respirent. Ils reprennent confiance, bien que certains des capitaines des Baglioni, comme Camillo Vitelli, Paolo Orsini et Bartolomeo d'Alviano, habitués par trop au genre « condottier », se permissent de traiter le territoire pérousin en pays conquis. La discipline des troupes laissait beaucoup à désirer à cette époque et les soudards finissaient par s'exaspérer dans les continuelles escarmouches.

Les troupes de Pérouse relancent les agresseurs de leur ville. Camillo Vitelli, accompagné des jeunes Baglioni, marche avec cavaliers et fanti contre Schifanoia (**9 juin 1491**), où réside le père de Costantino Ranieri récemment exécuté. Tout y est livré au pillage et à l'incendie, ainsi qu'à Civitella, autre fief des Ranieri (**10 juin 1491**). Après diverses représailles du même goût, auxquelles les Oddi et leurs partisans devaient s'attendre en cas d'insuccès, les gens de Pérouse regagnent leur ville. Désormais, les femmes des rebelles ne seront plus tolérées sur le territoire communal ; elles sont exilées. Et Guido Baglioni voit s'éloigner ainsi sa fille, Pénélope, mariée à Giulio Cesare des Ermanni (**12 juin 1491**).

Au son des trompettes, deux décrets sont publiés par les Prieurs et les Décemvirs. Le premier accorde une prime de 200 ducats à qui tuera tel des principaux factieux nommément désignés ; parmi les Oddi et les Ermanni, Agamennone della Penna et quelques autres complètent la liste. Prendre vivants les condamnés vaudra 100 ducats de plus. Le second décret interdit, sous peine de séquestre et de rébellion, toute correspondance avec les bannis.

Que les âmes sensibles se calment au souvenir du châtement infligé par ces mêmes rebelles à ceux qui tentèrent de tuer Bernardino Ranieri. Les Oddi les firent écarteler. Voilà qui ne paraît pas moins rigoureux que la promesse de 300 ducats pour la capture d'un ennemi en bon état.

^{066/1} Ce châtement n'avait rien d'extraordinaire. La justice militaire, dans les diverses armées, faisait ainsi passer par les hallebardes ; sanction qui donna lieu à la locution encore usitée : passer par les armes.

*
* *

L'effet produit sur le duc d'Urbin par la déroute des bannis, ses amis, ne se fit pas attendre. Défense leur fut signifiée par lui de séjourner sur le territoire de Gubbio. On leur donnait trois jours pour aviser. Ces malheureux, qu'avaient soutenus dans leur coup de main 150 hommes de Gubbio même, durent être sensibles à la volte-face. Par ailleurs, les habitants de la petite ville de Castello di Agello, notoirement favorables aux Oddi, n'en menaient pas large. Ils durent être plus effrayés que surpris de l'arrivée des troupes Baglioni, qui saccagèrent tout chez eux.

Quelqu'un, cependant, se trouva dans Pérouse pour parler un autre langage que celui de la vengeance. La Sœur Colombe, dont les citoyens réclamaient les prières avant la bataille, avait le droit d'élever la voix en faveur de la paix. Elle en usa. Ses exhortations, ses pronostics de désastres frappaient les imaginations. « *Les deux Chefs de la Maison régnante* » (Burckhardt), Guido et Rodolfo, s'entretenaient souvent avec elle. Bonazzi (dont C'est l'opinion gratuite) prétend qu'ils faisaient semblant de la prendre au sérieux. En tous cas, la Sœur osa leur parler avec fermeté. Elle leur prédit de grandes calamités s'ils ne se décidaient au calme. En face des ennemis acharnés à leur perte, il n'est pas démontré qu'une ère de paix eût répondu aux bienveillants procédés des Baglioni. Mais l'intervention de la pieuse femme n'entraîna pas moins de grandes démonstrations religieuses, tant les Pérousiens aimaient la mise en scène sous toutes ses formes !

Trente autels sont élevés sur la Place et, pendant trois jours, cent prêtres y célèbrent des messes pour les victimes de la dernière bataille de rues. La Place elle-même est bénite de nouveau ; de longues processions défilent sur le lieu du massacre pour le purifier. Évidemment, les plus convaincus des manifestants ne devaient pas s'étonner outre mesure qu'une agression à main armée eût attiré quelques dommages à ses auteurs. Les rebelles, par leur obstination même, avaient tenu les troupes pérousiennes en haleine ; ils en supportaient les conséquences.

Ce n'est donc que plus tard, et dans un but déterminé, que la résistance des Baglioni et leurs repréailles seront qualifiées d'acharnement contre les vaincus. Les contemporains n'étaient pas mûrs pour comprendre M. Addington Symonds. Bonazzi lui-même risque un aveu à ce sujet en convenant que « *le sincère désir des Baglioni était de vivre désormais tranquilles et de réparer les maux qu'ils avaient faits* ». Que pouvait-on leur demander de plus ? Attaqués, ils s'étaient défendus ; au cours de la lutte, il ne leur était guère possible d'éviter les dégâts à autrui.

Débarrassés par eux du cauchemar de la bataille, les Pérousiens songent aussitôt aux réjouissances. C'est dans leur tempérament et même dans leur droit, cette fois, car ils ont à deux reprises^{067/1} consenti des sacrifices pour un grand festival encore à venir. L'entrée solennelle de Giovan-Paolo Baglioni et de sa jeune femme ne saurait être plus longtemps retardée. Jusqu'à présent, les occupations mouvementées ont permis de prendre patience ; mais les vivats joyeux réclament leur tour.

Le 21 décembre (1491), les principaux gentilshommes accompagnent les Baglioni pour faire au jeune couple la plus brillante réception. Les ambassades et délégations des villes voisines, des châteaux et des fiefs, complètent le cortège. En tête s'avancent Guido et Rodolfo Baglioni, Camillo Vitelli, Ranulfe comte de Marsciano. Affluence du populaire, richesses des présents offerts par les villes et les places fortes, tout contribue au succès de la fête, sauf le temps il pleut à verse.

*
* *

Cependant il ne faut rire qu'à demi. Les Baglioni surveillent les frontières et ne cessent de mettre la ville en état de défense. La cathédrale, en raison de son emplacement, est décidément transformée en citadelle ; les rues sont munies de chaînes. De fréquentes patrouilles sillonnent les divers quartiers. En un mot, les Baglioni, sûrs de l'appui des Prieurs et des Décemvirs qui leur votent 25.000 florins pour les travaux défensifs, veulent mettre Pérouse à l'abri d'un coup de main. Ainsi, la sécurité des citoyens serait augmentée d'autant. Mais la ville se transformait quelque peu en caserne.

Dès que leur pouvoir parut solidement établi, les Seigneurs tentèrent d'améliorer leurs relations avec Rome, ce dont ils se trouvèrent bien. Sur ces entrefaites, Innocent VIII étant décédé, le conclave procédait à l'élection de son successeur. Les Prieurs de Pérouse ordonnèrent aussitôt à tous les couvents de la ville de prier pour que les Cardinaux aient soin de fixer leur choix suivant la volonté des Baglioni, *secondo la volonta deli Baglione (Pietro-Ang. de Govianni)*, ce qui n'était pas aussi facile à obtenir que les suffrages des Pérousiens. Au renouvellement des offices publics (18 fév. 1492), il n'y a pas moins de sept Baglioni^{068/1} sur vingt *insaccolatori*, chargés de décider les choix. En fait, toutes les charges dépendent de la même Maison. Résultat fort explicable, puisque l'autorité des Baglioni est reconnue par la majorité des citoyens et des habitants du Comté. Les deux quartiers, Saint-Pierre et Ivoire (ou Borgne), sont en entier représentés par des Baglioni auxquels les Montesperelli assurent la moitié du quartier du Soleil, et les della Corgna une même proportion dans le quartier Sainte-Suzanne. Autrement dit, les trois cinquièmes de la population leur

^{067/1} Les réunions préparatoires, dans diverses églises de Pérouse, avaient été reprises les 18 et 30 juillet (1490), la fête étant alors fixée au 25 août.

^{068/1} Rodolfo et Alberto, pour la Porte Saint-Pierre ; Filippo (de Braccio), Porte du Soleil ; Gismondo (fils de Guido), Giovan-Paolo (de Rodolfo) et Matteo (de Giovanni Cipolla), Porte Sainte-Suzanne ; enfin Guido lui-même, pour la Porte d'Ivoire.

appartiennent. Giovan-Paolo peut faire campagne pour son propre compte, ou comme condottier de Florence. Il en profite pour soutenir, dans Assise, les gens de la ville haute contre ceux de la ville basse. Son cousin Marcantonio lui ayant amené l'appoint de bons fanti, leurs adversaires, en pleine déconfiture, sont pillés sans merci. Quatorze maisons flambent et l'église de Saint-François n'est point épargnée, en raison des objets de valeur qui s'y trouvaient entassés (**15 nov. 1492**). Quant à Guido Baglioni, les circonstances lui permettaient de donner plus d'ampleur à ses projets; il ne les négligea pas.

Sur ces entrefaites, le frère Bernardin de Feltre, dont les sermons avaient impressionné la ville huit ans auparavant, vient retrouver ses anciens auditeurs. Ayant tout de suite constaté combien la puissance des Baglioni s'est affirmée, absolue, il lance à leur adresse les plus véhémentes exhortations (**1493**).

Guido, instruit du fait, suppose que sa présence au sermon calmera la fougue de l'orateur. C'était mal le connaître. Le frère Bernardin, apercevant le maître du pays, passe en revue les plus fameux tyrans. « *Le terrible Baglioni lançait sur le Franciscain des yeux foudroyants* » (*de Grimouard*) ; mais, devant l'énergie du prédicateur, il s'émeut, s'agite et cède enfin, domptant sa propre colère. Plus tard il dira que le ministre de Dieu *l'a plus effrayé que ne l'aurait fait le retour de tous les Oddi*. En contant ce fait, l'historien remarque qu'il y avait de la foi dans ces violentes natures (*de Grimouard*). En effet ; et si l'anecdote met en valeur le courage du prêtre, elle honore aussi Guido pour s'être maîtrisé, sans quoi, le frère Bernardin aurait couru de sérieux risques^{069/1}

Le chef de la Maison Baglioni réservait alors à la noblesse seule les capitaineries de l'État. La mesure lui paraît insuffisante. Peu après, il prétend choisir les familles qui en seront favorisées (**11 mai 1494**). Ses intentions sont des ordres. Lui-même, du reste, vote en personne avec Rodolfo son frère, Alberto Baglioni, fils de Pietro, et Francesco fils de Lodovico. L'autorité de la famille ne soulève plus d'objection.

*
* *

Mais voici qu'une circonstance de la plus haute gravité met le pays en émoi : l'invasion française. Jusque-là, les repréailles aux dépens des rebelles et de leurs alliés entraînaient de sérieux ravages ; la campagne des Baglioni contre le comte de Sterpeto et les gens d'Assise venait d'être particulièrement meurtrière. Mais ces hostilités, disputées à La Bastia ou d'un autre côté, étaient jusqu'à un certain point localisées, tandis que l'approche des Français menaçait tout le pays.

Les Baglioni ayant déjà rabroué leurs ennemis particuliers, s'empressent de regagner Pérouse qui peut être en danger. Ils traversent rapidement ces régions où viennent d'évoluer leurs troupes. On en juge par le spectacle désolé qui s'offre à leurs regards. *Dans la vallée, toutes les maisons furent rasées ; les champs restèrent sans culture...* (*Burckhardt*). Loups, sangliers, bêtes de toute sorte s'étaient rués à travers ces malheureuses campagnes, trouvant à se repaître sur les tas de cadavres. Ce n'était plus la guerre comme au temps de Piccinino !

Cependant, Charles VIII poursuit ses faciles succès ; de Rome il gagne le royaume de Naples (**nov. 1494**). A son retour, ses bandes occupent Sienna qu'elles dévastent par leurs pillages et leur indiscipline. Les habitants, à la merci des soudards, s'exaspèrent contre les étrangers, et ces impressions éveillent les mêmes rancunes chez leurs voisins de Pérouse. Quand un corps de 12.000 Français environ prend ses cantonnements sur le territoire de cette ville, au Mercatello de Monte-Vibiano, les fils de Guido et de Rodolfo Baglioni n'en supportent pas la présence sans essayer d'intervenir.

Ayant réussi à dissimuler un tel projet à leurs parents, ces fous de Giovan-Paolo et d'Astorre, avec leurs frères et les petits contingents dont ils disposent, s'échappent pour surprendre l'étranger. Guido et Rodolfo, aussitôt avisés, dépêchent des messagers pour arrêter l'équipée. Peu s'en faut que leur précaution ne soit trop tardive. Les jeunes Baglioni ne sont plus qu'à une faible distance de l'ennemi. Or il advint que celui-ci, ayant eu vent d'hostilités immédiates, préféra s'installer ailleurs, ce qui était un résultat. Il y en eut un autre, au dire du chroniqueur : Charles VIII, informé des faits, n'aurait pas dissimulé ses éloges à l'adresse des futurs capitaines.

Il appartenait à un auteur Italien d'insinuer que ces derniers avaient agi par orgueil de *tyrans offensés* (*Bonazzi*). Et quand cela serait ? Si, par orgueil, ils tiennent l'envahissement du pays pour une calamité à laquelle ils refusent le concours de leur épée ; si les offres françaises n'ayant pu modifier leur résolution, Astorre et Adriano s'enrôlent sous la bannière de Naples, Giovan-Paolo et Simonetto au service florentin, Gismondo à la solde du préfet de Sinigaglia, Grifonetto à celle du duc d'Urbin ; bref, si ces Baglioni, sous n'importe quelle bannière, s'opposent à l'étranger, cet orgueil-là s'appelle patriotisme. C'est à un sentiment de ce genre qu'obéit Astorre quand il conjure ses parents *de ne laisser, sous aucun prétexte, les Français entrer dans Pérouse, dut-on défendre la liberté jusqu'à la mort*. C'est en patriote qu'il exhorte les habitants, qu'il insiste pour la mise en état des fortifications. Et ses conseils, *déjà si appréciés par ses*

^{069/1} Un fait rapporté à cette époque (par Pietro Angelo de Giovanni) paraît assez singulier. — En décembre 1493, la commune de Pérouse offrait un très bel objet d'orfèvrerie (une sorte de vaisseau, ou nef, en argent) à César Borgia, alors cardinal. Cette œuvre d'art faisait partie du trésor des Prieurs ; le public estima que ses gouvernants avaient eu tort d'en dépouiller la commune. Jusque-là, rien que de fort explicable. Ce qui l'est moins, c'est que, au dire du chroniqueur, le cadeau aurait été consenti pour faire plaisir aux Baglioni, « a compiacenza deli Baglione ». Or, deux mois auparavant, Guido et Rodolfo recevaient par bref pontifical un blâme très sec au sujet de leur intervention (en août 1493 dans les affaires de Gualdo contre Foligno. C'est dire qu'en raison de leur caractère altier, les Baglioni devaient être peu disposés à gratifier de cadeau le si proche parent du Pape.

concitoyens comme par tout homme de mérite aux alentours (Matarazzo), produisent un effet immédiat. Les travaux défensifs, prévus en partie pour la résistance aux rebelles, sont activés de toutes parts. A ces ouvrages sont consacrés les fonds votés par la commune. Certes, la marche des événements fera du parti français un des principaux facteurs de la politique Italienne. A ce titre, les Baglioni pourront accepter du service sous le drapeau fleurdelisé. Mais le fait d'avoir, avant tout, pensé à protéger leur patrie ne saurait leur être contesté. Leur ferme attitude en face de l'étranger est assez significative. C'est Troilo Baglioni se distinguant à Ostie, qu'il prend aux Colonna du parti français ; c'est le succès des troupes pérousinnes à Brettinoro ; c'est Giovan-Paolo Baglioni défendant Todi contre les Chiaravalli, alliés du roi de France^{070/1}. A coup sûr, les Baglioni profitèrent des difficultés entre Alexandre VI et Charles VIII. Leur mainmise sur le pouvoir, sur les registres de la Trésorerie, les caisses du Légat et des Impôts, le prouve. Tout leur appartient. Et si la solde militaire exige la suppression de quelques traitements, les titulaires peuvent se le tenir pour dit.

Pourtant, les factions bannies se coalisent pour mettre à profit l'éloignement des Baglioni au service étranger. Elles fomentent de sérieuses agitations ; Urbin, Sienne, La Fratta surtout, leur servent de points de ralliement. Avec le concours des Siennois, l'ennemi occupe Castiglione del Lago (**22 mars 1495**) et prend Passignano, malgré la belle défense du bâtard Filippo Baglioni. Seules, les citadelles ont résisté. Un autre corps de bannis envahit le territoire pérousin du côté opposé. Les Baglioni vont intervenir; il en est temps. Astorre obtient congé du roi de Naples et prend la direction des opérations. Giovan-Paolo et Simonetto son frère, tous deux au service de Florence, veulent le seconder. La République leur refuse la licence nécessaire; que leur importe ? Ils passent outre.

*
* *

Aux environs de Passignano, près du lac, les troupes des Baglioni arrivent en présence de l'ennemi. Astorre aperçoit de grands bacs chargés d'hommes d'armes qui sont dirigés vers le gros des rebelles. Il dispose aussitôt des arbalétriers et de l'infanterie pour empêcher le débarquement; puis, sur deux points, attaque Passignano. Du côté de la montagne qui domine la ville, il charge Girolamo della Penna d'opérer avec ses gens; lui-même se réserve l'assaut du côté du lac. Tout de suite la défense établie sur les murs de la ville est paralysée par les hommes de La Penna, car les assiégés, placés en contrebas, se trouvent absolument sous le feu de l'assaillant. Leur débandade s'accuse. Les soldats, Siennois pour la plupart, se jettent dans les bacs amarrés près de la ville mais dépourvus de rames. C'est une telle bousculade que nombre d'hommes, et même de femmes et d'enfants entraînés dans la fuite, tombent à l'eau, par grappes. Les bacs n'auraient, du reste, été d'aucun secours en raison de la surcharge. Ils coulent les uns après les autres, pendant qu'à coups de lances et d'épées les Pérousins harcèlent le reste des fuyards. Désastre complet, pendant lequel le général siennois, Bellanti, tombe grièvement blessé. Sans l'humanité d'Astorre qui mit fin au carnage, pas un ennemi n'eût échappé. Le convoi des prisonniers est dirigé sur Pérouse, où les locaux disponibles deviennent insuffisants. Bon nombre de ces malheureux sont relâchés sur parole par ordre des Baglioni, qui réservent même aux bannis pérousins de bienveillants procédés. Ainsi, Grifonetto Baglioni réclame Lodovico Oddi dont il fait panser les blessures et qu'il éloigne ensuite de la ville, afin de le mettre hors d'atteinte.

Astorre poursuit la série de ses succès. Il bat les rebelles à Mantignana, à Ponte de Pattolo, et prend le château de La Columella. Au total, cette campagne rend aux Baglioni tous les châteaux et les fiefs dont leurs ennemis s'étaient emparés et qu'ils perdirent beaucoup plus vite, non sans laisser aux mains des vainqueurs un butin considérable.

Sur ces entrefaites, le succès des armes françaises contraignait Alexandre VI à quitter Rome. Par étapes, il gagne Orvieto puis Pérouse, dont le gouvernement avait insisté pour le recevoir avant son voyage à Ancône. Les Baglioni savent gré à leur suzerain de son attitude envers leurs ennemis. De son côté, le Pape, hésitant entre son désir de recouvrer Pérouse et l'appréhension des dommages qu'entraîne toujours la guerre, s'est arrêté à cette dernière considération. Il a informé le gouvernement pérousin (**26 mars 1495**) de l'interdiction qu'il vient de signifier au duc d'Urbin, aux seigneurs de Pesaro et de Camerino, ainsi qu'aux habitants des communes environnantes, de prêter main-forte aux rebelles. C'est donc de leur initiative particulière, et par jalousie, que ces confédérés renforcent les bandes des Oddi. Ceux-ci ont appuyé les revendications ecclésiastiques tant qu'ils y ont trouvé leur intérêt ; à part cela, ils négligent les injonctions du Pape. Voilà leur loyalisme.

^{070/1}

A ce sujet, un incident est rapporté dans les chroniques. Les Chiaravalli, soutenus par les Colonna, avaient profité de l'invasion Française pour rentrer à Todi après un long exil, dû à leur échec contre la faction opposée des Atti. Les Baglioni appuyaient ces derniers, d'autant mieux qu'une fille de Rodolfo Baglioni, Camilla, était mariée dans leur famille. Astorre et Giovan-Paolo coururent à la rescousse des Atti et, pendant la campagne, un des Chiaravalli, nommé Astorre, tomba aux mains des soldats de Giovan-Paolo. Celui-ci le traita avec courtoisie, ce qui déplut au contingent catalan qui servait à Todi pour le roi de Naples. Les Catalans voulaient exploiter la prise. Sur le refus de Giovan-Paolo, ils proférèrent injures et menaces contre Astorre Chiaravalli. Alors Giovan-Paolo et son cousin, très mécontents, quittèrent Todi, laissant les Catalans s'y débrouiller seuls. Le résultat ne traîna pas. Les Français et les Chiaravalli reprirent la ville dès que les Baglioni se furent éloignés. Pendant ce temps, Giovan-Paolo témoignait toujours à son prisonnier la plus parfaite bienveillance, le traitant en gentilhomme de haut rang (Malarazzo). Il finit par le congédier, après un court délai, en le comblant de cadeaux de prix. Les Chiaravalli furent très sensibles à ces procédés. Et quand les bannis de Pérouse, dont un contingent renforçait les bandes des Colonna, voulurent piller le territoire de leur patrie, les Chiaravalli s'y opposèrent absolument.

*
* *

Enfin, Alexandre VI peut faire dans Pérouse une entrée solennelle. Suivi de nombreux soldats, dont les contingents milanais et vénitiens grossissent les rangs, il est reçu avec déférence par la capitale ombrienne (**6 juin 1495**). Au nombre des cardinaux de son entourage, un jeune homme d'une vingtaine d'années ne perd rien du spectacle et met ses impressions à profit : c'est César Borgia.

Pendant quinze jours, le Pape demeure à Pérouse, bien traité par les Baglioni, *qui ne sont pas gens à se briser contre les difficultés* (Bonazzi). Les chances de la politique les favorisent. Alexandre VI, répondant à la correction de leur attitude, confirme pour un semestre les magistratures en cours. Il s'entretient aussi avec la vénérée Sœur Colombe, toujours fidèle aux Pérousiens, et qui naguère chapitrait leurs seigneurs. Nombre de cardinaux, informés de la vie extraordinaire de la religieuse, désiraient la voir. L'un d'eux, Oliviero Caraffa, en sa qualité de protecteur de l'ordre de Saint-Dominique, tint à ce que les principaux maîtres de théologie du collège des dominicains se réunissent pour examiner les faits. La conférence eut lieu au palais de Guido Baglioni, dans les appartements de sa nièce Ippolita Conti, mariée à Giovan-Paolo. La plupart des assistants en sortirent impressionnés.

Cette question n'empêchait point le Pape d'en laisser mûrir une autre, d'un genre différent, et qui concernait aussi bien l'indépendance de Pérouse que la situation des Baglioni. Attentif aux moindres détails, il avait parcouru la ville entière, visitant surtout les points fortifiés et les diverses citadelles. Tout paraissait en fort bon état, ce qui n'était pas pour dissiper les appréhensions du Pape au sujet de son autorité méconnue. Il y avait même un obstacle primant tous les autres : la Maison Baglioni. Tant qu'elle serait à Pérouse, maîtresse de tout et disposant des fonctions, le pouvoir pontifical ne pourrait subsister. Gouverneurs ou légats étaient réduits au silence.

C'est que la Commune, sous les Baglioni, ne plaisait pas avec ses libertés. Quiconque y porterait une main, même autorisée, se verrait aussitôt *jeté par la fenêtre*. La ville n'est vraiment pas sûre aux parents des Papes ; on l'a constaté quand un neveu d'Innocent VIII, pris à partie par un simple citoyen, a été tué en plein jour. Tout mandataire pontifical, pour être accepté dans Pérouse, doit s'assurer au préalable de l'agrément de ses Seigneurs. S'il tente ensuite la moindre opposition, mieux vaut pour lui disparaître au plus tôt.

Cependant la faction des Oddi, prête à se ressaisir après chaque revers, constituait un appoint dont le Pape pouvait tirer parti. Mais le succès était aléatoire. C'est pourquoi le stratagème qu'on attribue à Alexandre VI ne manque pas de saveur.

Il aurait exprimé à Guido Baglioni le désir qu'une fête somptueuse, tournoi ou spectacle militaire, fût organisée en son honneur. C'eût été, en effet, le moyen de plaire en même temps au Pontife et aux citoyens. Seulement, Guido avait remarqué l'appareil quelque peu guerrier dont Alexandre s'était entouré à son entrée dans Pérouse. En politique habile, *astuto e sagacie* (Matarazzo), il soupçonne dans la mise en scène demandée un moyen de s'assurer de sa personne et de ses parents, d'un seul coup de filet. Sa réponse au Pape s'en ressent. Heureux de le satisfaire, il renchérit encore sur le projet du suzerain. En face du Pontife, de sa cour et de ses troupes, toute la population militaire de Pérouse va s'aligner en armes, avec Guido lui-même à sa tête et tous les condottiers de sa maison. Après quoi, on verra. Et ce fut bientôt vu, ou plutôt compris; au dire du chroniqueur, tout au moins.

L'anecdote paraît peu vraisemblable. Guichardin prétend, en effet, qu'Alexandre VI était suivi, depuis Rome, par 200 hommes d'armes, 1.000 cheveu-légers et 3.000 fanti. Un contingent de cette importance éveillait par lui-même trop de méfiance, pour que le stratagème attribué au Pape ait pu avoir la moindre chance de succès. Alexandre ne dut même pas en avoir l'idée, mais bien plutôt constater tout de suite la difficulté de venir, par la force, à bout des Baglioni. Les frères, les fils et les neveux de Guido présentaient alors le type le plus complet de la race militaire. En eux se résumait le caractère du soldat, tel que le conçoit un écrivain de talent : *l'énergie que rien n'abat, le courage que rien n'étonne, le mépris de la douleur et de la mort, le mâle et tranquille orgueil des forts* (J. L'Hôpital).

C'était Guido d'abord, son fils Astorre et son neveu Giovan-Paolo, au passage desquels tous les citoyens laissaient leur travail pour les regarder avec admiration, cheminant sur la Place. — *Aucun étranger ne venait à Pérouse sans s'efforcer de les apercevoir. Quand paraissait Giovan-Paolo, les soldats sortaient en foule de leurs tentes, et quiconque se trouvait à ses côtés semblait aussitôt petit et insignifiant (piccolo e insignificante) en comparaison de sa haute stature et de sa noble prestance* (v. Matarazzo, cité par Symonds et Gallenga Stuart). C'était encore Gismondo, l'un des fils de Guido, auquel Matarazzo donne, comme pendant, Giuliano des Oddi ; tous deux paraissaient si sveltes et si adroits que *C'était merveille ; quand ils se promenaient ensemble ou séparément, on ne pouvait les entendre marcher; ils étaient plus lestes que des chats (id.)*. Et quels cavaliers ! Gismondo surtout, qui *par simple distraction faisait bondir sa monture en se maintenant fixe et immobile sur l'arçon*, ce qui stupéfiait le public. Astorre soulevait droit d'un coup de lance l'homme qu'il arrachait de la selle d'armes, et Adriano son frère, surnommé *Il Morgante*^{072/1} (le Morgant), était de si martiale allure avec sa taille très élevée et l'harmonie de ses proportions, qu'on déclarait *couramment impossible de rencontrer en Italie un si beau seigneur à pied ou à cheval, avec ou sans armes* (Matarazzo). Et l'auteur anglais Symonds, en dépit de ses préventions, cède un peu devant les impressions des contemporains : *Les hommes de cette Maison, écrit-il, avaient tous autant de beauté que de force. L'Italie*

^{072/1} Par allusion au héros du roman de Luigi Pulci : Il Morgante Maggiore, paru en 1488.

entière résonnait de leur nom, mais bien cruel fut l'exercice de leur seigneurie. Il revient sur ce thème : *...une des qualités caractéristiques des Baglioni, d'après les récits de leur historien, était une extraordinaire beauté physique, susceptible de leur gagner, de la part de ceux qui les approchaient, une admiration et un attachement que ne méritaient pas leurs qualités morales. Leur incontestable héroïsme personnel grandissant l'intérêt à leur sujet, et donnant à leurs actes une véritable puissance dramatique, rend la Chronique de Matarazzo plus attachante qu'un roman.*

*
* * *

Bref, Alexandre VI n'assista à aucun tournoi dans Pérouse, et comme Il apprenait, sur ces entrefaites, l'arrivée de Charles VIII sur le territoire siennois, il modifia ses projets en se dirigeant vers Rome. Son arbitrage n'avait pas arrangé les affaires pérousines. Les rebelles et les habitants d'Assise durent se consoler en pensant que leur *suzerain avait eu grand-peur des paroles que lui avait adressées Messire Guido Baglioni (Matarazzo).*

Cela ne simplifiait rien, et en particulier ne remédiait pas aux dépenses nécessitées par la défensive à opposer aux factieux soutenus par les villes rivales. Les frais montaient sans cesse.

La mise en état de l'artillerie occupe les Baglioni qui, par divers décrets, organisent également les milices. Chaque famille est taxée à un ducat d'or, si elle ne fournit pas de soldat. Prieurs et Décemvirs ratifient aussitôt les mesures prises par Guido, à la disposition duquel sont mises artillerie, armes et munitions de la Commune.

Ce n'était pas de trop. Les rebelles massés à La Fratta, leur dernier refuge, se sont fortifiés désespérément. Guido marche sur ce point avec un millier de fanti et 200 cavaliers. L'affaire est chaude (**29 juin 1495**). Astorre et Giovan-Paolo y sont blessés ; ce dernier a son cheval tué sous lui. Cependant les hostilités se multiplient parce que Foligno, Gualdo-Cattania, Gubbio et Assise surtout, se mettent de la partie. La retraite des Français rend disponibles une foule de routiers que les Oddi s'empressent de prendre en solde. Après deux mois et demi de lutte, le trésor pérousin a dépensé 20.000 florins. En revanche, les résultats sont appréciables. Adriano Baglioni a battu les gens de Foligno, agresseurs patentés de Spello. Leur acharnement à soustraire ce fief aux Baglioni, le secours envoyé par le cardinal Savelli dans la personne de son neveu Troilo (soldé par eux) n'ont pas plus de succès que les renforts réclamés à Sinigaglia.

Contre le seigneur de Matelica et le duc d'Urbin, parent du Pape; contre le seigneur de Pesaro, capitaine des troupes d'Assise liguée avec eux à l'instigation des Oddi ; contre Sienne, qui les soutient par rancune de l'affaire du saint Anneau, Guido Baglioni, ses fils et ses neveux paient crânement de leur personne. Ils tiennent tête de tous les côtés.

Cependant, la supériorité des forces ennemies aggrave la situation. Astorre a dû lever le siège de La Fratta pour accourir au secours de Pérouse. Les Oddi, maîtres de la campagne, se sont établis à Corsciano dont les habitants, après quelque résistance, cédèrent au nombre (**août 1495**). C'était une dangereuse étape. D'un bond, l'ennemi pouvait retomber sur la ville. Les moments critiques mettant toujours en évidence la Sœur Colombe, les gouvernants recourent à son assistance. En cas de succès, on se décidera à de sérieuses réformes. Alors la bienheureuse se met en prières. Et aussitôt surviennent des pluies torrentielles, attribuées à son intercession. Elles entravent toute opération militaire.

Les Oddi, néanmoins, ne se rebutent pas, et leur opiniâtreté, bravant revers et répressions, suppose de véritables qualités d'endurance. De son côté, la Sœur Colombe, après huit jours d'exercices pieux, révélait à son confesseur une vision impressionnante et le pria d'en aviser les intéressés. *« j'ai vu, avait-elle dit, un Roi d'une incomparable beauté. Il siégeait sur un Trône, entouré d'une Cour brillante. Son aspect était imposant et sévère. De la main gauche, Il tenait trois glaives aigus et dévorants dont Il menaçait la Cité et une grande partie du peuple, à cause des désordres qui s'y commettent. Mais, une Reine magnifique parut, vêtue d'une robe d'or resplendissante ; Elle s'approcha du Trône, s'agenouilla par trois fois et resta profondément prosternée. Tout d'abord, le Divin Juge semblait inflexible, mais les instances de la Reine qui en appelait à sa Miséricorde obtinrent que deux des glaives fussent retirés ; seul, le troisième resta toujours menaçant. » (Voir de Grimouard.)*

Les Baglioni et leur gouvernement prirent les déclarations de la Sœur pour un avertissement sérieux. Ils avaient été à la veille d'une ruine absolue, et n'étaient pas sans appréhension au sujet du troisième glaive. Deux jours après la communication de cet avis, les Dames les plus qualifiées de Pérouse se rendent processionnellement, et cierges en main, dans la chapelle de l'église Saint-Dominique consacrée à Saint-Michel. La Sœur Colombe s'y trouvait. Elles en profitent pour demander son assistance, espérant que la religieuse voudra bien *« prier plus que jamais pour le salut public, et en particulier pour la noble famille Baglioni, à laquelle la plupart appartenaient » (de Grimouard).*

Leur émotion, leurs larmes touchent la Sœur, qui les console et les rassure au nom du ciel, mais non sans recommander que les princes de leur maison s'amendent, observent mieux la justice, et secourent le peuple. Dans le cas contraire, les sanctions divines ne les épargneraient pas.

Cependant Astorre, chef déjà réputé, *« homo pratico nel arte del soldo » (Matarazzo)*, manœuvre sa petite armée avec habileté. Il inquiète l'ennemi sans se compromettre et l'empêche d'avancer. Ayant mené ses soldats à L'Olmo, il s'installe lui-même à l'hôtellerie de cette localité où ses vedettes et espions viennent l'informer de l'approche d'un fort contingent rebelle. Guido et Giovan-Paolo Baglioni le rejoignent avec

quelques détachements. La disproportion de leurs forces avec celles du parti adverse n'en est pas moins accusée. Il faudra se battre un contre trois. Les Baglioni restent toute la journée le casque en tête et la lance sur la cuisse. Leurs hommes laissent rôder près d'eux les coureurs ennemis en quête du point faible, et que calme la contenance des Pérousiens. En effet, la faction rebelle, ne voulant pas gaspiller ses forces avant l'heure, remet l'attaque ; peu à peu ses bandes disparaissent à l'horizon. Astorre, qui les retrouve sur tel ou tel point, les maintient encore à distance mais la continuité d'une lutte inégale use les forces des Baglioni. Les plus avisés parmi les ennemis, Troïlo Savelli entre autres, escomptent ce surmenage et seraient écoutés, si les Oddi, pour corser leurs chances, n'avaient alors en train des menées de trahison. Giulio Cesare della Staffa (Ermanni), l'un de leurs meilleurs capitaines, entretient des intelligences avec son frère Lodovico, resté à Pérouse. Comment ne pas mettre à profit un pareil atout ? Les Oddi n'hésitent pas et leur décision se conçoit, étant donnée l'époque. Mais n'est-ce point dénaturer la vérité que faire aux Baglioni un grief inexcusable de la répression d'adversaires qui leur en veulent à mort et usent de tous les moyens pour réussir.

*
* *

Pendant que les Oddi terrifient les environs de Pérouse par le pillage et l'incendie, Lodovico Ermanni della Staffa besogne dans l'ombre. Certains auteurs le désignant alors comme Décemvir de la guerre, le confondent probablement avec Cherubino, un autre de ses frères, cité un peu plus tard dans cette fonction. En tous cas, Lodovico était en charge. Il vendait les Baglioni qui l'avaient protégé. Soupçonnant une fuite dans les pourparlers en train, La Staffa envisage les risques d'une partie où il triche et presse l'exécution du coup de main. Il fait aviser les rebelles à Corsciano, les adjurant d'agir dès la nuit prochaine (**3 au 4 sept. 1495**). Le moindre soupçon exigeait une décision immédiate. Le traître fut compris. Les rebelles s'assemblent et tiennent conseil à quelque distance de Corsciano, dans l'église Saint-Augustin. Là se retrouvent les meneurs de marque entourant les Oddi : Giulio Cesare Ermanni, Agamennone della Penna, Troïlo Savelli, capitaine des troupes du cardinal Antonello son oncle ; puis les délégués du duc d'Urbin, de Foligno, du seigneur de Matelica (*alias* Montelico), etc. L'ordre du jour dénonce la découverte imminente du complot et préconise l'urgence de l'action. La trahison garantit aux assaillants l'entrée par la Porte Saint-André. Quelle aubaine ! Néanmoins, les gens des fiefs ruraux et leurs officiers manquent d'entrain. En dépit des fatigues excessives subies par l'ennemi, ils estiment la Cité solidement fortifiée et les Baglioni très redoutables, « *bellicosi* ». Le souvenir des tentatives antérieures, échouant dans le sang de leurs auteurs, n'était pas engageant. Bref, ces milices de campagne déclinent l'assaut en perspective et se retranchent derrière les arguments de circonstance.

Ne vaut-il pas mieux harceler le territoire en razzias et pillages, ce qui permet de se partager la besogne et de se blottir, après coup, dans quelque solide forteresse ? Rien de tel pour se refaire et pour exténuer les Baglioni.

Ce plan était bien conçu, surtout s'il se combinait avec un autre mode d'attaque non moins redoutable : la calomnie. Toujours sous le feu, les Baglioni n'ont ménagé ni leur sang ni leur argent ; mais, avant que leurs dernières bandes soient anéanties en détail, ils se voient acculés à la difficulté inextricable qu'est la pénurie des finances. Pérouse est à bout de ressources, ce dont se rend compte la coalition qui l'obsède. Certes, l'acharnement des Oddi ne saurait attirer à cette faction une progression de sympathies. Mais la population, réduite aux expédients, pillée par les uns, imposée par les autres, est mûre pour accepter les menées insidieuses. Cette besogne revient de droit à certains tartufes, plus disposés à profiter des souffrances d'autrui qu'à faire face à l'ennemi. Ils imputeront aux Baglioni la détresse publique. Et si, pour vanter le passé, ces bons apôtres jugent trop présente encore l'anarchie ancienne, au moins prédiront-ils d'incalculables félicités s'ils arrivent eux-mêmes aux affaires^{075/1}.

Les opposants à une marche immédiate sur Pérouse peuvent donc mettre en lumière des raisons plausibles. A quoi bon ? Le conseil de guerre a son opinion faite ; les délégués d'Assise, de Foligno et des autres villes alliées aux rebelles insistent aussi dans le sens de l'attaque sans délai. Elle est décidée.

*
* *

Pendant la nuit du 3 septembre 1495 (*alias* 31 oct.), quelques vedettes des rebelles se postent au sommet du mont de La Trinité d'où les signaux s'aperçoivent facilement en ville. Les affidés du traître doivent allumer quelques feux près du mont Morcino. Bientôt, leur clarté perce la nuit et les vedettes répendent.

^{075/1} Les Oddi pouvaient bien écouter quelques objections avant une nouvelle tentative, eux dont les palabres et les appels à l'arbitrage pontifical se multipliaient en cas d'insuccès pour recouvrer leurs biens séquestrés. Il est vrai que cette façon d'agir n'empêchait pas l'un de leurs capitaines, Savelli, d'entraîner ses gens par l'attrait du pillage. Cette fois, vous serez tous riches ! leur disait-il. Mais, vienne la déroute, aussitôt la mainmise sur les biens changera de qualificatif : d'« appât irrésistibles » elle deviendra « affreuse exaction », puisqu'elle s'exercera aux dépens des Oddi. Il est curieux de voir ce genre d'appréciation à peine atténué dans certains récits historiques actuels. Deux protestations y sont formulées contre les Baglioni : pas de séquestre, pas d'impôts nouveaux. Ainsi, les Baglioni auraient supporté seuls les frais de la guerre qui leur était faite, non moins qu'à Pérouse. Ils étaient gens, du reste, à peu se préoccuper de pareilles prétentions. Ce qui ne les empêchera pas, un peu plus tard, d'offrir 50 000 ducats pour soutenir les Orsini contre les Colonna, dans la guerre où eux-mêmes combattront en bonne place.

A ce moment, les soldats de garde au campanile de Saint-François remarquent ces lueurs insolites. Intrigués, ils dépêchent un rapport à leurs princes qui, par une curieuse négligence, n'y attachent pas d'importance. Ils paieront cher cet instant d'insouciance. L'ennemi, assuré d'un solide abri dans Corsciano, active sa marche. Ses capitaines, par crainte des défections, ont cru bon de dissimuler à la plupart des corps de troupes le but de l'entreprise. Précaution que facilite l'habitude des incursions aux environs de Pérouse. Les hommes ne devinent le plan qu'en cours d'exécution, presque en face des murs.

Lodovico della Staffa, muni d'une fausse clef, a groupé ses complices dont plusieurs portent des échelles. Ensemble, ils se présentent à la poterne du Piscinello, qui leur est ouverte sans difficulté. Personne ne se méfie de ce La Staffa, fonctionnaire des Baglioni. Néanmoins, les soldats se montrent curieux. L'officier et quelques subordonnés interpellent les nouveaux venus qui, ayant prévu le cas, se tirent assez bien d'affaire. Ils annoncent l'arrivée de renforts et parlent de précautions à prendre, version qu'acceptent les soldats. Pas tous cependant. L'un d'eux court prévenir ses chefs. Cette fois, le danger paraît évident ; les Baglioni dépêchent un serviteur pour vérifier ce qui se passe.

Déjà, l'infanterie des Oddi, grimpée par l'une des échelles, descendait silencieusement par l'autre, et la porte Saint-André, grande ouverte, livrait passage aux cavaliers. Mais depuis que les Baglioni avaient fait barrer les rues par de grosses chaînes, la marche des chevaux subissait de longs retards. Il fallait briser les chaînes. Les envahisseurs, munis d'instruments à cet effet, besognaient hardiment. Leurs hommes d'armes n'en étaient pas moins cloués sur place, en attendant. Pendant ce temps, les gens de pied d'avant-garde débouchaient devant Saint-Luc en criant à tue-tête : « *Feltro, Feltro !... Oddi !... Colonna ! Savelli !...* » Diversité d'appels indiquant l'origine variée des contingents racolés par la faction ennemie. Ce manque d'homogénéité leur sera nuisible en face des Pérousiens, dont les troupes se pelotonnent au seul cri de : *Baglioni !*

Embarrassés par les chaînes qui restent à briser, les cavaliers n'atteignent pas encore la Place. Toutefois, Nicolo Oddi y a conduit ses fanti. Saccageant tout sur son passage, il se dirige vers le mont de la Porte du Soleil où, quatre ans auparavant, ses parents avaient été si rudement châtiés.

Sur ces entrefaites, le serviteur envoyé aux nouvelles par les Baglioni n'était pas parvenu encore à la poterne du Piscinello quand, à deux pas de Saint-Luc, il voit déboucher le premier flot des rebelles. Affolé, il rebrousse chemin. Dans sa course vers le Palais de Guido, il croise Simonetto Baglioni, levé dès la première rumeur : « *N'allez pas plus loin, Seigneur, lui crie-t-il, voilà l'ennemi ! il gagne la place !* » Froidement, le jeune Baglioni réplique : « *J'aime mieux mourir que mendier !* »

A peine vêtu, mais l'épée d'une main et un bouclier de l'autre, Simonetto, seul d'abord, va droit aux envahisseurs. Il les rencontre au moment où ils tournaient l'angle du Palais des Prieurs^{076/1}. Le jeune homme brandit son épée. « *Celui-ci avait plus de cœur et d'énergie que n'eut jamais un chrétien. Bien qu'il appartint à une famille dont chaque membre rivalisait de courage et n'avait point d'égal pour les faits d'armes, jamais certainement Pérouse ne produira un soldat d'une aussi terrible valeur* » (*Matarazzo*).

Simonetto était âgé de dix-neuf ans, à peine. Sans casque ni cuirasse, il manie son arme avec une telle dextérité qu'autour de lui gisent bientôt plusieurs corps dans une mare de sang. Mais les Oddi se sont lancés dans Pérouse par deux voies à la fois. La première fraction gagne le mont de la Porte du Soleil ; l'autre arrive à la Maesta delle Volte. Celle-ci, maîtresse de la Place, se jette à la porte de la Cathédrale-citadelle et somme la garnison d'ouvrir.

Les assiégés ignoraient encore l'envahissement de la ville. Habités aux mouvements assez confus, ils restent perplexes. Somme toute, ils refusent d'obéir. L'ennemi ne les réduit pas moins à la seule défensive, alors qu'il faut un certain temps pour répandre l'alarme, en pleine nuit, dans les quartiers éloignés. Comment opposer à des adversaires en ordre le troupeau effaré des soldats réveillés en sursaut ? Avant que les armures soient endossées et les chevaux harnachés, le terrible dissolvant qu'est la trahison fera son œuvre. Tout concourt à paralyser la résistance. C'est pourquoi Nicolo Oddi et ses gens, postés au mont de la Porte du Soleil, attendent avec confiance l'arrivée de leur cavalerie sur la Place.

Près du Palais, Simonetto Baglioni, criblé de vingt-deux blessures, tient toujours. A ses côtés, les cadavres lui servent de rempart. A peine secondé, contre 400 ennemis, par une poignée d'hommes accourus en hâte, il se sent à bout de forces. Encore un bon coup d'épée qui entaille la main et la jambe d'un homme d'armes de Fabriano, puis ce sera fini. Sans crainte, le jeune héros ramène sur sa face son bouclier zébré de coups. Il s'étend à terre pour expirer. Mais, au même moment, un galop furieux ébranle les dalles. Étincelant dans son armure lamée d'or, au casque sommé du Griffon qu'entourent les plumes fouettées par le vent, un cavalier s'élanche dans la mêlée. C'est Astorre Baglioni, « *beau, fier et irrésistible comme Mars lui-même* » (*Burckhardt*). La violence du choc, au milieu d'ennemis embarrassés par leur nombre, permet à Simonetto de se relever. Chancelant, il gagne Saint-Laurent où les premiers soins lui sont donnés. Astorre, comme un *maestro di guerra*, frappé au plus épais des assaillants. L'avantage du cavalier bardé de fer contre les fantassins lui donne beau jeu. En un instant, dix hommes roulent, piétinés par le cheval devenu féroce. Cavalier et monture sont en nage. Astorre, pour reprendre haleine, reculait sans mettre pied à terre, quand il aperçoit les hommes d'armes ennemis tout près de la Place, d'où ne les sépare plus que la chaîne fixée au Palais des Prieurs. C'est la dernière. Pincés et barres la martèlent avec acharnement. Vainement, Troilo

^{076/1} Contrairement au texte des Chroniques, la scène se serait déroulée sur la petite place irrégulière dite « du champ de Bataille ». C'est, du moins, l'opinion de certains historiens.

Baglioni, les Prieurs et leurs familles, dirigent par les fenêtres du Palais et celles d'une maison voisine, une défense désespérée. Les projectiles glissent sur les armures. La situation est critique.

Or, quelques cavaliers, les premiers prêts, galopant à la rescousse des Baglioni, interpellent Astorre. Ce sont justement de ses hommes d'armes ; leur appoint le ranime. Il éperonne son cheval et, avec eux, fonce sur les fanti qui n'ont pas eu le loisir de s'organiser pour l'assaillir. Ces gens commencent même à faiblir, quand une bande d'infanterie pérousine, sous l'officier Ciotto, sort du palais du gouverneur où elle était logée. Elle court sus aux rebelles afin de protéger la chaîne qui résiste encore. Les Baglioni et leurs soldats, sans être en bonne passe, ont pu parer au plus pressé. La population ébahie, et qui ne peut être d'aucun secours, voit ce dont est capable l'énergie suprême. Marcantonio Baglioni, frère d'Astorre, galope avec ses gens vers le mont du Soleil où l'attend Nicolo Oddi. Le choc est des plus violents. Mais la Place de Pérouse se couvre d'amis des Baglioni. Les principaux de la Maison sont accourus à pied ou à cheval. Giovan-Paolo, Gentile, Gismondo, Carlo, Grifonetto, entourent le vieux Guido qui commande et agit avec « *tutto il resto del loro gran sangue* » (Mat.). Astorre leur apparaît, bataillant toujours du côté de la chaîne opposé à la meute hurlante. Carlo Baglioni s'élançait à pied avec une bande de jeunes gens. Il va franchir l'obstacle, quand un incident modifie absolument la situation.

Du milieu des assaillants, entêtés à briser la chaîne et que bousculent les cavaliers impatients de charger, s'élève un cri impérieux : « *Arrière... compagnie !* » L'ordre, mal interprété, devient le signal de la déroute. Giulio Cesare della Staffa a beau se démener pour rallier ses soldats, rien n'a pris sur la cohue. Les gens de pied se bousculent, éperdus ; ils sont jetés à terre et piétinés, pendant que les cavaliers, emportés par le flot, s'abattent avec leurs montures dans un vacarme de ferraille.

Les fuyards roulent vers la porte Sainte-Suzanne et gagnent Sainte-Agathe, ayant à leurs trousses Carlo Baglioni avec ses fanti, qui leur font beaucoup de mal. Giacomo, Pantaleone et le bâtard Guiliano des Oddi se multiplient pour endiguer le courant et organiser la résistance sur la place Saint-François. Personne n'y prend garde. Un de leurs officiers a l'idée de faciliter l'écoulement de la foule et veut jeter bas une des portes. Pompeo Oddi s'y oppose. Bientôt, un cheval lancé à fond de train heurte un battant de cette porte et s'effondre avec son cavalier. En un instant, d'autres hommes d'armes, culbutés en plein galop par cet obstacle, forment une barricade qui arrête la cohue dans une épouvantable bousculade. On s'étouffe. Les troupes des Baglioni, fonçant dans cette confusion, frappent au hasard et font des prisonniers à volonté. Enfin les plus lestes des fantassins rebelles sautent le mur, soit à la place Saint-François, ou à La Coupe, soit sur quelque autre point des fortifications. La rue est jonchée d'armes de toute sorte, encombrée de cadavres et de blessés.

Carlo Baglioni arrive à la porte Saint-André, livrée cette même nuit par le traître. Il y accable les derniers fuyards.

Pendant ce temps, la lutte, ardemment engagée au mont de la Porte du Soleil, entre Nicolo Oddi et Marcantonio Baglioni, tourne en faveur de ce dernier dès qu'Astorre et Giovan-Paolo ont pu le secourir. Nicolo Oddi est tué raide. Son armure, aussi riche que le harnachement de son cheval, reste aux mains des vainqueurs.

Astorre voudrait harceler l'ennemi pour l'empêcher de se reformer dans la forteresse de Corsciano. Mais impossible d'ouvrir la porte d'Ivoire où il se présente. La clef est égarée ; il faut du temps pour la retrouver. Certains voudraient profiter de l'occasion pour dissuader leur chef. Les ennemis sont nombreux encore, car plusieurs de leurs bandes n'ont pas réussi à pénétrer dans Pérouse. C'est d'autant plus à considérer que la lutte désorganisa quelque peu les gens d'Astorre. Une manœuvre irréfléchie suffirait pour justifier un dangereux retour offensif. Astorre n'entend pas de cette oreille. « *L'important, dit-il, est toujours d'empêcher les fuyards de se reformer sur un point quelconque ; poursuivons-les donc jusqu'au bout.* »

Alors, narguant toute prudence, dès que la porte a cédé, il pique droit vers Piano de Massiano, suivi de cavaliers en désordre. Bientôt paraît au loin, près de la Madone de Saint-Manno, un important escadron. Cavalerie pérousine peut-être ? Elle a pu sortir par une autre porte. N'est-ce point plutôt un corps de réserve ennemi ? Astorre s'avance seul. A son approche, un cavalier se détache de l'escadron en vue pour galoper vers lui. Le nouveau venu ne reconnaît point le Baglioni « *Quel désastreux contretemps pour nous, s'écrie-t-il, de n'avoir pu entrer ce matin dans la ville !* » Astorre n'insiste pas. Très proche, alors, du groupe rebelle, il revient sur ses pas, gagne une maison située à mi-chemin de Piano, où le rejoignent une dizaine de ses hommes, puis, sans attendre le reste, charge à fond à leur tête au cri de : Baglioni ! La réception fut chaude, conte Villani. Agamennone Arcipreti se trouvait parmi les chefs de l'escadron attaqué. Il riposte crânement à Astorre qui, « *comme un lion* », s'est précipité sur lui ; mais il roule à terre, traversé par l'épée du jeune capitaine ou par celle d'un officier pérousin. Nombre de cavaliers ennemis ne sont pas plus heureux. L'exemple d'Astorre électrise ses hommes, qui finissent par s'emparer de la plupart des rebelles survivants. Du reste, les troupes pérousines, accourues pour soutenir la pointe d'avant-garde si hardiment lancée, rejoignent à ce moment.

Astorre en prend le commandement et emporte Corsciano de vive force. La garnison affolée sort par une porte pendant qu'il entre par une autre. D'un coup d'épée, le jeune Baglioni fait sauter la tête d'un piéton avec une telle maestria que le décapité reste debout un instant encore. Chevaux, armes, artillerie et bagages de toute espèce forment le butin de la victoire. Le pillage fait rage, au grand dommage des amis de la faction en déroute. Bon nombre des plus compromis se balancent maintenant le long de la muraille du château. Giovan-Paolo a mis la main sur une bannière rouge offerte aux Oddi par le commissaire de Foligno.

Chargés de trophées, les soldats pérousiens regagnent leur ville. Mais quel spectacle s'offre à leurs regards ! La bataille s'est étendue depuis le mont de Pérouse, se déroulant à travers la Place, les rues et plusieurs Portes jusqu'à Corsciano. Sur certains points, morts et mourants sont entassés dans une boue sanglante. Les chiens s'attaquent aux corps avant qu'on ait le temps de les enterrer.

Quant à Lodovico della Staffa, le traître responsable en grande partie de cette tuerie, il a été empoigné à Monte Oliveto, grièvement blessé. Peut-être expia-t-il tout de suite son crime. Cependant Villani prétend qu'il réussit à s'échapper.

Un décret rendu par ordre des Baglioni prescrivit de présenter tous les prisonniers. Alors parurent devant Guido les trois frères Oddi : Giacomo, Pantaleone et le bâtard Giuliano, ce dernier assez lié avec Gismondo Baglioni avant la rupture complète entre les deux familles (et surtout les expédients employés en dernier lieu par les vaincus). Gismondo réclame néanmoins son ami, qui lui doit d'être traité avec la plus parfaite courtoisie. Troïlo Savelli arrive à son tour, et d'autant plus penaud qu'il avait présenté la lutte à ses soldats comme une fructueuse opération. C'est ensuite le défilé des chefs d'escadrons et des nombreux hommes d'armes. L'un des officiers, Frederico Bontempi, ressent en présence de Guido une émotion si violente, que le sang jaillit à la fois de ses oreilles, de son nez et de sa bouche. Guido remet lui-même à l'infortuné un linge pour s'essuyer la face, puis le fait conduire à son propre palais.

Mais la conséquence des récidives factieuses et des coups de main secondés par la trahison, est de rendre inflexible l'application de la Loi martiale. Le lendemain de leur comparution, Bontempi avec l'un de ses frères et quelques rebelles marquants sont exécutés, puis exposés aux fenêtres du Palais des Prieurs. Ces rigueurs, appliquées à des gens accourus pour massacrer les Baglioni et piller Pérouse, s'expliquent de reste. Il n'en est pas moins notoire que de hautes interventions sauvèrent des condamnés, même des plus compromis, et nombre de comparses, sur la fuite desquels l'autorité ferma les yeux.

Cette fois encore la Sœur Colombe, qui avait prié pendant la bataille, intercédait pour l'ennemi. Elle savait ainsi Troïlo Savelli. Comment les Baglioni n'auraient-ils pas écouté leur amie vénérée, que plusieurs soldats prétendaient avoir vue paraître au-dessus d'eux dans la mêlée, avec sainte Catherine de Sienne ? Six mille hommes environ s'étaient heurtés dans cette affaire ; certains auteurs estiment le nombre seul des assaillants égal à ce chiffre. En tous cas, Guido Baglioni et son fils Astorre, habitués aux expéditions militaires, assuraient n'avoir rencontré que bien rarement une telle proportion de gentilshommes aux prises. Superbes armures, pennons et bannières aux couleurs éclatantes et harnachements luxueux s'entassaient en trophées d'une grande richesse. Au partage des deux cents chevaux pris à l'ennemi, Giovan-Paolo Baglioni fut gratifié de la monture de Troïlo Savelli, qui vainement offrit 300 ducats pour la racheter. Ce cheval de grande race reçut le nom de Savello, sous lequel il maintint sa réputation.

Cependant l'assurance des Oddi, avant l'attaque, avait tellement convaincu leurs alliés, que le comte de Sterpeto d'Assise partait, suivi d'une bande nombreuse, pour applaudir à la débâcle des Baglioni. Comptant arriver un peu en retard, il escomptait le pillage de tout repos après le massacre. De leur côté, les gens de Foligno prenaient leurs désirs pour des réalités. Défaite absolue des Baglioni dont pas un n'était échappé : telles étaient les dernières nouvelles acceptées chez eux avec allégresse. Chacun se félicite, les boutiques se ferment, car personne ne se dispensera de courir au pillage de Spello, désormais assuré. Au milieu de ces joyeux transports, paraît un homme d'armes démonté et fort ému. Il arrive de Pérouse et conte l'infortune de ses camarades absolument écrasés. L'entrain de Foligno se change en panique. Les habitants, terrés dans leurs maisons, appréhendent fort quelques dommages. Ceux qu'ils destinaient si allègrement aux Baglioni pourraient bien changer de destinataires. C'était de pure logique et les Baglioni le comprirent ainsi. Il fallait en finir avec ces haines de voisinage et démonter, une bonne fois, les menées envieuses toujours prêtes à seconder la rébellion. Foligno, principal foyer d'hostilités, pouvait compter sur un traitement de choix. Il l'eut.

Les Baglioni ont pris en solde le fameux Virginio Orsini avec ses bandes aguerries pour activer leurs répressions, ce qui n'empêche pas Astorre et Giovan-Paolo de se réserver, avec leurs frères, la marche sur Foligno. Leurs soldats sont bien réorganisés. Guido objecte inutilement qu'une irruption précipitée pourrait être compromise par la bonne artillerie de la ville attaquée. L'effet moral de la récente victoire entrera bien en ligne de compte, répondent les jeunes Baglioni. Et l'événement leur donne raison. Contre leur élan, les défenseurs de Foligno ne résistent pas. Les canons mal servis font peu d'effet. Une cinquantaine de jeunes gens s'obstinent seuls à se faire tuer jusqu'au dernier, pour l'honneur ; car la débandade est générale. Les femmes affolées se traînent en suppliantes à travers les rues, pendant que la ville, livrée aux soldats, est mise à sac ainsi que sa banlieue. La Commune de La Fratta, si hospitalière aux bannis, se rend à merci (**11 sept. 1495**). Corsciano est définitivement annexé aux possessions des Baglioni ; Gualdo Cattania, assiégé en leur nom par Virginio Orsini, verse une grosse indemnité. Assise se débat quelque temps encore.

Astorre Baglioni s'est emparé des forteresses qui entourent cette ville ; il bombarde ensuite le château des fils de Cagnio qui se rendent à discrétion, abandonnant une bonne artillerie et du matériel en quantité. Dans cette expédition, Carlo Baglioni agit de concert avec ses oncles Astorre et Giovan-Paolo ; il commande l'avant-garde. Les gens d'Assise, réduits à toute extrémité, rusent en désespérés. Avisés du retour d'Astorre à Pérouse, ils députent à Giovan-Paolo, qui le remplace dans le commandement en chef, un parlementaire chargé de lui demander un entretien pour négocier la capitulation. « *Qu'il plaise à Sa Seigneurie de venir aux portes de la ville* », où les conventions seront discutées avec les membres de la famille des Sterpeto et les délégués du peuple. Giovan-Paolo ne demandait qu'à clôturer les hostilités. Il fixe le jour et l'heure du

rendez-vous. Il y va exactement, sous bonne escorte et après avoir chargé Carlo Baglioni de tenir un renfort prêt à toute éventualité. Bien lui en prit. A peine Giovan-Paolo s'est-il approché d'une porte d'Assise, que les délégués postés à son intention insistent pour qu'il entre en ville. Rien à craindre ! Ne sera-t-on pas mieux à l'intérieur pour discuter ? L'invite met Giovan-Paolo en méfiance. « *Ces gens-là méditent quelque félonie*, dit-il aux siens, *allons-nous-en !* » A ce moment, une bande d'assiégés sortie par une autre porte était déjà en bataille pour lui couper la retraite. Une cloche de la ville devait donner l'alarme en cas de renforts survenant aux Baglioni ; ainsi la combinaison se présentait à merveille. Cependant Giovan-Paolo a pu faire avertir Carlo Baglioni, qui lui dépêche un chef d'escadrons d'Astorre avec de solides gaillards. Il était temps. Giovan-Paolo tient encore tête aux soldats d'Assise; mais le nombre l'écrase quand surviennent les renforts lancés à toute vitesse. Au premier choc, soixante ennemis sont tués ; les autres se débandent, laissant de nombreux prisonniers. Assise se trouvait à la merci de l'assiégeant.

Ses habitants, n'ayant pu mettre à profit une trêve antérieure, implorent la paix (**8 et 14 sept. 1497**), amenés à cette extrémité « *per Magnificos et Generosos Dominos Guiduni et Rudulfum et eorum filios et nepotes de Ballionibus* » (*Annal. Decemv.*). Les Baglioni prennent leurs précautions. A eux seuls appartiendra d'exclure des conventions et de maintenir dans un exil définitif telles des familles d'Assise qu'ils désigneront. Par contre, il importe de sceller la paix par une mesure d'ordre familial ; c'est pourquoi Giovan-Paolo Baglioni donne en mariage au comte Alessandro Fiumi de Sterpeto l'une de ses sœurs bâtardes. Le représentant de la principale famille d'Assise, ainsi nanti, échappe au bannissement, en devenant l'allié des Baglioni qu'il venait de combattre avec conviction.

Au cours de ces opérations, Pérouse a repris sa vie accoutumée. Les décrets dictés par les Baglioni s'y sont succédé. Certains même, relatifs aux bonnes mœurs, paraissent assez suggestifs (**30 mars 1496**). Peu à peu les répressions se sont calmées. Troilo Savelli, traité avec égard, est relâché, ainsi qu'un Varano fils de Giulio Cesare, Seigneur de Camerino. Mais en ménageant cette dernière famille, les Baglioni font une dangereuse besogne ; le père du prisonnier qu'ils viennent de gracier le leur prouvera. Quelques hommes tombés en leurs mains pendant la campagne prétendent servir sous leur bannière. Ils les casernent dans leur Rocca de La Bastia.

*
* *

De tels événements n'avaient pu se dérouler à Pérouse sans un retentissement considérable, non seulement à Rome ou en Toscane, mais dans l'Italie entière. L'étranger même s'intéressa à la victoire des Baglioni qu'une particularité artistique devait perpétuer. Suivant une opinion longtemps admise, Raphaël d'Urbain, alors à Pérouse; avait assisté à ces combats épiques. Le fait n'a rien d'invraisemblable. Agé alors d'une douzaine d'années, le jeune Sanzio étudiait la peinture sous la direction du Pérugin, lequel, à vrai dire, s'était fixé à Florence de 1493 à 1499. Mais les rapports du maître avec sa patrie devaient être fréquents et son jeune élève put séjourner à diverses reprises dans la capitale ombrienne. A coup sûr, Raphaël s'y installa en 1499 et connut les Baglioni. Peut-être écouta-t-il quelque récit de guerre fait par Astorre lui-même. Son *exquise impressionnabilité* fixait alors dans ses souvenirs les événements que Pérouse venait de voir se dérouler, avec autant d'étonnement que d'admiration. « *C'est pourquoi, dans le saint Georges (du Louvre) et dans le cavalier qui chasse Héliodore (Stanze du Vatican), Astorre victorieux revit, à jamais immortalisé dans toute sa gloire, grâce à l'art du peintre divin. Le griffon servant de cimier au casque, l'aspect fier et attachant du jeune cavalier, le bras terrible qu'il dresse, la fougue de son cheval, rien ne manque à ce qu'avait pu voir Raphaël dont la mémoire s'était impressionnée pour toujours.* » (A. Symonds) L'artiste s'est encore souvenu du même personnage en peignant le saint Michel du Louvre. « *Si Astorre Baglione a trouvé sa transfiguration quelque part, c'est certainement sous les traits de cet archange.* » (Burckhardt.)

Les compétitions et les luttes locales n'accaparaient pas cependant toute l'activité des Baglioni. Célèbres comme condottiers, ils étaient réclamés sur divers points de l'Italie. Et, dans la mesure où leur absence ne pourrait compromettre leur pouvoir, ils intervenaient dans les conflits du dehors.

Astorre et son cousin Giovan-Paolo ont mis leur épée au service de Florence (**1495**), lors de la révolte de Montepulciano qui s'est donnée aux Siennois. Les Florentins ayant voulu sauver au moins la Rocca delle Chiane, solide point d'appui dans la région, Astorre et Giovan-Paolo, en dépit de sérieuses difficultés causées surtout par l'insalubrité de la région, gagnèrent la partie, très compromise. Après avoir encloué l'artillerie ennemie, Astorre infligea une telle déroute aux Siennois que leur capitaine, Giovan Savelli, renonça désormais à toute offensive.

L'année suivante (1496), Astorre s'est emparé de Bibiena pour le compte de Venise. Au cours des tentatives faites par cette République pour rétablir à Florence Pierre de Médicis, il servait sous l'étendard de Saint-Marc avec cent lances, alors que trente étaient confiées à ses jeunes neveux Grifonetto et Carlo, qui l'accompagnaient. Venise mit sur pied trois corps expéditionnaires à la tête desquels Giovan-Paolo Baglioni partageait le commandement avec les plus fameux condottiers de l'époque : Vittellozzo Vitelli, Paolo Orsini et L'Alviano. Il avait servi pendant ces mêmes campagnes (1496-1498), près de Simonetto son frère, du côté florentin, suivant les chassés-croisés habituels aux condottiers. Personne ne s'en étonnait. Guido Baglioni eût évidemment préféré voir ses neveux appuyer toujours son fils Astorre ; mais leur décision, subordonnée aux engagements du moment, n'était pas pour le surprendre.

Par ailleurs, les troupes pontificales, sous Guidobaldo d'Urbain, avaient marché contre les barons romains (1496) que soutenait bientôt le roi de France. Les Baglioni s'étaient rangés du même côté,

prévoyant, comme les della Rovere et d'autres princes, que la ruine des Orsini entraînerait celle des feudataires de la campagne de Rome. Les Pontificaux furent battus à Soriano, ce qui n'empêcha pas l'appui tant militaire que financier, prêté par les Baglioni à la maison Orsini contre celle des Colonna, de leur coûter fort cher. Sismondi écrit que Virginio Orsini, « *après avoir recruté sa compagnie sous prétexte de servir les Baglioni* », posa leurs drapeaux et s'établit sur la frontière siennoise avec 300 hommes d'armes et 3.000 fanti. Deux agents de Charles VIII le pressèrent alors d'entrer au service français, ce qu'il accepta, après avoir rassemblé sa compagnie avec l'argent des Médicis et des Seigneurs de Pérouse. Ce fut le seul secours dont bénéficièrent les Français dans le Napolitain. Les instances de ce même Virginio Orsini avaient décidé Guido et Rodolfo Baglioni à lui confier chacun l'un de leurs fils. Adriano et Simonetto durent ainsi rejoindre le général du parti français ; ce qu'ils firent de mauvaise grâce et regrettèrent plus encore dans la débâcle d'Orsini. Quand celui-ci eut occupé les Abruzzes et une grande partie de la Pouille, il fut assiégé dans Atella et finit par tomber aux mains du duc d'Urbin, condottier du parti napolitain, qui le fit exécuter (1497). Adriano et Simonetto Baglioni, faits prisonniers en même temps que leur général, furent traités avec de grands égards, quittes à perdre leurs chevaux et leurs bagages. Il est vrai que Grifonetto Baglioni, alors sous les ordres du duc d'Urbin, avait contribué à tirer d'affaire ses parents.

Giovan-Paolo se signale, en dernier lieu, sous la bannière de Florence dans la campagne de Pise (1498). Près de lui, sa femme, qui a tenu à le suivre, s'occupe de leur jeune fils Malatesta, âgé de sept ans et fort disposé à s'instruire dans le métier. Les Florentins, enchantés de la conduite du Seigneur pérousin, augmentent son commandement et lui offrent deux lionceaux vivants, cadeau fort apprécié alors, bien qu'assez encombrant. Aussi Giovan-Paolo s'empresse-t-il de l'envoyer à son père. Plus tard, il en fera hommage à la Commune de Pérouse.

*
* *

Ces campagnes successives permettaient au vieux cri pérousin « Baglioni ! » de prendre libre essor ; Matarazzo remarque le fait avec la satisfaction du patriote.

Il est heureux de la renommée grandissante de ses Seigneurs, surtout quand Astorre et Giovan-Paolo, guerroyant ensemble, ou chacun de son côté, attirent sous leurs étendards le plus grand nombre possible de soldats pérousins. Mais un événement d'importance minime, survenu alors, entraînera de telles conséquences qu'il nécessite des explications détaillées.

*
* *

Près de la Magione vivaient, dans une sorte de place forte dite « Tour », deux neveux du célèbre condottier Nicolo Piccinino : Angelo et Nicolo, cousins tous les deux. A la suite d'un différend quelconque, Angelo frappa Nicolo au point de l'estropier des deux mains. Le blessé s'enfuit aussitôt à Camerino chez le Seigneur du lieu, Varano ; puis, réflexion faite, il cède à son hôte ses droits sur la Tour de la Magione. Était-ce de sa part témoignage de gratitude ? Le désir de donner à son cousin Angelo un dangereux compétiteur paraît plus vraisemblable. Varano prend l'aubaine au sérieux. Il adresse plusieurs messages à son copartageant qu'il avise de la cession dont Nicolo Piccinino l'a gratifié. Mais Angelo ne répond pas. Ayant prévu les embarras, lui aussi vient d'abandonner ses droits à un puissant allié qui est en même temps son ami : Gismondo Baglioni.

Varano apprend donc qu'il est désormais en compétition avec l'un des princes pérousins. Il comprend que son affaire se gâte et s'irrite violemment. Angelo Piccinino paiera la déception causée à un ennemi d'autant plus perfide qu'il se tient dans la coulisse. Le Seigneur de Camerino a justement sous la main un parent, aussi taré que violent, prêt à toutes les besognes : c'est Girolamo della Penna. Jusqu'ici, les circonstances ont maintenu ce dernier à la remorque des Baglioni ; mais il est aisé de l'influencer et Varano s'en charge. Que La Penna assassine Angelo Piccinino ; son puissant parent lui en saura gré. C'est compris.

Au début de 1498, le jeune comte, alors Décevmir de la guerre, est exécuté. Le crime fait sensation ; non que le procédé fût près de tomber en désuétude, mais en raison de la qualité de la victime et de ses relations avec les Baglioni. Gismondo jura d'en tirer vengeance. Tant qu'il n'y sera pas arrivé, il ne se rasera pas. De cette façon, on saura à quoi s'en tenir.

Pour commencer, Gismondo s'empare de la Tour en litige. Voici donc La Penna, ancien comparse du parti Baglioni, devenu transfuge à leur drapeau et mûr pour assassiner ceux qu'il soutenait naguère.

Pourtant, une circonstance fortuite aurait pu amener une détente à défaut de solution. Sur l'incident de la Tour des Piccinini vient s'en greffer un autre du même genre, et menaçant de dégénérer en conflit immédiat. Il s'agit encore d'une Tour, ou lieu fortifié, appartenant cette fois au comte Francesco Bigazzini.

Il est bon de remarquer que ces donjons, constituant souvent de solides points d'appui, justifiaient les plus tenaces revendications. La Tour Bigazzini, située sur les frontières de Pérouse et d'Urbin, avait suscité de « *grands conflits d'appétit* » (Matarazzo) entre Guidobaldo Ier d'une part, et de l'autre, les Baglioni et Pérouse. Dans la dernière guerre des Pérousins contre Assise soutenue par le duc d'Urbin, Giovan-Paolo Baglioni s'était emparé de cette Tour. Il l'avait gardée pendant plusieurs mois, comme sûreté, procédé que Bigazzini, le propriétaire, avait trouvé regrettable. Quand restitution lui eut été faite, ce dernier s'empressa de céder, en sous-main, sa Tour au duc d'Urbin. Cet acte en faveur d'un ennemi de Pérouse, allié des Oddi et protecteur des factieux, n'était point pour convenir aux Baglioni. Que n'avaient-ils prétexté la nécessité de la

défense du territoire pour laisser une garnison dans le donjon qui leur échappait ? Leurs tentatives pour le faire restituer pacifiquement à Pérouse n'ayant pas abouti, ils s'en emparent par surprise, aidés par les gens de Casacastalda qui leur veulent du bien.

Le duc d'Urbin, mortifié, recourt aux moyens extrêmes. A la tête de ses troupes, il marche sur Pérouse, prenant pour premier objectif La Bastia, fief des Baglioni, que ces derniers mettent aussitôt en état de défense. L'activité n'est pas moins grande en ville. Mais, comme de juste, avant d'en découdre on parlemente. Les ambassades envoyées près des princes et des républiques du voisinage obtiennent des concours empressés pour arranger le différend. Les bons offices des délégués du Pape, de Florence et de Camerino sont appelés à un succès complet. Alexandre VI qui, peu auparavant, pacifiait les mêmes partis, adresse un bref aux Pérousin (8 juin 1498). Il annonce l'arrivée chez eux du cardinal Giovanni Borgia, l'arbitre choisi. Troilo Baglioni, alors Protonotaire apostolique, va à sa rencontre jusqu'à Narni. Un mois ne s'écoule pas sans que soient acceptées et ratifiées les clauses d'un traité de paix entre les Baglioni et Pérouse d'une part, et le duc d'Urbin de l'autre (6 juillet 1498).

Les Tours de Bigazzini et de Coccorano, causes initiales du conflit, seront démolies ; Girolamo della Penna est amnistié ; par contre, le duc d'Urbin s'engage à ne recevoir aucun banni pérousin sur son territoire ; il se gardera de toute hostilité envers Pérouse et les Baglioni.

Toute cette affaire met en lumière l'action de ceux-ci sur le gouvernement. Leurs intérêts sont assimilés officiellement à ceux de la Commune ; leurs noms ratifient les Actes Publics. C'est bien la souveraineté effective. Non seulement Guido et Rodolfo Baglioni paraissent en tête des Décemvirs qui signent le traité, mais leurs enfants signent immédiatement après les gouvernants en exercice, ou les intéressés^{083/1}. Pour la dernière fois, remarquons-le, se trouvent juxtaposées les signatures de ceux qu'une effroyable tuerie va bientôt séparer ; c'est ainsi que Girolamo della Penna a signé près de Gismondo Baglioni.

En principe, le traité clôture l'incident dit « des Tours » ; il sauve La Penna en calmant Gismondo. Mais les réalités ne correspondent pas à ce côté officiel des choses. Varano, plus envieux que jamais, réfléchit au moyen de nuire aux Baglioni ; La Penna, transfuge et criminel, ne peut se persuader qu'il se tire d'affaire à si bon compte. Il ne dort pas deux nuits de suite dans le même endroit et va se terrer, tantôt à Ponte de Pattolo, tantôt à Civitella Bonizzone, se faulant la nuit, inquiet, torturé par la terreur « *et non par le remords* ». A peine ose-t-il, à de rares intervalles, paraître dans Pérouse. Et s'il y rencontre Gismondo, il affecte à son égard une obséquiosité de mauvais aloi, se permettant même de le prendre amicalement par le bras. Gismondo le regarde avec un froid mépris. Il porte toujours sa barbe, ce qui ne rassure pas La Penna. Aussi le misérable s'entoure-t-il des plus minutieuses précautions ; « ... *tant était sûre la vengeance d'un Baglioni.* » (Bonazzi.)

L'historien se trompe dans le cas présent. Si irrégulier qu'il dût être, le châtement de La Penna aurait prévenu des crimes atroces en faisant réfléchir Varano. Les obligations que le Seigneur de Camerino doit à ses parents Baglioni se sont transformées en insupportables griefs. En lui rendant son fils, fait prisonnier dans la campagne de 1495, les princes de Pérouse ont encore ajouté aux marques de leur bienveillance. C'est dominer de trop haut celui qu'exaspèrent leurs succès et qui vient encore de constater son impuissance. Il a tout pouvoir, désormais, sur l'esprit terrifié de La Penna son neveu, et puisque les Baglioni n'interviennent pas aux dépens de ce misérable, Varano saura l'utiliser.

Sur ces entrefaites, César Borgia, maître des Romagnes, tournait ses vues du côté de Camerino. Varano se sent perdu. Les Baglioni vont-ils être si aisément débarrassés de leur plus lâche adversaire ? Astorre Baglioni exerce justement un commandement dans l'armée pontificale. Or, loin de faciliter l'entreprise, ce dernier s'y oppose de toutes ses forces, refusant même de marcher contre Camerino, « *bien*

^{083/1} Extraits du Traité du 6 juillet 1498, conservé aux Archives communales de Pérouse (*Contratti. C.C. 63*) : « Nous sommes heureux que la Magnif. Commune et l'État de Pérouse et les Magnif. Baglioni assurent la sécurité de Girolamo della Penna ainsi. que celle de ses frères, neveux et parents, etc. De même S. E. le duc d'Urbin prend l'engagement formel de n'offenser ni de ne faire offenser la Magnif. Cité et l'État de Pérouse et les Magnif. Baglioni ; il n'admettra sous sa protection ou juridiction aucun rebelle pérousin et ne prêter son concours ouvert ou occulte contre le présent État, les Magnif. Baglioni, leurs terres et châteaux, etc. »
Le texte du Traité a été publié in extenso dans le *Bollelino della Reg. Deput. di Storia Patria per l'Umbria* (vol. V. fasc. III, n° 14) par le comte V. Ansidei. Les signatures, ainsi conçues, suivent l'énoncé des articles : « Moi, le Duc d'Urbin, j'approuve ce qui est stipulé ci-dessus et je promets d'observer les conditions relatives aux bannis. L'article concernant Bernardino (Ranieri) comprend aussi ses frères et neveux de ma propre main. — Moi, Guido Boglione, je promets ce qui est stipulé ci-dessus et en toute loyauté j'ai signé de ma propre main. — Moi, Rodolfo Baglione, j'approuve ce qui est indiqué ci-dessus... etc. (id.). — Moi, Baglione de Monte Vibiano, Docteur en l'un et l'autre Droit, etc... (id.). — Moi, Peritheo de Montesperello, Docteur ès Lois... etc. (id.). — Moi, Pietro-Paolo della Cornia, etc... (id.). — Moi, Cherubino degli Ermanni... (id.). — Moi, Rodolpho Signorelli... (id.). — Moi, Hieronimo (Girolamo della Penna)... (id.). — Moi, Diomede (della Penna)... (id.). — Moi Bernardino des Ranieri... (id.). — Moi, Astorre Baglione (id.). — Moi, Giovan-Paolo Baglione... (id.). — Moi, Gismondo Baglione... (id.). — Moi, Marcantonio Baglione... (id.). »

Afin d'éviter des confusions, certains noms sont orthographiés ici sous leur forme normale. Le papier de ce Traité a subi diverses détériorations, ce qui a fait disparaître une partie du texte facile à reconstituer. Les noms de Gentile Baglioni, alors Protonotaire apostolique ; d'Adriano, fils de Guido ; de Troilo, alors Archiprêtre de la Cathédrale de Pérouse, et de Simonetto, tous les deux fils de Rodolfo ; de Carlo et de Grifonetto, ses neveux, se trouvaient également mentionnés sur ce document.

que le Seigneur du lieu le considérât en ennemi, bien plus qu'en neveu qu'il était». (Matarazzo.) Les difficultés soulevées par l'attitude d'Astorre donnent à Varano, revenu de sa première stupeur, le temps de se mettre en garde. Bien mieux, l'agression en perspective est ajournée.

Cela dépasse toute mesure et Varano, devant jusqu'à son État aux Baglioni, compte leur faire payer d'un seul coup de si audacieux bienfaits. Il devient la cheville ouvrière de la plus odieuse machination.

Sous l'impression du traité de 1498, Pérouse, délivrée de la guerre imminente, ressent avec plus d'acuité les difficultés intestines. L'exercice du pouvoir y est entravé par de nombreux tiraillements, et ces menées, occultes ou non, entraînent par contrecoup des répressions rigoureuses visant surtout les ennemis des Baglioni. Conséquence aussi naturelle qu'abusives, car les moins recommandables de leurs partisans n'ont plus aucun souci des sanctions judiciaires. Les auteurs qui relèvent à ce sujet les doléances de Matarazzo, traitent avec une curieuse discrétion les dires du même chroniqueur dès qu'ils spécifient que « *si quelque homme de bien venait à Pérouse, il était honoré par la Magnifique Maison Baglioni* ». Que Matarazzo déplore le désordre endémique, parfait; mais s'il ajoute que « *Pérouse n'était pas sûre en l'absence* » de tel ou tel des Baglioni, c'est bien différent.

*
* *

Dans la Cité, le pouvoir papal est annihilé. Vainement le Légat ose-t-il se présenter avec une escorte de 80 cavaliers et de 50 arbalétriers au milieu de tant de gens armés : aucune illusion ne lui est permise. Il ne peut pas davantage compter sur l'appui d'un chef de police (Bargello), car les choses tournent immédiatement au tragique. L'auxiliaire, assailli et grièvement blessé, n'a que le temps de se blottir dans une boutique. Si quelques braves citoyens tentent de s'interposer, ce n'est point sans dissuader le malheureux agent de se mêler d'enquêtes et, en général, des affaires de la Commune.

Observations superflues, car le blessé succombe peu après. Fortement impressionné par le sort de son Bargello, le Légat s'empresse de regagner la Cour Pontificale, conscient de l'inanité de son autorité, non moins que des dangers auxquels elle l'expose. « *On peut imaginer les vives protestations qui furent adressées de Rome et les explications des Baglioni pour s'excuser.* » (Bonazzi.) Demandes et promesses de sanctions s'échangent sans que le coupable, un certain Mancino appartenant au parti des Baglioni, puisse autrement s'inquiéter (bien qu'ayant agi de sa propre initiative). En effet, l'affaire s'éternisa et tout fut dit. De pareilles impunités donnaient une idée de l'influence dont disposaient les Seigneurs ; mais elles entraînaient de déplorables conséquences.

On peut, certes, reprocher aux Baglioni de n'avoir pas su refréner leurs passions, bien que les contemporains eussent été ébahis d'une si anormale exception. Guido négligea les avertissements de celle qu'une piété surhumaine vouait à la touchante sollicitude des Pérousins. Mais si la Sœur Colombe ne fut point suffisamment écoutée des Baglioni, ces derniers ne lui étaient pas moins sincèrement attachés. C'est à cette époque qu'ils déclinent les avances de Lucrece Borgia, alors duchesse de Bisceglie, tendant à éloigner la Sœur de Pérouse, pour l'attirer à Montefalcone sous prétexte d'un entretien avec elle. En réalité, Lucrece prétendait s'en saisir et dans ce but avait usé, mais sans succès, des plus hautes influences.

Sans s'occuper de machinations de ce genre, la Sœur Colombe multipliait ses avis et ses exhortations. Elle chargea des hommes d'une considération éprouvée de transmettre à Guido Baglioni le récit d'une de ses visions. « Un noble corps humain » lui était apparu, atrocement lacéré et coupé en trois tronçons. La Sœur complétait cette description par des conseils de paix. « *Je vous exhorte à la crainte de Dieu ! vous en viendrez à vous tuer les uns les autres,* » faisait-elle dire à Guido. « *Le superbe Seigneur ne sut pas comprendre ce sévère avertissement; il y chercha des interprétations imaginaires. Tout lui prospérait : cinq fils dans la force de l'âge, bien faits, vigoureux, intelligents, déjà connus par de grandes actions, lui faisaient une magnifique couronne ; et la paix dans la domination lui paraissait assurée au point d'écarter de son esprit toute ombre d'inquiétude* » (de Grimouard).

Guido avait, évidemment, le tort de comparer les agitations de Pérouse à celles qui secouaient les États voisins. Il mettait les désordres de sa famille en regard des exemples affichés ailleurs, un peu partout. C'était se rassurer à trop bon compte. En bien des cas cependant, sa responsabilité doit être, sinon dédagée, du moins atténuée dans de fortes proportions. Lui-même, en effet, dont « *tout dépendait* », avait beau être « *sage et prudent* », il ne pouvait étouffer absolument les intrigues locales. (Matarazzo)

Chaque famille marquante disposait de quelques troupes lui permettant de braver, peu ou prou, les décrets et les lois. Guido s'efforçait-il de réprimer leurs agissements, aussitôt les turbulents se coalisaient contre lui. Malgré les divisions qui rongeaient les familles, il fallait compter avec une opposition irréductible dès que la licence individuelle était en jeu. Guido constatait des symptômes de défection chez ses propres parents. Cela ne simplifiait pas ses préoccupations. Certes, la plus grande partie de la noblesse le soutenait, faisant en cela cause commune avec la majorité des citoyens ; mais, gouverner C'est mécontenter, dit-on, et Guido comptait avec les dangereux facteurs que sont l'intrigue, l'envie et l'opposition.

Grâce à lui, Pérouse avait surmonté de longues périodes d'agitations, résisté au pillage, chassé les envahisseurs, écrasé la rébellion. Si de tels résultats avaient grevé son budget, c'était vraiment une conséquence inéluctable. Les Baglioni paraient au plus pressé en soumettant toute la jeunesse aux exercices militaires ; ils tenaient, jusqu'à un certain point, le pays en état de siège. Mais les assiégeants n'étaient pas un mythe. L'ennemi rôdait sans cesse autour de Pérouse ; personne ne le contestait, même les gens paisibles

que navrait cette fiévreuse activité, en raison de ses conséquences désastreuses pour leurs bourses. Pouvaient-ils sérieusement reprocher à leurs princes un état de choses général, les rendre responsables des pestes, alors si fréquentes, ou des intempéries des saisons et de la cherté des grains qui en est le corollaire ?

Les Baglioni auraient pu se montrer plus rigoureux à l'égard de Girolamo della Penna par exemple, quand, en mai 1500, le légat d'Alexandre VI tenta un coup de vigueur à Pérouse, en destituant les Décemvirs de la guerre. La disparition momentanée de ces magistrats, ne portant nul ombrage à la prépondérance des Baglioni, laissait ces derniers assez indifférents ; seulement La Penna et Carlo Baglioni, son proche parent, protestèrent. Eux et leurs clients se prétendirent lésés par cette mesure exclusive à leur préjudice. Ils fomentèrent une sourde opposition. La Penna se fit particulièrement agressif dans cette campagne de dénigrement contre les Baglioni ; ce qui, de sa part, était fort maladroit. Ainsi, voilà un factieux qui, de l'aveu même des adversaires des Baglioni, se multiplie pour agiter le borgo Saint-Ange qu'il sait assez mal disposé pour les Seigneurs de la ville ; il le corrompt « *par ses ruses et son argent* », et les Baglioni le laissent agir. Ces Seigneurs font élire pour tenter quelque arrangement une commission de *Ricordatori* dont Guido lui-même fait partie, avec La Penna. Si les Baglioni savent (au dire de Bonazzi) user de mansuétude suivant les circonstances, l'événement prouvera qu'ils ont été cette fois mal inspirés.

*
* *

Semblables à l'embellie qui précède le déchaînement de la tempête, de splendides fêtes émerveilleront Pérouse, habituée cependant à de tels spectacles en rapport avec ses rêves de « *pompes et de vanités* ». Grâce à l'amicale intervention du Roi de Naples, Astorre Baglioni vient d'être agréé dans l'une des plus grandes Maisons de la Péninsule ; il réalise ses plus ambitieuses visées en épousant Lavinia Colonna, fille de Giovanni et de Ginstina Orsini. Colonna et Orsini appartiennent de trop près à l'Histoire pour qu'il soit nécessaire d'en relever les illustrations.

Rien de plus naturel que Guido Baglioni voulût, dans cette circonstance, témoigner hautement sa joie et son affection pour un fils qui en était parfaitement digne. Astorre avait alors vingt-quatre ans. Son frère aîné, Gentile, en embrassant l'état ecclésiastique, avait laissé au jeune marié la charge présomptive de Chef de sa Maison. Leur père en jugeait ainsi et agissait en conséquence.

Astorre jouissait parmi les Pérousins d'une popularité spéciale, due non seulement aux talents militaires dont il avait fait preuve, mais à son caractère. Ses qualités désarment l'hostilité des écrivains les plus acerbes ; Bonazzi s'incline devant cette figure chevaleresque de gentilhomme « *né pour les hauts faits, beau d'une gloire sans tache, le premier des Baglioni qui mérita autant d'admiration que de sympathie* ».

L'enthousiasme des citoyens n'a pas besoin de stimulant à son égard ; chacun s'évertue aux démonstrations d'allégresse et de loyalisme. L'entrée solennelle d'Astorre et de sa jeune femme est annoncée pour les derniers jours de juin (1500).

Suivant l'usage, chaque « Porte » de la Cité constitue en « *Compagnie* » l'élite de la jeunesse des deux sexes qui la représentera. C'est à qui se distinguera dans la mise en scène, qu'on veut extraordinaire. Les façades des maisons sont remises à neuf ; les divers quartiers ne rivalisent plus que dans la préparation du « *Triomphe* » et du banquet offerts par chacun d'eux. C'est une fête nationale.

« Dans cette circonstance, il semble que Pérouse se transformait en un véritable jardin enchanté ; velours, brocarts et tapisseries étaient suspendus aux fenêtres, et le chatoiement de leurs couleurs variées s'harmonisait avec les longues guirlandes de lierre, avec les plantes, les arbustes et les fleurs dont les rues étaient ornées à profusion. D'énormes arcs de triomphe embellissaient chacune des Portes de la ville... etc. » (M. Symonds. L. Duff-Gordon)

Les Pérousins avaient conservé le souvenir des fêtes splendides offertes à l'occasion des mariages de Guido et de Rodolfo Baglioni (1456) ; celles qui avaient signalé l'entrée de Ringarda Varano, mariée à Oddo leur neveu (1471), s'étaient déroulées avec une magnificence extraordinaire ; chacun s'était également mis en grands frais pour Ippolita Conti, la jeune femme de Giovan-Paolo (1491) ; les citoyens voulaient faire plus encore.

Néanmoins, l'ensemble du quartier Saint-Ange, obéissant aux suggestions de Girolamo della Penna et de la famille della Staffa, alliée des Oddi, boude et se cantonne dans une sourde hostilité. Il est vrai que Bonazzi et Symonds, ordinairement d'accord pour critiquer les Baglioni, s'entendent moins bien sur cette particularité. Bonazzi a spécifié que La Penna, l'exécuteur des hautes œuvres de Varano, n'a dépravé le quartier Saint-Ange, simplement douteux, qu'à force d'argent et de menées captieuses.

Par contre, M. Symonds pourrait, sans surprendre personne, remarquer l'opposition d'une fraction des citoyens à l'égard des Baglioni, et même la grossir suivant les nécessités de sa démonstration. Aucun gouvernement ne compte sur l'unanimité des suffrages. Mais que les sicaires de Varano ou des Oddi, que les factieux subornés par La Penna, soient transformés en « *hommes tristes et silencieux parce qu'ils ont horreur de ces tyrans (Baglioni) et ne veulent en rien participer à leur bonheur* » (Symonds), voilà qui force un peu la note. La Penna et son parent Carlo Baglioni, entraîné par lui, se rendaient fort bien compte du mauvais effet produit sur l'ensemble de la population par leur conduite privée et leurs machinations. Le fait ressort des chroniques, et dispense de tout apitoiement à l'égard d'individus peu recommandables.

Simonetto Baglioni, heureux de témoigner à son cousin germain ses sentiments d'affection, se multipliait dans les préparatifs du festival. Il faisait transporter des légumes de toute sorte pour décorer la porte Saint-Pierre, les balcons, les murs et jusqu'aux dalles des rues, dont on ne voyait plus trace. Il fournissait aux indigents le moyen de participer aux réjouissances, permettant ainsi à toutes les bonnes volontés de se mettre en œuvre. Contester, après cela, l'entente cordiale existant entre les Baglioni, serait faire preuve d'un indéniable parti pris. Simonetto a, de plus, fait élever à ses frais le bel arc de triomphe près de Saint-Dominique, ainsi qu'un monument plus durable : la fontaine du *Giglio* de Sainte-Croix, alimentée par le puits de Saint-Ercole. C'était une habitude chez les Baglioni de s'intéresser directement aux travaux d'utilité publique. Astorre faisait naguère paver la place de Deruta où il projetait d'établir, également sur sa cassette, une fontaine publique entraînant la construction d'un aqueduc, d'un mont à l'autre.

Matarazzo, empoigné par ses descriptions des fêtes de Pérouse, admire surtout le grand arc de triomphe en bois, bâti sur la Place, et qui revenait à plus de 1.500 florins. Ses panneaux peints représentaient les victoires d'Astorre, célébrées en des vers élogieux disposés un peu partout sur le monument. Ces essais poétiques, émanant du chroniqueur lui-même, le disposent à une indulgence compréhensible.

Dès qu'on a signalé l'escorte des jeunes époux, la population entière de la ville et les habitants des châteaux environnants marchent à sa rencontre. Pas un seigneur du voisinage qui ne tienne à figurer dans cette multitude où les Collèges et les Confréries se massent au complet. Le plus chétif citoyen a endossé ses plus beaux habits, afin de ne pas trop contraster avec la soie et le velours des riches bourgeois ; avec le brocart, les tissus d'argent et d'or de la noblesse. Les ambassadeurs, venus de tous côtés, forment un superbe groupe posté sur le passage du cortège. Ils feront hommage de riches orfèvreries et de tissus les plus recherchés. Ce sont là procédés honorables pour qui en use non moins que pour qui en profite. Astorre peut accepter avec émotion ce trésor « *aussi intègre que de bon aloi* ». (Matarazzo)

Le jeune Baglioni paraît enfin. Vêtu d'un costume entièrement tissé d'or, il porte au cou un splendide collier d'or massif, offert par la République de Venise. Près de lui, Lavinia Colonna n'est pas moins éblouissante dans l'or de ses vêtements aux manches de soie constellées de perles. D'autres perles, en torsades, s'enroulent sur sa tête. Au milieu de ce faste royal, les jeunes époux s'avancent à cheval par la porte du Borgo Saint-Antoine, ayant à leurs côtés princes, seigneurs et ambassadeurs pour leur faire une cour resplendissante. Le vieux Guido a rejoint son fils et sa jeune belle-fille. On remarque la noblesse de son attitude sous l'ample robe au scintillement de perles et de diaprures d'or. A mesure que s'avance le cortège, les quartiers de la ville l'acclament au passage.

C'est à grand-peine que les hérauts maintiennent cette multitude, excitée par les fanfares joyeuses dominant le cliquetis des armes et l'ébrouement des chevaux. Le jeune couple parvient au palais de Grifonetto Baglioni (l'ancienne résidence de Braccio), réservé au nouveau ménage comme le plus somptueux de la ville. Le palais d'Astorre n'était pas encore terminé. Après les diverses réceptions, les invités vont au banquet, dont les tables sont dressées sur la Place, entre le palais de Grifonetto et l'église Sainte-Marie-des-Servites. Chacun en admire l'ordonnance. Les chants et les danses alternent pendant que se succèdent les nombreux services.

Ébloui par tant de magnificences, Matarazzo voudrait n'en rien omettre. Il ne néglige pas la description du lit nuptial, dont l'ornementation, aux arabesques de soie et d'or, les tentures ruisselantes de perles avaient particulièrement retenu son attention. Rien d'aussi beau ne peut s'imaginer, écrit-il, et jamais Pérouse ne vit pareil déploiement de richesses ! Tentures et tapisseries recouvraient les façades des maisons de la Grand'Place au point de les masquer aussi complètement que l'était le sol sous les draperies et les feuillages. Et la population, charmée, jouissait du succès de son œuvre avec une allégresse et un emballement qui n'étaient certes pas de commande.

Mais, dans la nuit qui suivit le festival (**28 au 29 juin 1500**), une terrible tempête se déclencha sur la ville, brisant, saccageant, entassant en désordre, sur le sol détrempé, une grande partie des décorations. Les esprits s'impressionnèrent devant un si fâcheux contretemps. Les moins superstitieux en auguraient fort mal. « *La jeune épouse romaine devait vraiment tressaillir d'épouvante, chaque fois que parvenaient à son oreille, dans les instants de répit laissés par la tourmente, les rugissements sinistres des lions des Baglioni !* » (M. Symonds)

Les Seigneurs de Pérouse tenaient, en effet, dans les servitudes de leurs palais, les lions offerts à Giovan-Paolo et à Astorre par la République de Florence, en témoignage de gratitude pour les services rendus aux armées. Grifonetto Baglioni en possédait également. C'était un des grands luxes de l'époque.

Cependant, l'entrain des citoyens prit bien vite le dessus; chacun s'ingénia à réparer les dégâts et, dès le jour suivant (**lundi 29 juin 1500**), tentures et tapis, sommairement ajustés, retrouvaient leur place. Alors la compagnie du quartier du Soleil, « *toute habillée de velours et de soie, avec soubreveste de soie blanche* », vient faire au jeune couple son invitation officielle ; un vaste enclos tapissé de légumes et de draperies a été, par ses soins, construit sur la Place et entouré de barrières. Astorre et Lavinia vont prendre place au déjeuner de gala qui leur est offert et où se retrouvent les membres de leur famille, les ambassadeurs, les seigneurs et les dames venus des alentours. On n'a pas oublié de convier les savants et les doctes personnages dont s'enorgueillit Pérouse ; encore moins les dames réputées pour leur beauté, plus aptes à donner du lustre aux réunions de ce genre ; le chroniqueur compte une trentaine de ces invitées comme réalisant le type parfait de la femme. Avec de pareils éléments, les danses ne chôment pas après le banquet.

Vient ensuite la collation, qui clôture somptueusement la fête ; Rodolfo Baglioni, bien que fort souffrant, s'y fait porter afin de jouir du coup d'œil. Finalement, tous les convives escortent Astorre et Lavinia jusqu'à leur palais où, de nouveau, les tables s'alignent pour un dîner qui ne le cède point aux repas précédents.

Heureux les gens qui pourront se reposer le lendemain ! Le jeune ménage n'a pas de ces libertés ; il lui faut répondre à l'invitation du quartier Sainte-Suzanne (**30 juin 1500**) et affronter le même cérémonial. Les invités, suivant l'usage, emportent une partie des gâteaux et des sucreries dans de petits sacs ou bourses, fixées à la ceinture des hommes.

Le mercredi et le jeudi (**1^{er} et 2 juillet**) sont consacrés aux joutes et aux tournois ; cette fois, les ébats semblent tourner assez mal, grâce à Girolamo della Penna. Plein d'assurance depuis qu'il se sent moins surveillé, ce dernier se mêle effrontément aux réjouissances qu'il s'est tant évertué à entraver. Les Baglioni ayant toléré sa présence dans l'une des joutes, aussitôt surgissent les contestations : La Penna et Grifonetto Baglioni, débauché par lui, discutent avec Lodovico de Marsciano et le seigneur Bartolomeo juge-arbitre des passes d'armes, quand intervient Simonetto Baglioni. Ce dernier estime correcte la sentence de l'arbitre et déclare qu'elle sera maintenue, à moins qu'on ne veuille avoir affaire à lui-même.

En ne prenant pas prétexte de cette discussion pour s'assurer de La Penna, les Baglioni firent preuve d'une longanimité plus méritoire que judicieuse.

Enfin, les deux quartiers d'Ivoire et de Saint-Pierre, concertés ensemble, offrent un festival particulièrement réussi (**3 juillet**). « *Les Baglioni habitaient le quartier (Saint-Pierre) et y jouissaient d'une popularité toute spéciale.* » (Matarazzo) Simonetto Baglioni profite de la circonstance pour parcourir la ville, dans un char triomphal, en jetant dragées et sucreries « *avec autant de majesté que de largesse* » (Matarazzo) De toutes parts en Italie, on s'entretenait de cette série de fêtes « *d'un luxe presque fabuleux* » ; Pérouse venait de dépenser au moins 60.000 florins et le quartier Sainte-Suzanne s'enorgueillissait d'avoir remporté la palme par ses prodigieuses décorations.

C'est dire combien les envieux des Baglioni s'exaspéraient dans leur impuissance haineuse ; rien n'avait pu atténuer l'enthousiasme populaire. Le succès des réjouissances éclatant sur toute la ligne obligeait donc l'ennemi à varier ses moyens d'action ; alors fut répandue la nouvelle du décès de Costanza Varano, femme de Guido Baglioni, et propre mère d'Astorre par conséquent. Fort âgée, elle habitait Spello, circonstance qui ne permettait pas de vérifier immédiatement le bien-fondé de l'insinuation. On ne s'arrête pas en si beau chemin, et les mauvaises langues (male lingue) « *s'efforçant de salir la Maison Baglioni* » aggravent cette rumeur par une autre : Marcantonio Baglioni aurait succombé dans le Napolitain, ou, pour le moins, serait tombé aux mains des Colonna. Ce frère d'Astorre n'avait pu prendre sa part des fêtes en raison de son état de santé qui le retenait à une saison de bains près de Naples ; Guido l'aimait particulièrement, sachant combien de sympathies étaient acquises à l'avant-dernier de ses fils. Ainsi, les fauteurs de mauvais bruits savaient choisir leurs sujets ; ils échouèrent cependant dans leurs malveillantes intentions : Guido et les siens furent rassurés avant que les deuils de commande aient pu assombrir les dernières phases du festival.

Enchantés de tout ce qu'ils ont vu, les invités étrangers viennent de quitter Pérouse (**3 juill. 1500**), où les réjouissances se prolongent pendant plusieurs jours encore ; déjà, de lâches ennemis préparent à la fête un lendemain de leur façon. Matarazzo parle de pronostics effrayants divulgués par les astrologues : *la Mort des Grands ! « Morte di Magnati ! »* prédite dès la fin du siècle précédent, comme devant stupéfier Pérouse...

C'est pourquoi les gens au courant avaient été si impressionnés par la tempête déchaînée sur la cité en pleine allégresse : l'apparition simultanée de deux comètes sembla justifier encore les sinistres appréhensions. Quoi qu'il soit de ces signes avant-coureurs, un fait s'impose : « *le moment de la Fortune adverse est venu pour la Magnifique Maison.* » (Matarazzo)

*
* *

Giulio Cesare Varano, seigneur de Camerino, celui-là même qui doit aux Baglioni son État et son fils, travaille à l'anéantissement de ses bienfaiteurs ; sa haineuse jalousie de médiocre ne pardonne ni les bienfaits, ni surtout la puissance de ses voisins, en même temps ses alliés, car Guido Baglioni avait épousé sa proche parente (certains disent : sa cousine germaine). Les dispositions prises de longue date par ce misérable révèlent une perfidie extraordinaire, même pour l'époque ; elles mèneront les Seigneurs de Pérouse à deux doigts de leur perte. Varano projette le massacre des Baglioni qu'il ne compte certes pas attaquer en face, mais qu'il espère faire assassiner par des sicaires compétents : son forfait aux dépens du comte Piccinino, si lestement exécuté par les bravi de La Penna, lui a donné la vraie méthode.

Subordonner des chenapans, payer des coupe-jarrets, pendant que le meneur principal se tient à l'écart, c'est l'enfance de l'art : la difficulté consiste à opérer sur les Baglioni, qui sont gens à ne point se laisser prendre au dépourvu. Mais il y a la trahison ! Varano s'y cramponne d'autant mieux qu'elle est de son goût.

*
* *

Carlo Baglioni, fils de Ringarda Varano, est son petit-fils (ou son neveu) : âgé de 27 ans, tête chaude, viveur et brutal, c'est un triste sire. On l'a surnommé « *Barciglia* », peut-être en raison de sa démarche, ou

de son cou trop long^{090/1}. Malgré sa force et son indéniable courage, Carlo ne jouit d'aucune considération, même parmi les soldats ; ses folies l'ont aux trois quarts ruiné, particularité faite pour séduire Varano. Ce dernier pèsera sur lui, par le transfuge Girolamo della Penna son beau-frère^{090/2}. Les deux jeunes gens sont compagnons de plaisir, voire de débauches; jusqu'alors toutefois, Barciglia, moins dévoyé, s'est efforcé d'atténuer la rage de Girolamo contre ses anciens chefs. Mais il sera facile d'intervertir les rôles avec Carlo devenu besogneux, atteint ainsi dans ses goûts et son ambition. Comment une semblable nature resterait-elle insensible à l'attrait de la fortune et du pouvoir ? Carlo, véhémentement chapitré, cède « *pour complaire au Seigneur de Camerino* ». (Matarazzo) Ce dernier l'a prévu, sans s'illusionner, du reste, sur l'importance du personnage : Carlo est un bras, non une tête; or il faudrait, dans Pérouse même, une personnalité assez influente pour assumer une sorte de direction fictive du mouvement et rassembler quelques partisans au milieu du désarroi. Il importe d'opposer Baglioni à Baglioni.

Alors, Varano et La Penna jettent leur dévolu sur le jeune Grifonetto, l'unique petit-fils de Braccio Baglioni dont la renommée est encore très présente aux citoyens ; à tout prix, cet appoint devra être obtenu. Grifonetto, alors âgé de vingt-trois ans, s'était montré avec honneur aux armées ; signalé dans la répression des Oddi, il faisait preuve également de qualités militaires près du duc d'Urbin, sous les étendards de Naples ou de Venise : courage dans l'action, générosité dans la victoire. Sa mère, la belle et touchante Atalanta Baglioni, ne s'était donc pas dévouée en vain, quand, veuve dès les premières années de son mariage (avec Grifone Baglioni tué dans un guet-apens), elle consacrait sa jeunesse au fils qui résumait toutes ses affections ; à ce petit Frederico, dont le nom fut tout de suite changé en Grifone après la mort de son père. De fait, « *Grifonetto* » deviendra le surnom habituel de l'enfant, puis du jeune homme, dont la fougue n'a pas été sans inspirer quelques inquiétudes.

Rien de grave cependant : ces espiègleries, d'un goût contestable, résultaient surtout de la camaraderie de l'adolescent avec Girolamo della Penna et Carlo Baglioni. Farces aux dépens de quelques « *jeunes gens* » de la Porte Saint-Ange; irruption de vive force dans le cellier des religieux du même quartier : ce sont là peccadilles en comparaison du bouleversement qu'infligèrent, après boire, ces jeunes étourdis à la maison d'un malheureux citoyen qui, dit-on, n'y put survivre.

Villani rapporte ces incidents, mais reconnaît, tout le premier, que les jeunes Baglioni, adulés et excités par une bande de garnements faméliques, n'étaient point d'âge à comprendre combien ces *joyusetés* manquaient de discrétion.

Les interruptions infligées par ces effrontés aux prédicateurs de Carême ne scandalisent pas moins la Chronique : en pleine église Saint-Augustin, où la foule se presse pour écouter le sermon, ils ne trouvent rien de mieux que de saisir la toque de tel ou tel d'entre eux pour la jeter au milieu des femmes réunies de l'autre côté de l'église. Naturellement, le propriétaire court à la recherche de son bien, non sans causer le plus d'émoi possible ; et si l'orateur intervient du haut de la chaire, quelques pommes sont aussitôt lancées dans sa direction.

Ces inepties, d'après le même Villani, auraient été « *plutôt le fait des autres jeunes gens* » que des Baglioni ; mais ces derniers, en raison de leur situation, portaient les responsabilités que Fabretti atténue sensiblement en ce qui concerne Grifonetto. C'était, dit-il, un jeune étourdi, ne s'entêtant jamais à mal faire. Enfin, jeunesse se passe et même rapidement pour lui, car sa mère l'a marié avant ses dix-huit ans ; son nom, sa fortune, son physique séduisant, faisaient du fils d'Atalanta un parti exceptionnel ; on lui trouva l'héritière rêvée dans Zenobia Sforza, fils de Guido, comte de Santa-Fiore et de Francesca Farnèse. Ce Guido Sforza était le propre frère d'Anastasia, naguère mariée à Braccio Baglioni, grand-père de Grifonetto. Telle se présentait la fiancée, aussi belle que sage, dont le charme et la fortune correspondaient aux avantages de celui que Matarazzo compare à Ganymède. Ému devant ces jeunes époux si parfaitement assortis, le chroniqueur les tient pour « *deux anges du Paradis* » ; Grifonetto et Zenobia trouvaient dans le palais Baglioni un cadre approprié à leur situation. Le luxe y dépassait tout ce qui s'était vu jusque-là dans Pérouse ; c'était une perpétuelle affluence de gentilshommes, de prélats, de capitaines et de dames qu'entourait la foule des familiers, des serviteurs et des bouffons. Les écuries, remplies de chevaux de prix, et le reste à l'avenant, constituaient un ensemble fait pour séduire les contemporains, y compris les chroniqueurs intarissables à ce sujet ; en pénétrant chez les Baglioni, chez Grifonetto surtout, on avait l'impression d'une Cour royale, « *tanto era loro pompa...* » (Matarazzo)

*
* *

Conçoit-on combien Grifonetto réalisait, pour Varano, le type du principal figurant dans le complot en gestation ? On persuadera à ce jeune seigneur qu'il ne tient qu'à lui d'être le premier des Baglioni, c'est-à-dire le Prince de Pérouse, quitte à abandonner quelques parcelles du pouvoir à l'ami Carlo Baglioni. L'insinuation s'explique de reste ; elle est plus malaisée à faire accepter Grifonetto, en dépit de ses fredaines

^{090/1} Silhouette de coq, au dire de certains auteurs, justifiant ainsi le surnom de Bargiglione, espèce de coq (Bonazzi), devenu par corruption « Barciglia ». D'autre supposent que Carlo ayant adopté dans ses armes un coq ou quelque autre animal chimérique (portant barbes de coq), aurait ainsi mérité son surnom. A ce propos, Matarazzo parle d'un « Porciglione », animal aquatique ; une autre opinion, enfin, considère le surnom « Barciglia » comme signifiant « Le Louche ».

^{090/2} Lors de l'incident de la Tour des Piccinini (1498), Varano avait fait épouser ses deux petites-filles (ou nièces), sœurs de Carlo, à Girolamo della Penna et à Girolamo della Staffa, afin d'entraîner ces deux recrues dans ses projets.

de jeunesse, n'est pas mûr pour les machinations de ce genre. Il entretient par ailleurs d'excellents rapports avec Guido Baglioni, le chef de sa Maison, qui venait en personne le féliciter lors de la naissance de son fils aîné, Braccio. C'est dire l'inutilité des ouvertures faites à Grifonetto par un bâtard des Baglioni, nommé Filippo, récemment inféodé aux menées de Varano, grâce au prosélytisme de Carlo Baglioni.

Ce Filippo n'en assumera pas moins un rôle important dans l'odieuse entreprise. On le dit fils de Braccio, propre grand-père de Grifonetto, sans que le fait soit démontré, car un autre Braccio Baglioni, contemporain du premier, peut être tout aussi justement gratifié de cette paternité regrettable. Homme d'une quarantaine d'années, Filippo s'est acquis, par son expérience militaire et sa camaraderie déférente envers un adolescent comme Grifonetto, une pernicieuse influence.

Cela explique que Varano et La Penna aient tenu à le gagner ; la qualité de gentilhomme lui sera régulièrement concédée, ainsi qu'une part dans le futur gouvernement : la seigneurie du quartier du Soleil. Il n'en fallait pas tant ! La mission de Filippo n'en échoue pas moins et le temps presse jamais une aussi bonne occasion d'en finir avec les Baglioni ne se présentera, après cette réunion de la plupart d'entre eux pour les fêtes en l'honneur d'Astorre et de sa jeune femme.

Les coupe-jarrets de provenances diverses sont donc retenus, pendant que La Penna cuisine le quartier Saint-Ange, laissant à Carlo Baglioni le soin de recruter quelques bannis de San Severino. Remarquons que les conjurés jugent impraticable de soulever la population contre ses Princes.

Ces derniers, malgré la dangereuse quiétude due à leurs succès sur les Oddi et sur les coalitions du voisinage, ont une vague notion des menées dirigées contre eux, mais sont loin d'en soupçonner la portée ; en aucun cas ils ne supposeraient que tel ou tel des membres de leur propre famille ait pu se laisser entraîner dans un complot, où figureraient certains gentilshommes comblés de leurs bienfaits !

C'est pourquoi, en dépit de quelques fuites compromettantes pour les pourparlers de Varano et de ses complices, les Baglioni ne prêtèrent qu'une oreille distraite aux données qui déjouaient les minutieuses précautions de leurs ennemis. Ils eurent aussi le tort de négliger de plus sérieux avertissements.

La Sœur Colombe de Rieti venait de se signaler encore par une prophétie saisissante, lorsque Astorre Baglioni, peu avant les fêtes de son mariage, lui avait envoyé un officier de sa maison pour solliciter ses prières. La Sœur ne pouvait qu'estimer le fils de Guido, réputé pour la correction de sa conduite, sa bravoure et sa piété sincère ; ce que la Dominicaine lui fit transmettre par l'officier n'est donc en rien l'expression de reproches personnels. « *Rapportez au seigneur Astorre, avait-elle spécifié, ce que je vais vous dire... J'ai vu trois tentes sur une montagne et dans chacune d'elles un homme qui pendait crucifié ; puis, toutes les trois furent dévorées par les flammes. Une voix en même temps s'élevait disant : ceci est pour le seigneur Astorre !* » La révélation décrite en présence du confesseur de la religieuse émut autant celui-ci que l'officier, et le prêtre voulant en atténuer l'effet s'efforçait de l'interpréter le mieux possible ; mais la Sœur Colombe reprit sans commentaires : « *Répétez ce que j'ai dit* », ce qui fut fait dans l'église de Saint-Sylvestre. (de Grimouard) La concordance de cette vision avec l'une des précédentes, rapportée à Guido lui-même, et dans laquelle était apparu un noble corps divisé en trois tronçons sanglants, présageait une terrible scission dans la Maison Baglioni ; l'événement devait justifier cette interprétation.

Par ailleurs, une anecdote légendaire concernant le même Astorre Baglioni est non moins significative. Peu de jours après son mariage, celui-ci revenait, avec sa jeune femme et de nombreux parents, d'une excursion aux environs de Pérouse ; la joyeuse cavalcade approchait du mur d'enceinte quand une vieille femme, au risque de se faire piétiner, se faufila à travers les chevaux jusqu'auprès d'Astorre et s'écria : « *Messire, permettez-moi de baiser votre main, car vous avez épargné l'un de mes fils, fait prisonnier, bonheur qui prolongera ma vieillesse...* » Le cheval d'Astorre, arrêté brusquement, avait fait un écart l'éloignant du groupe ; alors la pauvre femme, rassemblant ses forces et son courage, tâcha de s'approcher encore d'Astorre, en dépit des gambades de sa monture. Elle parvint à dire : « *J'ai entendu parler de projets sanguinaires contre vous, Messire ! Girolamo della Penna est un féroce adversaire. Ne l'oubliez pas !* » « *Mais, répliqua simplement Astorre, n'ai-je pas ma bonne épée ? Je ne crains rien !* » puis il éperonna son cheval et rejoignit ses amis. Arrivé à son palais, il aperçoit, en pénétrant dans la galerie, son bouffon préféré, Trillino, occupé à multiplier les sauts et les cabrioles. « *Le temps des gambades est passé, mon vieux (mio vecchio)* », lui crie Astorre. Et le bouffon de répliquer : « *Prenez garde Messire, qu'il ne m'en reste beaucoup à faire, alors que vous ne serez plus à même que d'une seule et dernière !* » (L. Fabretti) Chacun rit ; mais Simonetto Baglioni fronça le sourcil, il a l'intuition que ces plaisanteries portent plus loin qu'on ne le suppose.

Depuis un certain temps, l'altitude de La Penna donne prise à ses soupçons. Libre à Gismondo Baglioni d'étouffer son ressentiment dans le mépris ; son cousin estime que s'est par trop favoriser l'adversaire. Prompt aux mesures radicales, Simonetto veut prévenir le mauvais coup et le faire payer d'avance ; n'est-ce point tout ce que mérite un misérable comme La Penna ? Morte la bête, mort le venin ; les comparses se le tiendront pour dit. Reste à obtenir l'autorisation du Seigneur de Pérouse et Simonetto y compte, persuadé qu'il est de l'opportunité du projet. Il se trompe : Guido Baglioni refuse de le laisser agir et se voit approuver par son neveu, Giovan-Paolo.

Cette magnanimité, qui n'épargnera aucune invective à leur mémoire, voue Guido lui-même à la mort, ainsi que plusieurs des siens ; elle ébranle à jamais sa Maison. La Penna profitera du répit pour se montrer plus enragé que jamais.

Cependant, les objurgations et les promesses des meneurs n'ont pu vaincre la répulsion qu'éprouve Grifonetto Baglioni pour la Seigneurie payable avec le sang de ses parents. Varano varie alors ses moyens d'action ; c'est à lui, du moins, que Burckhardt attribue la responsabilité de la calomnie qui doit abattre l'obstination du fils d'Atalanta. Qu'elle éMarie de Varano ou de tel autre de ses complices, l'odieux du procédé les englobe de compagnie. On savait Grifonetto très épris de sa femme, dont il avait déjà quatre enfants ; ce sentiment va être exploité par les conjurés avec « *une astuce diabolique* ». L'infortuné mari apprend qu'il n'y voit pas clair dans sa félicité ; son cousin Giovan-Paolo, « *le plus bel homme de sa Maison* » (*Matarazzo*), est autrement renseigné ; les assiduités de ce dernier près de la belle Zenobia ne sont-elles pas suggestives ?

D'abord stupéfait, Grifonetto, atteint en plein cœur, ne peut admettre tant de duplicité de la part de ses proches. Mais c'est le premier moment ; il faut au poison le temps de pénétrer ; la défiance tenaille l'esprit du malheureux et va l'affoler au moindre incident : c'est ce qu'attendent les calomniateurs. Un jour que Grifonetto et Zenobia causent avec Giovan-Paolo, le mari averti croit remarquer des signes d'intelligence entre sa femme et son cousin ; une affreuse angoisse l'étreint : obsédé déjà par l'insistance enjôleuse de ses faux amis, il étouffe ses premières répulsions, admet la vilénie, ressent l'injure atroce. Retrouvant les conjurés, il leur dit enfin : « *Je suis des vôtres.* »

Les meneurs triomphaient ; Grifonetto pouvait-il leur échapper ! Si jeune encore, il n'avait ni père ni frères pour le guider de leurs conseils et dénoncer l'infamie. Varano dispose désormais d'appoints sérieux avec Girolamo della Staffa, entraîné par Carlo Baglioni, son beau-frère, le compagnon de sa jeunesse ; avec Bernardo della Corgna, ses deux frères Pietro-Giacomo et Ottaviano, ainsi que leur cousin Giovan-Francesco, jeune homme d'une vingtaine d'années. Si de sérieuses concessions s'imposaient pour gagner les della Corgna (naguère soutenus, contre les Oddi, par les Baglioni qui leur avaient continué leurs faveurs), ce n'était, après tout, qu'une question de surenchère. Or il fut démontré à Bernardo della Corgna que le massacre des Baglioni lui vaudrait, ainsi qu'à ses frères, la prépondérance sur le quartier Sainte-Suzanne. A vrai dire, les fils de Pier-Filippo della Corgna, cousins des interpellés, en jouissaient pour le moment, mais il suffirait d'assassiner en surplus ces gêneurs pour simplifier le cas. Séduit par cette perspective, Bernardino ne trouva plus d'objections sérieuses ; après quoi Ottaviano della Corgna, bon soldat au demeurant, qui venait d'être particulièrement protégé par Astorre Baglioni, céda, lui aussi... A tous ces conjurés de marque fut assurée quelque part dans les affaires. Du reste, sauf une exception, les recrues de Varano étaient de tout jeunes gens ; habitués à la violence et aux coups de main plus ou moins justifiés, ils se laissèrent leurrer par l'appât de la fortune et des places.

Sur ces entrefaites, un incident se produisit aux environs de Pérouse quelques jeunes gens de Todi étant allés au château de Pantalla (sur leur territoire) saccager les récoltes de Simonetto Baglioni et de Sforzino, bâtard de Rodolfo, Giovan-Paolo, avec deux cent cinquante cavaliers, courut sus aux pillards. Ces derniers, fort marris, s'empressèrent de parlementer « *pour que Sa Seigneurie daignât traiter avec leur Commune* », promettant une complète réparation des dommages : petite affaire, curieuse seulement par la rapidité avec laquelle Giovan-Paolo venait de la terminer. Sa réputation de capitaine était sérieusement établie. On vit que le détail ne lui échappait pas, et ses concitoyens l'en félicitèrent, ce à quoi le seigneur n'attacha pas autrement d'importance. S'il avait pesé la sincérité de ceux qui l'acclamaient, il eût peut-être découvert les assassins parmi les plus empressés ; ceux qui « *avaient le miel aux lèvres et le fiel au cœur... comme Judas Iscariote en face du Christ* ». (*Matarazzo*) Pendant que Giovan-Paolo retournait chez lui (14 juill. 1500), Vitellozzo Vitelli avec trois cents cavaliers était campé sur le territoire de Todi, tout près de Pérouse ; on le disait en marche contre le comte de Marsciano, pour venger la mort de son propre frère Paolo tué par les Florentins. Informé du passage de Giovan-Paolo, Vitellozzo s'empresse d'aller le voir pour lui demander de l'autoriser, ainsi que ses hommes, à camper avec le détachement pérousin ; le jeune Baglioni s'empresse de le satisfaire et les condottiers s'attablent ensemble, « *comme deux frères* » heureux de resserrer d'amicales relations. Ni l'un ni l'autre ne se doute qu'elles seront immédiatement mises à l'épreuve.

Les meneurs de la conjuration supposent qu'après une quinzaine de jours passés à Pérouse, les Baglioni retourneront chacun chez soi ; Adriano est déjà parti, mais voici Giovan-Paolo de retour ; vite à l'œuvre donc. Dès la nuit du 14 juillet (1500), les affidés sont convoqués à Saint-Luc sous prétexte d'un banquet d'amis ; on se réunira ensuite chez Carlo Baglioni. Mais, au dernier moment, l'émotion de ces jeunes criminels est si violente que les défections paraissent inévitables ; seul Carlo, toujours ferme dans ses déterminations, ne bronche pas et remonte les défaillances. Finalement, quinze individus sont désignés pour tomber sur chacun des Baglioni surpris en plein sommeil ; encore joint-on à chaque groupe d'attaque de nombreux bravi pour prêter main-forte, cerner les palais, faire le guet et servir de réserves. Des solives et des madriers de chêne, liés ensemble, feront l'office de béliers pour enfoncer les portes si besoin est ; la chute d'une grosse pierre, lancée du palais de Guido, sera le signal de l'attaque, c'est-à-dire du massacre.

Ceux des Baglioni qui habitaient Pérouse occupaient des immeubles séparés mais contigus (sur l'emplacement où s'élèvent aujourd'hui la *Prefettura*, l'Hôtel Brufani et diverses maisons) ; la plupart de leurs parents de passage logeaient naturellement chez eux. Ce qui démontre combien les prétendus despotes se fiaient, non seulement à leur courage personnel, mais au loyalisme des citoyens, c'est qu'aucune garde perMariente ne surveillait leurs palais : voilà qui ne correspond en rien au caractère de la tyrannie, sans cesse inquiète et multipliant les précautions. D'autre part, les Baglioni, disposant de troupes solides, n'avaient pas besoin des avertissements d'Antiquari, le secrétaire du duc de Milan, pour se garder des mauvais coups.

Carlo Barciglia peut aisément sauter de sa maison dans celle de son oncle Guido (**nuît du 14 au 15 juill. 1500**) ; il est suivi de Fioravante, l'un de ses sicaires, désigné comme lui pour l'exécution de Simonetto Baglioni. Aucun obstacle ne les gêne ; les portes intérieures ne sont même pas verrouillées. A ce moment, la pierre roule avec fracas sur les dalles : tout de suite les conjurés se ruent à la besogne. Le bâtard Filippo, flanqué de l'ingrat Ottaviano della Corgna, arrive à l'appartement d'Astorre Baglioni ; Filippo avait eu soin de se munir d'une fausse clef. On assure, du reste, qu'ayant appelé Astorre, celui-ci se leva sans méfiance et lui ouvrit la porte. Aussitôt assailli, l'infortuné tombe sous les coups des bravi qui envahissent sa chambre. A ce moment Lavinia Colonna, sublime d'abnégation, se jette entre son mari et les épées ; elle est blessée pendant que le capitaine expirant s'écrie : « *Ah ! malheureux Astorre ! mourir comme un poltron !...* » Puis il succombe, et sur son cadavre s'acharne l'infâme bâtard, lui mordant le cœur avec une rage de cannibale : le corps est ensuite traîné, nu, dans la rue.

Pendant ce temps, Berardino d'Antignolla pénètre à la tête de ses complices dans l'appartement de Guido Baglioni. Le vieillard, réveillé en sursaut, cherche vainement une arme, mais ne terrasse pas moins le premier chenapan qui l'approche. Alors la canaille s'acharne et Guido, se voyant perdu, dit simplement : « *Voilà donc mon dernier moment !* » les spadassins l'achèvent. Guido avait 75 ans.

Girolamo della Penna s'était chargé, bien entendu, d'assassiner Gismondo Baglioni, coupable de l'avoir épargné naguère. Tâche des plus simplifiées : Gismondo, engourdi par le sommeil, se détourne à peine pendant qu'on lui tranche la gorge. Cependant la rumeur s'est accrue ; le cliquetis des armes et les cris qui partent du palais de Guido ont mis debout Simonetto. Saisissant son épée, il crie contre la cloison : « *N'aie pas peur, Gismondo !...* » Au moment même paraissent Barciglia et quelques autres ; Simonetto n'a pas eu le loisir d'endosser sa cuirasse. Peu importe, le jeune condottier a fait ses preuves dans d'aussi défavorables conditions : un premier coup d'épée culbute l'homme d'armes Paolo, grièvement blessé, et, par un moulinet terrible, le fils de Rodolfo se dégage ensuite des assassins ; il est bientôt dehors.

Mais là, de nombreux bravi le guettent ; Simonetto tue le premier qui se présente à lui et en atteint gravement un autre ; les corps roulent lourdement, désagrégeant le groupe effaré. Le fier batailleur pourrait en profiter, fuir : non pas ; son courage causera sa perte. Les sicaires accourent, assaillent de tous côtés leur victime, qui s'affaisse râlant sur les dalles. « *... aucune langue humaine ne saurait exprimer la bravoure de ce guerrier ! Jamais il ne connut la peur au cours de sa vie, et jusqu'à son dernier souffle il fit preuve d'un indomptable courage* » (Matarazzo), comme s'il avait été possible de vaincre tant d'ennemis. Celui que célèbre le chroniqueur comptait à peine trente ans, « *mais, plus que tout autre, il avait glorieusement rempli sa carrière ; la renommée de sa valeur pouvait aller de pair avec celle des premiers capitaines de l'époque.* » (Matarazzo)

La mission échue à Grifonetto dans le drame lui livrait Giovan-Paolo Baglioni ; c'était indiqué. Seulement la partie présentait de tels risques, que plusieurs della Corgna furent adjoints au champion principal, encore aidé par un important contingent de coupe-jarrets. La bande, quelque peu retardée dans sa marche, est rejointe par Barciglia, qui force son rôle, comme le lui permet la mort de Simonetto. A peine les assassins ont-ils pénétré dans les appartements privés de Giovan-Paolo, qu'une méprise se produit : Barciglia, prenant pour le maître un familier ou camérier, l'occit sans plus ample informé. L'erreur est aussitôt reconnue ; mais quand les conjurés se précipitent dans l'escalier pour gagner l'étage supérieur, un spectacle inattendu s'offre à leurs regards.

A la dernière marche, Giovan-Paolo est debout, l'épée à la main ; près de lui, un de ses fidèles, l'homme d'armes Maraglia, brandit un épieu. Il en traverse la poitrine du premier spadassin lancé jusqu'en haut. Le corps, renversé sur les marches, gêne l'élan des camarades ; Maraglia continue à jouer ferme de l'épieu et sauve Giovan-Paolo. Seul en butte aux conjurés, ce dernier s'est rendu compte de l'inutilité de la résistance. Une petite fenêtre est à sa portée : il saute par là, au nez de ses assassins hésitants, et se trouve sur la toiture du palais. L'instant est décisif ; bientôt, les criminels retrouveront ce même Giovan-Paolo dans une attitude différente : celle du justicier.

En attendant, l'évadé se glisse sur les toits et gagne ainsi le palais de Grifonetto.

C'est le salut, pense-t-il, tant il est loin de supposer la participation de son cousin au carnage de cette nuit. S'il se sentait coupable lui-même envers Grifonetto, chercherait-il à pénétrer chez lui ? Il se ravise, du reste, et la descente, par une fenêtre de la *Sapienza nuova*, lui paraissant imprudente parce qu'on le guettera de ce côté, Giovan-Paolo gagne une maison quelconque, à la grande stupéfaction du propriétaire, un pauvre bourgeois.

Le fugitif n'insiste pas ; toujours par les toits, il arrive à un autre gîte près de San-Biagio. Quelques étudiants de l'Université l'occupent et sont également terrifiés par la présence du nouveau venu ; l'un d'eux néanmoins, Achille de la Mandola, justifie son prénom en offrant d'exposer sa vie pour « *Son Seigneur* ».

Sur ces entrefaites, Grifonetto et ses complices, déçus du côté de Giovan-Paolo, voudraient se rattraper sur son cousin Gentile, fils aîné de Guido. Gentile, protonotaire apostolique, habitait Sainte-Croix dans le quartier Saint-Pierre, où lui était parvenue la rumeur du massacre ; sautant à cheval près de l'escalier de Sant'Ercolano, il a aussitôt gagné la campagne à vive allure. Courons chez Rodolfo Baglioni, pensent les conjurés ; mais ce dernier est non moins renseigné. Dans les « entreprises » de ce genre, le premier moment seul est favorable. Rodolfo quittant son palais, situé au milieu des jardins du quartier Saint-Pierre, récemment arrangés par son ordre, vient de gagner Sainte-Marie-des-Anges ; il se tient à

quelques pas de l'église, près d'une petite porte qui lui permet de s'y réfugier sous des habits de femme. Infirmes, en raison surtout des désordres de sa conduite, Rodolfo ne peut s'enfuir rapidement ; il réussit toutefois à monter à cheval et se réfugie à Cannara, laissant à ses assassins le loisir de se livrer à des exécutions moins intéressantes.

Le jour s'est levé (**15 juill. 1500**). Giovan-Paolo, encore près des étudiants, s'efforce de démêler les données du complot auquel il vient d'échapper. Évidemment, tous les Baglioni sont visés, mais non pas tous massacrés ; d'autres ont dû avoir la même chance que lui ; lesquels ? C'est ce que se demande le capitaine, en proie à une compréhensible anxiété. Le temps presse ; ce n'est pas le moment de défaillir. Le prince accepte donc quelque nourriture, endosse un costume d'étudiant et part. Avant qu'il soit sorti dans la rue, un des jeunes gens s'est faufilé, scrutant les abords de la maison : rien en vue. Giovan-Paolo, accompagné de deux étudiants, arrive sans incident à la porte d'Ivoire (Borgne) ; là, ses compagnons le quittent, empressés de se mettre à l'abri chez eux, pendant que l'infortuné, hors de la cité, se dirige vers un jardin voisin de la fontaine de Veggio. C'est près de là, à Saint-Laurent, qu'habite son frère, le protonotaire apostolique Troilo, qu'il sait souffrant. Pourtant la maison est vide ; Troilo, quelque peu rétabli, vient de partir, le matin même, pour La Fratta. Giovan-Paolo découvre une mule à l'écurie ; il l'enfourche et la lance au galop dans la plaine de Genna. Le voici à Ponte-della-Pietra, où il aperçoit Troilo qui, tranquillement, chemine...

A Pérouse, les assassins besognent toujours. Faute de Baglioni absents ou en fuite, ils s'en prennent aux familles connues pour leur dévouement aux seigneurs à celle des Tei d'abord, dont une centaine de membres est au service militaire et irrégulier des princes pérousins. Mais, de ce côté aussi, la période des coups faciles est close ; l'alarme, partout répandue, a chassé les victimes : un bâtard de Rodolfo, Lodovico, s'est garé à temps. Malgré de telles déconvenues, les sicaires s'obstinent à rechercher parents ou amis des Baglioni ; deux citoyens ayant osé leur tenir tête, sont tués sur place. La population est épouvantée ; certes, les vendettas aux péripéties tragiques lui sont assez familières, mais de celles-ci à l'hécatombe de ses Seigneurs, il y a loin ! Timidement, la circulation reprend ; les plus hardis s'avancent sur les dalles ensanglantées, s'approchent des cadavres...

« Lorsque le corps d'Astorre Raglioni fut trouvé gisant dans la rue, avec celui de Simonetto, les spectateurs, et surtout les étudiants étrangers, le comparèrent à celui d'un ancien Romain, tant les traits de la victime avaient de grandeur et de noblesse : ils retrouvaient encore, chez Simonetto, cet air d'audace et de fierté qu'il avait eu pendant sa vie ; comme si la mort elle-même n'avait pu le dompter. » (Burckhardt)

C'était bien le jeune héros dont poètes et prosateurs avaient chanté les gestes : Simonetto l'indomptable, *« Indomitusque Simon... »* A défaut des qualités exceptionnelles de son cousin Astorre, il l'égalait en force et en courage.

*
* *

Maintenant, la tourbe criminelle s'est lancée au pillage de Saint-Laurent et veut s'emparer du fortin de Saint-Ange ; elle trouve à qui parler. N'osant tenter un coup de force, les sicaires gagnent alors la maison de Baglione de Montevibiano, membre de l'ancienne famille des Vibu apparentée aux Baglioni. C'est un homme de grand sens, docteur ès lois, très écouté des princes pérousins auxquels il a maintes fois servi de conseil ; récemment encore, il signait avec eux la Paix du 6 juillet 1498 comme Syndic, Procureur des Prieurs, des Décemvirs et de tous les Baglioni. De pareils antécédents le vouent aux attaques des factieux ; aussi croit-il sa dernière heure venue dès que paraît Carlo *« Barciglia »*, suivi de spadassins armés jusqu'aux dents.

Baglione des Vibu ordonne à son fils de fuir ; mais le jeune Girolamo (*alias* Ieronimo) refuse et prétend partager le sort de son père. Les délégués de la bande exposent leur dessein ; il leur faut le fortin Saint-Ange, ce qu'obtiendra aisément l'important docteur dès qu'il se sera entretenu avec l'officier de garde. Comment refuser ? Vibio parlemente et gagne d'autant mieux sa cause que l'officier du fortin connaît ses attaches avec les Baglioni. Aussitôt levée, la herse livre passage aux factieux commandés par un ami de La Penna, nommé d'emblée châtelain et en même temps géolier ; car les amis des Baglioni arrêtés au cours des... opérations sont jetés dans ce poste.

Seulement, les exigences de Girolamo della Penna croissent avec les massacres ; il attribue la garde de Saint-Laurent à l'un de ses familiers, prétend à ceci et à cela encore, si bien que Barciglia trouve l'indiscrétion un peu forte. Comme il lui faut compter avec les nombreux bravi dont dispose son complice, Carlo se sent d'autant plus mortifié et prêt à le contrecarrer à son profit.

Ce même jour (**15 juill. 1500**), il réunit de notables citoyens dans la salle de la Mercanzia et, orateur unique, tente de se justifier sous prétexte d'intérêt général. L'auditoire abasourdi reste de glace ; les Baglioni du type nouveau ne le séduisent pas et Carlo s'en rend compte. Aussi proteste-t-il de son désintéressement et de celui de Grifonetto au sujet du pouvoir : ce sont là sentiments bons pour les Guido Rodolfo ou autres Baglioni. Leur mort vient de sauver Pérouse et cela grâce à lui, Carlo, bien entendu. Que les citoyens comprennent leurs intérêts au souvenir des difficultés créées par les Baglioni entre la Cour Pontificale et la Cité ! Délivré de pareils opposants, le Pape ne peut qu'être disposé à bénir le nouvel ordre de choses. Reste la question de l'indépendance, mais Carlo a prévu l'objection : il suffira de s'en remettre à lui-même, et aussi à La Penna son encombrant ami : ensemble, les deux compères trouveront un biais pour sauvegarder les Libertés. L'orateur use d'arguments non moins solides, quoique différents, pour convertir les partisans résolus des anciens seigneurs : n'est-il pas le seul, avec Grifonetto, à porter ce nom de Baglioni ? Le droit de

succession appartient donc aux représentants de la Maison régnante. Qu'on sache bien que les faveurs des nouveaux princes dépasseront de beaucoup celles des Baglioni décédés.

Ces belles paroles se dépensaient en pure perte ; les amis des Baglioni, outrés de la prétention des assassins de succéder à leurs victimes, se tenaient à l'écart, la plupart quittaient la ville pour gagner les fiefs de leurs princes. Débarrassée d'autant, la canaille exulte et les témoins de certaines évasions se gardent de l'inquiéter ; les plus malins abondent dans son sens, annonçant l'exécution d'Adriano Baglioni, alors à Spello. Ils rééditent la prise de Marcantonio par les Colonna et s'efforcent surtout de confirmer la mort de Giovan-Paolo, pour la plus grande satisfaction des misérables. Matarazzo rappelle à cette occasion la parole sacrée « *je frapperai le Pasteur pour disperser les brebis !* »

Bien que le public n'acceptât aucune de ces supercheries, le désarroi étant toujours aubaine pour les criminels, ceux-ci s'en donnent à cœur joie : les plus audacieux prétendent même couper le doigt des cadavres pour voler le riche anneau porté par chacun des Baglioni. Averti à temps, Grifonetto s'interpose, sans réussir toutefois à enrayer le pillage des palais de ses parents et de leurs écuries ; ainsi, les chevaux de prix tombent aux mains des sicaires, pendant que les cloches de la Commune, mises en branle, célèbrent l'iniquité triomphante.

Surprise et indignée, la population reste impassible. Cependant la mésintelligence s'accuse parmi les conjurés ; la jeunesse tarée qui les a mis à l'œuvre est incapable de les diriger. Faute de capacités « *du genre de celles de Guido ou de Rodolfo Baglioni* », aucun conseil n'est tenu. Matarazzo remarque, en outre, que les factieux redoutaient vivement la colère du peuple, ce qui ne suppose pas grande aversion de sa part pour ses Tyrans. Par édit spécial, toute représsaille relative aux troubles est interdite sous les peines les plus graves ; mais la prohibition ne donne pas le change, même à ses auteurs, lesquels, persuadés qu'on n'attendra pas leur bon plaisir pour les châtier, s'empressent de députer une délégation au Pape et font parvenir à Varano l'exposé de la situation : c'était bien le moins. Pillages et exactions continuent de plus belle, car les habitants du quartier Saint-Ange ont répondu à l'attente de leur meneur Girolamo della Penna. Ceux du quartier Saint-Pierre, réputés pour leur attachement aux Baglioni, sont malmenés : « *comme le furent par les juifs les disciples du Christ, après son arrestation.* » (Matarazzo)

La soirée d'un jour si fiévreusement employé est consacrée à l'enterrement des cadavres ; Barciglia donne ses ordres en conséquence et, sans plus tarder, les corps de Guido et de ses deux fils, Astorre et Gismondo, sont placés dans trois cercueils sur lesquels on jette en hâte un morceau de lainage noir. Non sans peine, les porteurs sont racolés dans la foule désorientée. Alors la dépouille d'Astorre Baglioni est seule déposée à l'hôpital de la Miséricorde, lieu habituel de sépulture pour ceux qui succombaient par violence ; les deux autres corps sont transportés dans l'église Saint-François, pendant que la bière contenant Simonetto rejoint, dans l'église Saint-Dominique, les restes des deux fils de Rodolfo décédés antérieurement. Et les criminels qui trouvent bon pour le corps de Gismondo un vieux cercueil, à peine décent, se gardent de rendre le moindre honneur à leurs victimes. Dans les rues lugubres s'engagent les convois sans lumières, sans le moindre appareil. Ainsi, conclut Matarazzo, furent traités « *ceux qui, plus que nuls autres, devaient être honorés non seulement à Pérouse, mais à cent milles aux alentours. Exemple donné par Dieu aux Grands de la Terre !* »

La jeune veuve d'Astorre s'enfuyant avec sa mère, accourue à la nouvelle de ses blessures, s'est réfugiée d'abord au monastère des pauvres près de la porte d'Ivoire (Borgne) ; toutes deux, peu après, se retirèrent au couvent de Sainte-Julienne.

De son côté, Atalanta Baglioni, apprenant avec stupeur la participation de son fils au massacre de cette horrible nuit, s'empresse, ainsi que Zenobia sa belle-fille, de prendre les vêtements de deuil. Ensemble, les deux infortunées maudissent le coupable qui leur tient de si près et jurent de ne plus reparaître dans son palais ; elles emmènent ses enfants, avec les deux fils de Giovan-Paolo Baglioni alors sous la garde d'Atalanta, qui leur sauve ainsi la vie. Parvenues à une maison que la mère de Grifonetto tenait de son père, à Colle Landone (aujourd'hui le palais Donini), elles prétendent s'y fixer désormais.

Cependant Grifonetto accourait, insistant de toutes ses forces pour obtenir de sa mère un moment d'entretien ; indignée, Atalanta refuse absolument de le voir et ne cesse de le maudire. Vainement le coupable réitère ses démarches et supplie, torturé par le remords depuis qu'il a conscience des atroces machinations auxquelles il a cédé trop vite ; sa mère reste inflexible.

Bien d'autres que Grifonetto regrettent leur participation au crime, ne serait-ce qu'en songeant à leur sécurité : la situation est grosse de conséquences qu'il n'est point en leur pouvoir d'arrêter. D'abord, plusieurs Baglioni survivent, ce n'est plus douteux : Adriano et Gentile sont à La Bastia, Rodolfo est à Cannara, Giovan-Paolo et Troilo ont été signalés à Marsciano ; on s'effraierait à moins. Les meneurs informent vite de leur cas un ancien rebelle, Bernardino Ranieri, auquel ils garantissent amnistie entière s'il vient à leur aide. Cette démarche n'est pas généralement approuvée et la brouille augmente parmi les traîtres ; le bâtard Filippo, à titre de gentilhomme prépondérant du quartier du Soleil, se voit déjà au second rang par le retour de Ranieri et s'y oppose de toutes ses forces. Mais Girolamo della Penna, haussant de plus en plus le ton, prétend de sa propre autorité rappeler le banni ; parce que lui, La Penna, est le maître.

Le procédé cadre avec ceux des libérateurs révolutionnaires, en tous pays.

*
* *

Pendant qu'on se dispute au camp des factieux, Giovan-Paolo agit et fait parvenir un appel d'urgence à Vitellozzo Vitelli, l'ami avec lequel il s'entretenait si cordialement la veille du massacre. Vitellozzo, campé à Pantalla, ignorait tout des événements. Pressé par Giovan-Paolo, il part à toute bride, avec quelques cavaliers, pour le château de Marsciano où se sont réfugiés Giovan-Paolo et Troilo Baglioni ; ces derniers venaient d'apprendre le meurtre de Simonetto quand paraît le capitaine. C'est tout ce qu'ils peuvent lui dire : aucune nouvelle d'Astorre. La stupéfaction de Vitellozzo se conçoit, mais Giovan-Paolo ne s'arrêtant pas aux doléances, demande à son frère d'armes s'il veut immédiatement marcher avec lui sur Pérouse, auquel cas il devrait regagner Pantalla pour former ses escadrons et aller de l'avant. Ce service-là ne sera pas oublié.

Tout à l'action, à l'appel des troupes et des partisans (**15 juill. 1500**), Giovan-Paolo ne prend pas « *un instant de repos* » (Bonazzi) Les factieux peuvent piller, le châtement s'organise : une foule d'amis et de soldats rejoint les Baglioni. Adriano, impatient de quitter Spello pour courir auprès de ses cousins, conjure Gentile son frère (alors à La Bastia) de venir garder le fief en son absence ; Gentile refuse, car lui aussi veut être de la fête.

A Pérouse, Bernardino Ranieri s'est présenté sur ces entrefaites avec son fils Filippo et quelque infanterie ; certains sont allés les saluer ; accueil tiède, en somme. Mais Girolamo della Penna, sous le coup d'une attaque imminente, ne peut vraiment sélectionner ses recrues et convoque, à force, les routiers des environs, comptant avant tout sur les renforts de Varano de Camerino, qui seraient un appoint appréciable.

La distance entre la cité et San-Martino-in-Campo, où Giovan-Paolo masse ses gens, est assez faible pour que de tels préparatifs soient connus des émeutiers ; leur assurance s'en ressent. D'après leurs conjectures, Giovan-Paolo attaquera du côté de la Porte Saint-Pierre, dont les habitants sont particulièrement attachés aux Baglioni ; Girolamo della Penna n'en doute pas et s'avise, pour parer à cet inconvénient, de contraindre les gens de ce quartier à se loger dans celui de Saint-Ange, dont les occupants viendront les remplacer. Carlo Baglioni bondit à l'exposé d'une pareille prétention ; c'en était trop, à la fin ! La Penna l'horripilait avec sa désinvolture de despote, dans cette ville où lui-même devrait tout mener. Il est vrai que Baglione de Montevibiano, édifié sur l'ambition de Barciglia, lui avait savamment monté la tête pour le brouiller le plus possible avec son complice. Le renégat prétend donc ne pas souffrir une mesure humiliante pour les habitants du quartier Saint-Pierre, soupçonnés ouvertement ; Montevibiano n'en demandait pas davantage.

Les meneurs veulent tout au moins savoir ce que devient Giovan-Paolo ; mais deux arbalétriers à cheval de Grifonetto Baglioni, envoyés dans ce but à la Madonna del Trebio di Luciano, tombent dans ses avant-postes et ne reparaissent plus. Grand émoi en ville : l'émeute s'y tient pour assurée d'un châtement inexorable et, sous cette impression, implore le vice-légat, Mgr Tomaso, évêque de Carculano, qui ne demande qu'à éviter l'effusion du sang. Un trompette est dépêché de sa part à Giovan-Paolo pour obtenir une trêve et, de même que les arbalétriers, traités en révoltés, non en ennemis, le trompette ne revient pas...

Sur ces entrefaites, Gentile Baglioni rejoignait son cousin avec le comte Mario de Marsciano, tous deux à la tête de quelques contingents à pied et à cheval. De nombreux corps sont déjà formés et encadrés ; on les complète. De divers côtés sont portés, en hâte, les derniers appels de Giovan-Paolo aux amis de sa Maison qui tiendront à culbuter les traîtres. Rien de ce qui se passe à Pérouse n'est ignoré au camp, grâce à l'arrivée continuelle de citoyens de toute classe ; c'est bien ce qui impressionne le plus les factieux. Ils tiennent l'attachement de la population aux Baglioni pour la difficulté principale, et prétendent recourir à de nouvelles saignées. Le jeune Girolamo des Vibii, ce fils de Baglione de Montevibiano signalé par sa courageuse attitude, est tout de suite visé par les misérables ; toutefois, pour dissimuler le mauvais coup à la population exaspérée par les tueries, on prendra ses précautions : Barciglia se charge de l'affaire. Sous prétexte d'une promenade à San Costanzo, il contraint le jeune Vibio à monter sur une mule et l'entraîne avec lui ; quand les deux cavaliers seront loin, l'exécution ne traînera pas. Mais ils ne sont pas seuls en marche.

*
* *

Satisfait d'être en si peu de temps à la tête d'une petite armée, Giovan-Paolo a foncé droit sur Pérouse (**16 juill. 1500**). Ses soldats ont fière mine ; sous ses ordres, pas un ne doute du succès. Le premier escadron d'hommes d'armes, commandé par Gentile Baglioni, ayant réclamé l'avant-garde, est suivi de près par le gros des forces, qui bientôt arrive aux faubourgs du côté de Saint-Pierre.

Ayant étudié les moyens d'être le plus efficacement soutenu par ses amis, Giovan-Paolo fait sonner les trompettes ; aussitôt les rangs s'ébranlent, la première colonne d'assaut gagne la barrière de Monte de Corno. Justement Barciglia, ayant franchi la porte San Costanzo, allait de ce côté suivi du jeune Girolamo au grand danger d'y finir ses jours. La présence des assaillants le délivre ; Carlo, n'ayant que quelques hommes sous la main, s'enfuit, s'efforçant de refermer les portes derrière lui. L'avant-garde de Giovan-Paolo le talonne, et devant elle s'aplanit tout obstacle, grâce au concours des habitants. Les Baglioni seront bientôt en ville ; déjà Giovan-Paolo, ayant franchi la porte San Costanzo, gagne l'entrée dite les Deux-Portes que Barciglia n'a pu venouiller, car on a mis adroitement du gravier dans la serrure. Un coup d'escopette suffit pour abattre un émeutier qui, roulant à terre avec son cheval, sert de marchepied aux assaillants. Le reste

des factieux recule en désordre, circonstance dont un estimable citoyen, Berardino Caldore, profite à l'instant pour faire ouvrir, par le soldat Goro, la porte donnant sur la ville ; et Giovan-Paolo n'a plus qu'à marcher de l'avant, sans aucun embarras.

Le voici, l'épée à la main, fièrement campé sur son cheval noir, « *comme uno San Giorgio* », (Matarazzo) et bondissant sur l'ennemi. Ses commandements enlèvent ses troupes, ses exhortations donnent du cœur à ses partisans, jusque-là blottis dans leurs maisons et qui sortent nombreux et en armes, renforcés d'amis de Barciglia dont le crime justifie ces défections indignées : c'est bientôt une foule enthousiaste acclamant son prince qui l'exalte de la voix et du geste. En galant chevalier, Giovan-Paolo s'adresse même aux dames pour leur demander de prier à son intention, sa cause étant celle de la justice, « *et encore cet aimable chrétien dit à ceux qui se tenaient sur la route d'apporter du vin pour désaltérer les combattants ; ce qui fut fait* » (Matarazzo) La ville entière est en bataille pour l'un ou l'autre des partis.

Cependant Grifonetto, torturé par le remords, assiste comme inconscient aux dernières péripéties de la lutte. Aucune supplication n'a pu déterminer sa mère à le recevoir, même un instant. Avant de s'éloigner, une dernière fois, de Colle Landone, il a déclaré : « *Je ne reviendrai pas, et quand vous voudrez me parler, mère cruelle, vous ne le pourrez plus.* » Désespéré, aveuglé par les larmes, Grifonetto monte à cheval, quêtant la mort comme une délivrance ; il arrive à la porte Saint-Pierre où le croise Girolamo della Penna, galopant bride abattue. Le fuyard l'appelle au passage : Griffa ! Griffa !... puis disparaît.

Grifonetto reste seul. Barciglia lui-même, échappé à grand'peine dans la panique des siens, vient de sauter les murs près de Sainte-Marie-des-Anges, à côté de la porte des Cordiers, pendant qu'une poignée de spadassins tient encore sur la Place, autour du bâtard Filippo. Le fracas d'une rapide chevauchée parvient à Grifonetto impassible : c'est l'avant-garde des assaillants. Sur cette même Place où, tout à l'heure, le bâtard tentait une suprême résistance, paraît Giovan-Paolo. « *Comme un faucon* » il se précipite sur un cavalier aperçu près de la porte de Sainte-Croix, et dont il reconnaît la monture volée à Astorre ; un coup d'épée fait sauter la tête du misérable. Sur les divers points, l'émeute écrasée se désagrège dans une fuite éperdue. Giovan-Paolo, lancé maintenant aux trousses de Francesco della Corgna, s'efforce, dressé sur ses étriers, de lui passer son épée au travers du corps, d'atteindre au moins le cheval, mais un galop vertigineux permet au factieux d'échapper à son adversaire, dont le coursier s'abat. De toutes parts se précipitent les soldats des Baglioni, prêts au carnage qui commence déjà ; seul, le vieux centre de Pérouse, dernier rempart des rebelles, pourrait n'être emporté qu'au prix de sacrifices sérieux, si l'élan des soldats ne bravait tout obstacle. Il culbute la résistance et Giovan-Paolo, suivi d'une poignée de cavaliers, pénètre au cœur de la ville par la porte près de Sant'Ercolano, sous l'hôpital de la Miséricorde.

De ce même côté s'avancé lentement le morne Grifonetto ; comme il passait près de la partie de l'hôpital affectée aux hommes, Giovan-Paolo le rencontre et lui met son épée sous la gorge : « *Adieu, traître Crifone, lui dit-il... te voila donc ! Parais devant Dieu. Pour moi, je ne suivrai pas ton exemple en trempant mes mains dans mon propre sang...* » Puis il relève son épée : déjà l'infortuné est sabré par les cavaliers. Est-ce Gentile Baglioni ou, ce qui paraît mieux établi, le chef d'escadrons d'Astorre, Filippo Cencie, qui porte le premier coup ? Toujours est-il que Grifonetto gît dans une mare de sang.

On dit qu'un vieux serviteur courut prévenir sa maîtresse Atalanta Baglioni, et n'eut que le temps de s'écrier : « *Accourez, Madame, Messire Grifonetto est par terre mortellement frappé !* » Qui donc pourrait croire, ajoute le narrateur, qu'en maudissant son fils une mère cessait de l'aimer ?

Atalanta et Zenobia se sont précipitées vers le lieu du drame, ne pensant plus qu'au suprême adieu. Devant ces femmes en larmes, les soldats s'écartent, respectueux, « *nul ne voulant passer pour le meurtrier de Grifonetto, afin de ne pas encourir la malédiction de sa mère* ». C'était méconnaître Atalanta, héroïque dans l'épreuve jusqu'au sublime. Grifonetto respirait encore. Atalanta se penche et dit : « *Voici ta mère, mon fils, qui voudrait te parler maintenant et ne le peut plus, comme lu le disais...* » Le mourant fixe sur cette femme adorée l'angoisse de son regard ; alors Atalanta sent son cœur se broyer devant l'expiation acceptée. Elle tombe à genoux, se jette sur ce corps ensanglanté, prodiguant à son fils ses plus affectueuses tendresses, l'exhortant surtout au pardon ; elle est comprise. « *De sa main défaillante, le noble jeune homme presse la blanche main de sa mère, puis il expire, comblé des bénédictions de celle qui naguère le reniait justement.* » (Matarazzo)

Quels moments ! Atalanta eût préféré mourir sur l'heure que de retourner chez elle ; Zenobia s'affaissait désespérée ; sa douleur s'aggravait à la pensée de ses quatre enfants, dont l'aîné avait cinq ans à peine.

A voir ces femmes éplorées cheminer dans leurs vêtements tachés de sang, les plus rudes mercenaires se sentaient émus et cherchaient à témoigner leur respectueuse compassion.

Le cadavre de Grifonetto, déposé d'abord dans le plus proche hôpital, celui de la Miséricorde, fut ensuite exposé sur la Place. C'était la justice du temps ; l'exemple adressé aux criminels de tout ordre. Matarazzo remarque que la sanction fut exécutée à 10 heures du soir, l'heure même où, la veille, le corps pantelant d'Astorre avait été jeté aux regards de la foule.

*
* *

Désormais, Giovan-Paolo parcourt en tous sens la ville reconquise, balayant les derniers vestiges de l'émeute ; on suit la trace des rebelles aux cadavres qui jonchent les rues. Quittant la porte Saint-Laurent où

crépité l'incendie, le vainqueur gagne le quartier Saint-Ange, sillonné par les renforts que lui amènent les Montesperelli. Les troupes des Baglioni sont à ce moment si nombreuses, qu'une partie n'a pu gagner la Place quand y reparait leur général. Celui-ci s'efforce de préserver les édifices au milieu du désordre et réitère ses ordres pour que la soldatesque s'en tienne à la répression des criminels. Du reste, sur le conseil de Vitelli, Giovan-Paolo fit restituer le butin pris aux dépens des habitants de la Porte Saint-Ange et des autres quartiers. La cathédrale avait dominé de près ces scènes de tueries ; elle fut lavée avec du vin et de nouveau bénite. Mais ce qui donnait surtout matière aux réflexions, c'était le bel arc de triomphe élevé à l'occasion des fêtes nuptiales et encore debout, avec ses peintures et ses devises en l'honneur d'Astorre Baglioni.

Les vengeurs de ce brave, en châtiant quelques pauvres diables plus bernés que coupables, manquaient de générosité ; ce sentiment venait de leur coûter si cher qu'ils en étaient dégoûtés pour un certain temps.

Pérouse restait stupéfiée ; Matarazzo montre les amis et les serviteurs des Baglioni unissant leurs doléances dans ces palais, naguère étincelants, et désormais tendus de noir : lits, tables et bancs somptueux disparaissent sous les sombres draperies. Les officiers et les soldats pérousins ont, à l'exemple de leurs princes, endossé les costumes de deuil ; partout le noir éteint le chatoyement des couleurs sur les harnachements des chevaux. Hommes d'armes et stradiots endeuilent leurs boucliers, les flammes des lances et des trompettes ; bannières et pennons ont perdu leur azur rayé d'or. Plus de fêtes, plus de musique ni de refrains joyeux ; plus de pompeux défilés dans la ville devenue lugubre. Qui oserait élever la voix ? La plupart des citoyens pleurent quelque parent, et ceux que n'émeut pas l'assassinat des Seigneurs sont au moins atteints par l'exil des factieux et le pillage de leurs biens.

Certes, Alexandre VI n'avait pas à se louer de la puissance des Baglioni, mais l'atrocité de leur assassinat lui suggère de sévères sanctions contre les principaux coupables. Par décret pontifical, ils sont exilés à 50 milles, au moins, de Pérouse (Bref du 12 août) (1500). Les Baglioni s'entoureront à l'avenir, dans l'exercice du pouvoir, « *in atto regale* », de hallebardiers sans cesse aux aguets ; plus tard, quand par leur ordre les murailles de la ville seront réparées, on gravera l'inscription suivante sur une des portes :

APRÈS LA DÉROUTE DES MISÉRABLES PARRICIDES,
L'ANTIQUE CITÉ FUT RESTAURÉE PAR LES BAGLIONI VICTORIEUX^{102/1}

Vetus, instaurata Urbs.

Pendant qu'à Pérouse se déroulaient les tragiques scènes de la nuit du 14 juillet (1500), le jeune fils de Guido, Marcantonio, continuait sa cure aux environs de Naples, tranquillement, en dépit des nouvelles pessimistes répandues sur son compte. C'était un condottier de belle mine, avisé, énergique, de telle sorte qu'on le comparait à son père ; son temps se passait le plus joyeusement, à grand renfort de fastueuses distractions, sous l'œil bienveillant de la reine. Tout à coup lui parvient la sinistre nouvelle. Sans en connaître ni les détails ni l'importance, Marcantonio obtenant aussitôt licence du Roi de Naples, qui lui exprime ses vives condoléances, part précipitamment pour Pérouse. Il a rassemblé sa cavalerie éparpillée sur les terres des Colonna et qu'il devance pour gagner Rome en toute hâte, voyageant par eau, sous un nom d'emprunt. En cours de route, un ami le reconnaît ; c'est Meneo da le Giugliare, officier pérousin, qui l'informe non seulement de la multiplicité des crimes, mais de la répression infligée par Giovan-Paolo. Paolo Orsini rejoint aussi le jeune Baglioni, et avec lui arrive aux environs de Pérouse. Or, la veuve d'Astorre, Lavinia Colonna, quittant la ville, regagnait avec sa mère le palais de ses parents, quand elle aperçoit les cavaliers venant en sens inverse. Marcantonio n'avait jamais vu sa belle-sœur ; on la lui nomme. Aussitôt le jeune Baglioni se présente lui-même et tous deux s'embrassent, mêlant leurs larmes dans un mutuel apitoiement. Marcantonio tient à escorter la jeune femme jusque chez elle, après quoi il retourne sur ses pas et, violemment ému, entre dans Pérouse.

« *Il n'y verra plus son malheureux père, ni ses frères bien-aimés ; quels vides affreux dans sa famille quittée à l'apogée de la puissance, au milieu des fêtes de toutes sortes...* » (Matarazzo) C'était trop d'émotion pour cette nature primesautière ; le regret de n'avoir pu seconder ses parents dans le châtiement des criminels exaspère Marcantonio, qui en perd tout repos. Comment ! lui, le fils de l'assassiné, n'aurait point sa part de vengeance. Justement, on l'informe de l'hostilité entretenue par La Penna dans le quartier Saint-Ange puisque l'argent du traître y a semé la haine, le feu purifiera cet ulcère au flanc de la cité. Et Marcantonio fait préparer les torches. Sans l'énergique intervention de son frère Adriano et de Giovan-Paolo son cousin (qui ne semblent point avoir abusé du talion), c'en était fait des maisons factieuses ; le bouillant condottier se rend aux conseils de modération. Tristement, il s'en va errer à travers la ville et s'arrête devant l'arc de triomphe qui dresse sur la place le contraste de ses peintures héroïques ; le désespoir ébranle l'infortuné au point de mettre sa vie en danger.

*
* *

Peu après ces sinistres scènes, Atalanta, voulant perpétuer le souvenir de ses angoisses, commandait à Raphaël « *La Mise au tombeau de Notre-Seigneur* », appelée aussi « *La Déposition de la Croix* ». « *C'est*

^{102/1} Exactis nefariis parricidus Victoribus Baleonibus.

ainsi qu'elle mit sa propre douleur aux pieds de celle dont la douleur maternelle a été la plus sublime et la plus sacrée. » (Burckhardt)

L'épisode a été reconstitué avec un réel souci d'exactitude :

« Cinq années après (la conjuration de 1500), dans la chapelle de Colle Landone, Atalanta appuie son corps brisé de fatigue contre le haut dossier du fauteuil sur lequel elle est assise, les mains allongées sur les larges bras sculptés ; devant elle, le prie-Dieu au velours usé indique assez les longues heures passées en prières. Au bruit léger d'un pas, le front d'Atalanta se détourne, découvrant les stigmates indélébiles de la douleur. Debout à la porte de la chapelle, un serviteur prend la parole : « La personne qu'attend Votre Excellence vient d'arriver. » Atalanta se lève péniblement ; quelques instants après, elle entre dans la salle où l'attend un jeune homme vêtu du costume élégant des artistes de l'époque. Atalanta s'assied, indiquant du geste un siège à son interlocuteur. « Asseyez-vous, Signor, » lui dit-elle; mais celui-ci préfère rester debout dans sa respectueuse attitude, la tête découverte. « Je désire vous charger, Signor, » reprend Atalanta, « d'un tableau pour la chapelle de ma famille ; il représenterait la Mise au tombeau de Notre-Seigneur et les traits de l'un des personnages rendraient ceux de mon cher fils. Faites en sorte que cette toile, que je contemplerai si souvent, donne l'impression de ma propre douleur ; que l'on plaigne, en la voyant, l'infortunée mère et la jeune épouse... que l'on ne ressente pour le malheureux Grifonetto qu'une compassion émue. » Le projet est accepté par l'artiste, dont l'imagination est immédiatement frappée par la physionomie d'Atalanta si belle encore sous l'empreinte de la souffrance. L'année suivante, Atalanta est à genoux dans la chapelle de Colle Landone, en face d'un tableau dont le premier plan, à gauche du spectateur, représente trois hommes soulevant le pan du linceul qui soutient le corps de Jésus-Christ. L'un des trois, celui qui se trouve placé justement au centre de la composition, reproduit exactement les traits de Grifonetto, charmant dans sa robuste attitude et la grâce de ses vingt-deux ans. Au lieu de se voiler, douloureux, les regards d'Atalanta trouveront ainsi à se reposer doucement. Une femme de toute beauté, inclinée en larmes sur le cadavre du Christ, figure en même temps la Madeleine éplorée et l'inconsolable veuve de Grifonetto ; un peu plus loin, Atalanta Baglioni est d'une parfaite ressemblance sous le costume de la Mère du Sauveur que soutiennent quelques pieuses femmes. Toile superbe, d'une exécution bien difficile, sinon impossible pour un peintre ; mais non pour toi, Raphaël » (Luigi. Fabretti)

Le même auteur écrit ailleurs qu'Atalanta, « retirée du monde, priaît devant ce tableau pour ses ancêtres, pour Grifonetto, pour la Patrie. »

Le portrait de Grifonetto a frappé les érudits. « Une énergie si puissante, un tel courage s'affirment dans ces traits, qu'on y devine sans peine un fils de cette héroïque race des Baglioni. » (Marg. Symonds) Cette composition, qualifiée de *divinissima* par Vasari et que « à la plus sublime inspiration de l'art », (Bonazzi) fut terminée en 1508, après de longues études, dont les cartons et les esquisses du maître donnent la preuve ; aussi le retable qui accompagnait le sujet principal est-il également cité comme un chef-d'œuvre. Atalanta mourut l'année suivante (1509).

*
* *

Le drame de Pérouse n'a pas manqué d'inspirer aux poètes, aux artistes et aux auteurs de tout genre, des œuvres de valeur diverse. Récemment encore, Gabriele d'Annunzio, dont les poésies sur Pérouse résument, avec une admirable concision, la nuit sanglante de 1500, préparait une tragédie intitulée « *Atalanta Baglioni* ». Il est à noter que la plupart des dramaturges s'en tiennent assez fidèlement à la vérité historique, en attribuant l'initiative du crime au principal coupable : Varano de Camerino. Certaines appréciations d'auteurs modernes s'écartent bien autrement des chroniques qu'elles citent comme source principale d'information. Ainsi l'érudit J. Klaczko surprend quiconque a la curiosité de vérifier les anciens textes, car il dénonce Grifonetto Baglioni comme le grand criminel du moment, alors que Matarazzo insiste sur la répugnance du jeune homme à écouter ses pernicious conseillers et spécifie les calomnies employées pour le décider : l'auteur ne pourrait-il remarquer la bâtardise de Filippo, qui tient ce triste individu en marge de la famille ? Le chroniqueur cité ne le classe pas autrement et lui attribue ce rôle tout indiqué de bâtard envieux. Gallenga Stuart charge également Grifonetto de toute l'initiative du complot, ce qui est injuste ; d'autre part, Zeller prétend que Giovan-Paolo Baglioni « avait conquis l'autorité par le massacre de ses parents ». Entendons-nous que ce farouche meneur d'hommes ait, par trop, donné prise aux reproches souvent mérités par les princes de son temps, d'accord ; mais échapper aux poignards, écraser l'émeute, épargner Grifonetto, conquérir de haute lutte l'autorité sur de criminels factieux, ce ne sont point les actes d'un buveur de sang. Les transformer en griefs, c'est se montrer sévère mais injuste envers celui qui empêcha l'exécution préventive de La Penna et les représailles sur le quartier Saint-Ange. Laissons Stendhal apprécier les faits à sa façon : « *Baglioni* (Giov-Paolo) s'était assuré le pouvoir souverain en faisant massacrer plusieurs de ses cousins et de ses neveux... etc. » L'Arétin méritera par contre les éloges de ce censeur... Cependant la palme des insinuations hostiles revient à M. E. Müntz. « *Restés seuls* (maîtres), les *Baglioni* tournèrent leur rage contre eux-mêmes... (etc.) On vit une faction de la famille surprendre et massacrer les parents appartenant à la faction opposée... (etc.) » Ainsi, Varano l'instigateur principal, La Penna son bras droit, les della Corgna, Antignolla et autres, sont tous mués en Baglioni. Cette famille comptait peut-être alors vingt représentants mêlés à la vie publique de Pérouse, sans parler des rameaux secondaires. De ce contingent, assez coquet pourtant, un seul individu Barciglia, est détaché, grâce à son étroite parenté avec Varano et La Penna. Les lettres de Varano lui-même, trouvées chez le transfuge (17

juill. 1500), démontrent que ce dernier n'a cédé qu'aux instances de son oncle. Il a fallu, pour voler la complicité de Grifonetto, recourir aux calomnies qui, aujourd'hui encore, arment le bras de civilisés aveuglés. Enfin, pour établir la moyenne des défections parmi les bâtards, il importerait d'opposer le seul Filippo, aux autres enfants naturels du même nom ; ce qui, au temps de la Renaissance, entraînerait à d'importantes nomenclatures. Au total, contre tous les Baglioni, il s'en trouve à peine deux, pour « *tourner leur rage* » dans les conditions généralisées par M. Müntz. L'unique bâtard de Braccio reste en face de tous les autres. Qu'on juge l'appréciation ci-dessus.

John Addington Symonds est-il aussi surpris qu'il veut bien le paraître, en voyant Marcantonio, « *vrai fils de la Maison Baglioni* », faire trêve à ses soupirs pour participer aux représailles ? La plupart de ses parents venaient d'être assassinés dans d'odieuses circonstances ; les alliés ou amis des Baglioni avaient été pillés, torturés, massacrés, et les seigneurs survivants n'auraient eu qu'à gémir sur cette boucherie et qu'à rivaliser d'égarés envers les criminels... C'eût été beaucoup demander à ces gens de guerre, intraitables devant l'affront, fût-il adressé au moindre de leurs partisans.

*
* *

La nouvelle du massacre des Baglioni épouvanta l'Italie entière ; le parti Guelfe, et surtout les Orsini, en subirent le contre-coup. Nombreuses furent les condoléances envoyées de Lombardie et du royaume de Naples, où le malheureux Astorre avait été particulièrement apprécié. La réputation de ce chef s'imposait déjà, et les Florentins, qu'il avait servis dans de hauts commandements, lui destinaient le bâton de capitaine général. De son côté, le préfet de Sinigaglia, Giovanni della Rovere (frère du futur Jules II), adressait à Giovan-Paolo l'expression de ses regrets pour la mort de Gismondo Baglioni, son condottier et son ami.

Certes, les misérables assassins, battus et décimés, n'eurent pas, dans le premier moment, le loisir d'apprécier les conséquences de leurs forfaits. Ils auraient eu quelques motifs de se consoler. En dépit du châtiement, le crime laissait après lui un virus autrement pernicieux que le poignard : la division. Sous ce rapport, Carlo Baglioni, traître à sa famille, ne constituait pas pour elle une menace sérieuse, parce qu'il n'avait pas d'enfants. C'était un isolé. Mais tout autre se présentait le cas de Grifonetto.

La mentalité de l'époque, si tolérante aux perfidies, n'en était que plus exigeante pour inféoder l'individu à son groupement particulier. Elle imposait la vengeance au fils du vaincu, en exaltant le soldat dévoué au Chef, le client au Patron, le gentilhomme au Prince. Tout supérieur devait, par réciprocité, assister quiconque dépendait de lui ; peu importait le bien fondé du litige. Que Grifonetto ait déploré sa faute et accepté l'expiation, il n'est pas moins tombé sous les coups. Dès lors, la conception de l'honneur jette ses fils dans une opposition d'autant plus dangereuse qu'elle touche de plus près à leur Maison. Inutile, cependant, de donner le change quand ces transfuges, lancés au premier rang de l'offensive, seront les premiers frappés. Combien la politique adverse y trouvera son compte !

Au sein de pareilles divisions, Atalanta n'eut que des reproches pour les fautes de son fils et que des paroles de paix pour ses justiciers. Mais ce contraste exceptionnel est presque une anomalie à l'aurore du siècle de Catherine de Médicis et d'Élisabeth d'Angleterre. Loin de renier la lutte, la femme de ce temps incite son mari ou ses enfants à défendre, par tous les moyens, ce qu'elle estime la dignité du nom, ou le rang de la famille.

*
* *

L'avenir réserve donc, aux dépens des Baglioni, de continuelles répercussions du forfait de Varano. La branche de Guido avait été particulièrement atteinte, puisque son chef succombait avec ses fils Astorre et Gismondo, alors qu'un autre de leurs frères, Ottaviano, avait été tué à l'ennemi dès 1494. Des trois fils survivants de Guido, un seul, Gentile, devenu évêque d'Orviété, devait représenter cette lignée après les décès prématurés d'Adriano et de Marcantonio. Nous verrons cette circonstance affecter l'unique rejeton, voué au célibat, au point de le déterminer à l'abandon de son évêché après autorisation du Pape, afin de contracter mariage. Cas exceptionnel, bien fait pour déplaire à Giovan-Paolo, cousin germain de Gentile, et à ses fils, qui voient se perpétuer la scission de l'influence, de l'autorité et de la fortune familiales. Tout d'abord, la correction de leur attitude ne s'en ressent pas. Mais Gentile, rendu à la vie des camps, constate avec aigreur la supériorité militaire de ses proches, celle de Giovan-Paolo surtout. Il passe peu à peu à l'opposition pour en devenir le chef. Car les fils de Grifonetto, enchantés de cette nouvelle défection, se seront empressés d'épouser les filles du renégat. Très peu de Baglioni, des divers rameaux, vont se ranger de leur côté. Ce ne sera pas moins la réalisation des prophéties de la Sœur Colombe de Rieti : le « *noble corps* » séparé en trois tronçons.

Les deux fractions hostiles uniront leurs efforts à ceux des anciens rebelles et des États voisins coalisés, pour faire le jeu des revendications pontificales.

Que les Baglioni tiennent tête aux uns comme aux autres, qu'ils sachent, au cours d'un demi-siècle, écraser les factieux, anéantir les Oddi, et déconcerter les dissidents : ils ne seront pas moins atteints dans leurs forces vives. L'étendard à la fasce d'or, si longtemps brandi dans la mêlée, s'inclinera enfin pour disparaître, entraînant dans ses plis l'indépendance communale.
